les geants de la Taïga

Henri Vernes

UNE AVENTURE DE

BOB MORANE

marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES



HENRI VERNES

BOB MORANE
LES GÉANTS DE LA TAÏGA

POCKET MARABOUT

Chapitre I

Le petit steamer, venant d'Hokkaïdo, avançait en soufflant à travers la mer d'Okhotsk qui, sous le soleil bas de l'été nordique, brillait telle une plaque d'acier chauffée à blanc. Déjà il avait depuis un certain temps dépassé la pointe septentrionale de Sakhaline et, au loin, on apercevait la côte sibérienne dominée par la crête des monts Djougdjour.

À l'avant du vaisseau, un Européen était assis dans un transatlantique branlant qui, à chaque instant, semblait devoir céder sous son poids. À en juger par la longueur de ses jambes, l'homme devait être de haute taille. Des cheveux noirs, taillés en brosse, couronnaient un visage jeune mais sur lequel une vie aventureuse, passée sous tous les cieux du globe, avait cependant apposé sa marque. La mâchoire inférieure un peu saillante ainsi que les lèvres pleines et serrées indiquaient une volonté peu commune encore accentuée par l'éclat des yeux gris qui devaient savoir considérer en face les choses et les êtres. Par bonheur, un sourire venait de temps à autre atténuer la trop grande dureté de cette face énergique, à la peau bronzée et tannée. Vêtu d'un complet de tweed et d'un chandail de marin à col roulé, chaussé de mocassins de cuir souple et épais, l'homme aux cheveux en brosse tenait déplié devant lui un vieux numéro du *Times,* trouvé quelques instants auparavant sur le pont et dont un article semblait retenir particulièrement son attention.

TERREUR SUR LA TAÏGA

> Vladivostok, le 12 avril*. – D'après une nouvelle qui nous est transmise par l'agence Tass, d'étranges rumeurs courraient en Sibérie orientale, et surtout en Yakoutie, où les indigènes, principalement des paysans et chasseurs yakoutes ou toungouses, parlent avec terreur de monstres qui, la nuit,*

viendraient piétiner leurs récoltes, attaquer leurs villages et détruire leurs maisons.

Ces récits, sans doute grossis, sont parvenus jusqu'à la côte du Pacifique où des fonctionnaires les ont enregistrés. Suivant ces récits, les Yakoutes et les Toungouses parleraient de souris géantes, « aux pieds épais comme des tours » et qui, endormies sous la terre durant des siècles, sortiraient de temps à autre des cavernes où elles se sont réfugiées pour regagner la surface du sol et s'y nourrir, provoquant alors toutes sortes de destructions. Toujours selon les indigènes, ces « souris géantes » seraient armées de deux grandes dents en forme de soc, qui leur servent à creuser le sol. Ce serait encore lesdites « souris géantes » qui, en se retournant durant leur sommeil séculaire, provoqueraient les tremblements de terre.

On ne semble pas douter, à Vladivostok et à Moscou, que des villages yakoutes et toungouses aient été détruits, les indigènes n'ayant aucune raison d'inventer de tels faits. Il semble cependant difficile de donner crédit à la fable des « souris géantes ». On fait remarquer à ce sujet que, récemment, les sismographes ont enregistré plusieurs secousses s'étant produites en Sibérie orientale, justement dans la région de la Taïga. Il est probable que ces secousses sismiques aient détruit les villages en question. N'oublions pas que les Yakoutes et les Toungouses croient que les « souris géantes » sont à l'origine des tremblements de terre. Il est donc fort possible que, leur imagination superstitieuse aidant, ils aient cru à une intervention réelle de ces monstres imaginaires sortis, après un long sommeil, de leurs refuges souterrains.

L'homme aux cheveux en brosse, ayant terminé sa lecture, laissa retomber le journal et regarda droit devant lui, en souriant.

— La Yakoutie, murmura-t-il, c'est-à-dire la région de la Léna. C'est justement là que je me rends. J'aimerais voir de près une de ces « souris géantes »…

Il haussa les épaules, et son sourire se changea en un rire muet.

— Comme si c'était possible ! murmura-t-il à nouveau. Ces souris me font diantrement songer à une certaine sardine qui, un jour, obstrua le port de Marseille. Comme émule d'Olive et de Marius, ces Yakoutes et ces Toungouses me semblent se poser un peu là…

Une présence à ses côtés fit soudain sursauter le voyageur. Un homme aux yeux bridés, qui portait une casquette d'officier verdie et déformée, se tenait debout non loin de lui. Une sorte de Mongol mâtiné de Britannique à en juger par ses cheveux d'un blond filasse dont les mèches folles jaillissaient de dessous la casquette, et aussi par son épaisse moustache à l'Écossaise, blonde également, qui tranchait sur son visage bronzé, telle une touffe d'étoupe collée à l'aveuglette sur un masque de carnaval.

— Peut-être, monsieur Morane, serait-il temps de songer à boucler vos bagages, fit l'homme à la casquette dans un mauvais anglais où, de temps à autre, un mot de *pidgin* émergeait tel un récif dans une mer démontée. Dans quelques heures, nous pénétrerons dans le port d'Okhotsk et, si vous ne voulez pas manquer l'arrivée…

— Je ne la manquerai pas, soyez sans crainte, commandant Zolym. Pour rien au monde, je ne le voudrais. En ce qui concerne les bagages, rien ne presse car j'ai bouclé un nombre respectable de malles et de valises au cours de mon existence, et je suis passé maître en ce sport…

Le commandant Zolym hocha la tête avec indifférence.

— Ce que j'en disais, c'était uniquement pour vous rendre service. Uniquement pour vous rendre service…

Se détournant, Zolym se dirigea d'une démarche balancée vers le poste de commandement, à l'intérieur duquel il disparut.

*
* *

Longtemps encore, Bob Morane demeura prisonnier du transatlantique, regardant la côte qui, à chaque halètement des machines, semblait se rapprocher davantage. Le soleil descendait au-delà des montagnes et, au fur et à mesure, la plaque d'acier de la

mer tournait au cuivre pour, finalement, s'incruster de larges taches d'émeraude flamboyant.

C'était un mois plus tôt que Bob Morane, à Paris, avait été convoqué par l'éditeur de la grande revue *Reflets,* à laquelle il collaborait occasionnellement.

L'éditeur avait reçu Morane dans son grand bureau des environs de la Bourse, bureau aux murs tapissés de photos.

— Vous n'ignorez pas, Bob, avait commencé l'éditeur, que depuis un certain temps déjà *Reflets* a entrepris une série de reportages sur les grands fleuves du monde. Nous avons eu déjà des articles sur le Mississippi, le Nil, la Volga, l'Amazone, le Congo, le Paraguay… Nous venons de songer à la Léna qui, avec ses quatre mille six cents kilomètres de cours, ferait bonne figure parmi nos géants fluviaux. Pour ce reportage, nous avons songé à vous. Il est évident que, comme d'habitude, vos conditions seront les nôtres…

Bob n'avait pas réfléchi longtemps. Retour de voyage, il se trouvait dans une période creuse de son existence mouvementée, une « période pantouflarde » comme il disait, passant ses loisirs à mettre de l'ordre dans ses notes et photos, à lire et à rédiger le récit circonstancié de ses dernières aventures. Il aimait cette quiétude studieuse et, la veille encore, il s'était affirmé que, seul, un cataclysme pourrait l'en tirer. Pourtant, il n'avait jamais encore visité l'intérieur de la Sibérie qui, avec ses steppes immenses, couvertes de neige et de forêts, avaient toujours présenté pour lui un certain attrait. Seules les circonstances, et aussi la difficulté d'obtenir un visa, l'avaient empêché jusqu'ici de s'y rendre. Cette fois cependant, une occasion sérieuse semblait se présenter à lui, et il se sentait fermement résolu à la saisir.

— Aller faire un tour sur les rives de la Léna me plairait assez, avait-il répondu. Cependant, il y a un hic…

— De quoi voulez-vous parler, Bob ?

— Je veux dire, tout simplement, que l'on n'entre pas en Sibérie comme dans un moulin. Il y a la question des visas et…

L'éditeur avait interrompu son interlocuteur.

— La question est résolue d'avance, Bob. Comme vous le savez, *Reflets* n'a jamais fait de politique, et j'ai déjà l'assurance d'obtenir, pour un de nos reporters, un visa dans le plus bref délai. Si vous le désirez réellement… ce reporter ce sera vous.

Morane n'avait plus eu aucune remarque à formuler, et c'est ainsi que, via Saigon et Hong-Kong, il s'était envolé en direction du Japon où, gagnant Hokkaïdo, il avait, trouvé ce petit steamer qui le menait à présent vers les côtes sibériennes.

Durant de longs moments encore, le Français demeura allongé dans le transatlantique, considérant la côte qui se rapprochait sans cesse sous les feux du soleil déclinant, et il se sentait saisi d'une délicieuse angoisse, comme chaque fois qu'il approchait ainsi d'une terre inconnue, donc encore toute chargée pour lui de mystère et d'imprévu. Que lui réserverait ce sol sibérien, avec ses taïgas couvertes de forêts et hantées par les rennes, les ours et les loups, ses toundras gelées, ses fleuves puissants roulant lourdement leurs eaux vers des mers polaires encombrées de glaces éternelles à travers lesquelles ils devaient creuser laborieusement leurs deltas.

Ce n'était pas la première fois que Morane partait pour explorer le cours d'un grand fleuve. Déjà, auparavant, en compagnie de son ami Bill Ballantine, et toujours pour le compte de *Reflets,* il avait ainsi exploré et photographié le cours de l'Amazone[1] et ce travail ne présentait plus pour lui la moindre nouveauté, le moindre imprévu, car il devait procéder suivant des principes établis une fois pour toutes et en accord avec l'optique de la revue à laquelle les reportages étaient destinés. Seul, le pays pourrait donc lui apporter quelque imprévu, mais Bob n'était pas sans ignorer que, la pénétration de la civilisation aidant, la Sibérie n'était plus ce qu'elle avait été jadis : une terre sauvage et farouche. Les Toungouses et les Yakoutes guerriers s'étaient assagis, bien que gardant cependant envers et contre tout, une grande partie de leurs coutumes ancestrales.

Morane se demandait donc quelles aventures pouvaient lui réserver la grande Taïga. Il n'aurait rien à y redouter des hommes, et moins encore des animaux qui, il le savait par expérience, attaquent

rarement sans provocation, sauf peut-être poussés par la faim. Or, on était au printemps, à une époque donc où la quête de la nourriture est relativement aisée, où les bandes de loups affamés se sont dissoutes. Quels genres de surprises la Taïga pourrait-elle bien encore apporter à Morane, pour lequel l'imprévu demeurait un condiment indispensable sans lequel l'existence n'aurait été pour lui qu'un mets fade, dépourvu de toute saveur réelle.

Se renversant en arrière dans la chaise longue, Morane passa par trois fois les doigts de sa main droite ouverte dans la brosse drue de ses cheveux et poussa un soupir d'ennui. Il se demandait à présent pourquoi il avait accepté l'offre de *Reflets.* L'exploration des antiquaires ou des boîtes à livres sur les quais de la Seine lui aurait sans doute offert plus d'imprévu que ce voyage lointain, qu'il avait entrepris poussé seulement par une curiosité qui, sans doute, serait déçue.

À nouveau, Bob Morane se peigna les cheveux des doigts de sa main droite ouverte, et il soupira encore. Un souffle de brise avait emporté l'exemplaire du *Times* demeuré sur ses genoux et l'avait plaqué, étalé, à la rambarde, ce titre bien exposé :

TERREUR SUR LA TAÏGA

Mais Morane ne voyait pas ces mots, déjà oubliés depuis sa lecture de tout à l'heure et qui étaient pourtant comme un avertissement du destin. Bob pensait qu'à présent il était temps de se rendre à l'avis du commandant Zolym et de se préparer pour l'arrivée.

Avec lassitude, il s'extirpa du transatlantique et, lentement, se dirigea vers l'escalier de coursive le plus proche.

Chapitre II

Ce fut en réalité à l'aube seulement, après les habituelles formalités douanières et policières, que Bob Morane put mettre pied à terre. Derrière les monts Djougdjour, le soleil lançait droit dans le ciel les faisceaux de ses rayons qui, tels de gigantesques pinceaux, badigeonnaient d'or liquide quelques groupes de nuages bas venus de la mer. Réfléchie par ces nuages, la lumière illuminait les eaux calmes de la baie qui se mettait à ressembler à une gigantesque pièce de bronze soigneusement polie. À gauche, le port de pêche, bordé de maisons de bois aux toits cornus. Sur la grève, des cotres étaient tirés au sec afin d'être réparés et calfatés, tandis que d'autres, amarrés aux quais, attendaient le bon vouloir des pêcheurs pour prendre le large. À droite, c'était le port moderne, avec ses vaisseaux de fer, parmi lesquels on apercevait la grisaille de quelques bâtiments de guerre, et les squelettes apocalyptiques de ses grues et de ses ponts transbordeurs.

Les papiers de Morane étant parfaitement en règle, les formalités d'immigration, bien qu'assez longues, s'étaient passées sans le moindre accroc. Ses bagages débarqués et placés en consigne, Bob n'avait plus eu qu'à attendre l'ouverture des bureaux du gouverneur de la place, un certain Dimitri Yolov, pour lequel il possédait une lettre d'introduction signée par l'ambassadeur d'U.R.S.S. à Paris.

Déjà, la matinée était avancée lorsque Dimitri Yolov reçut Morane dans un vaste bureau aux murs blanchis à la chaux et aux fenêtres donnant sur la baie. C'était un petit homme trapu, au visage large et plat éclairé par des yeux bridés, aux prunelles vitreuses, et dont les vêtements, trop étroits et mal taillés, semblaient dater d'une autre époque.

Tout d'abord, Yolov considéra son visiteur sans mot dire, jetant de temps à autre un regard à la lettre d'introduction étalée devant lui

sur le bureau. Au bout d'un moment, comme s'il s'arrachait lui-même les paroles de la bouche, il dit en un français laborieux et guttural :

— Soyez le bienvenu, monsieur Morane. La lettre de notre ambassadeur à Paris me recommande de vous accorder toute facilité pour l'accomplissement de votre mission. Si vous voulez vous asseoir, je vous écoute…

Morane serra la main épaisse, aux doigts boudinés, qui lui était tendue et, attirant un siège à lui, s'assit en face de son hôte. En quelques mots, il mit son interlocuteur au courant de son projet de gagner la source de la Léna, près du lac Baïkal pour, ensuite, remonter le fleuve jusqu'à son embouchure.

Quand Bob eut terminé, Dimitri Yolov demeura un long instant silencieux, puis il fit la grimace.

— Remonter la Léna de sa source à son embouchure, c'est là un voyage de quelque quatre mille six cents kilomètres, et non une simple promenade. Gagner le lac Baïkal représente déjà une jolie petite balade, et il vous faudra des jours pour y parvenir, surtout que dans ces régions perdues, les moyens de communication demeurent relativement rares et primitifs…

Le gouverneur demeura encore un instant songeur, puis il continua :

— Voilà ce que je vous propose : vous allez fréter un avion, à vos frais bien entendu, et qui vous conduira à Yakoutsk, sur le cours moyen de la Léna. De là, il vous sera relativement aisé de gagner, toujours en avion, mais sur une ligne régulière cette fois, la région du lac Baïkal. Il ne vous restera plus alors qu'à remonter le fleuve jusqu'à l'océan Glacial Arctique. Mais je vous préviens, ce sera là une fameuse randonnée…

— Je n'en doute pas, dit Morane, qui en avait vu d'autres. Quand pourrais-je partir, Excellence ?

— Le plus tôt sera le mieux, répondit Yolov. Il est inutile que vous perdiez votre temps ici à Okhotsk. Je vais vous mener sans retard vers le pilote qui vous mènera à Yakoutsk. Peut-être pourrez-vous encore décoller aujourd'hui…

Dix minutes plus tard, une limousine d'un modèle ancien, pilotée par un chauffeur à la raideur toute militaire, emportait Bob Morane et

Dimitri Yolov à travers la ville, qui fut traversée dans toute sa largeur. Les faubourgs franchis, on roula durant une demi-heure environ ; pour atteindre finalement une vaste aire plate, bordée de hangars près desquels attendaient quelques avions civils de type périmé.

La limousine s'engagea dans une allée bordée de conifères et s'arrêta devant un groupe de bâtiments situés un peu à l'écart du champ d'atterrissage lui-même. À l'approche du véhicule, un portail métallique s'était ouvert et un homme maigre, vêtu d'une veste de toile kaki et coiffé d'une casquette plate fit son apparition. Déjà, Dimitri Yolov, suivi de Morane, avait mis pied à terre. En apercevant le gouverneur, l'homme à la veste de toile s'inclina avec obséquiosité, en disant :

— Votre Excellence nous fait un grand honneur en nous visitant. Que puis-je faire pour Votre Excellence ?

Sans paraître autrement surpris ni flatté par ces signes de respect, Yolov prit la parole.

— Je désirerais m'entretenir avec le capitaine Fedor Sobiensky. Celui-ci est-il visible ?

L'homme à la veste kaki eut un signe de tête affirmatif.

— Le capitaine Sobiensky se trouve quelque part du côté des hangars. Si Votre Excellence veut me suivre, je vous conduirai jusqu'à lui…

*

* *

Le capitaine Fedor Sobiensky avait approximativement l'âge de Morane. Un homme de haute taille aux cheveux châtains et au visage ouvert, sympathique. Il traînait assez fortement la jambe gauche ce qui, ajouté à son grade de capitaine, laissa supposer à Bob – et cette supposition devait se révéler exacte par la suite – qu'il s'agissait d'un militaire versé à l'aviation civile à la suite d'une blessure reçue sans doute au cours de la guerre.

Quand le gouverneur lui eut exposé les raisons du voyage de Morane, Fedor Sobiensky ne put s'empêcher de laisser échapper un

petit sifflement où passait à la fois de l'admiration et de la réprobation.

— Remonter la Léna de sa source à son embouchure, dit-il en russe, langue que Morane comprenait et parlait tant bien que mal, voilà un fameux voyage. Près de cinq mille kilomètres de navigation souvent précaire, cela ferait réfléchir les plus courageux…

— J'ai fait déjà une remarque semblable à M. Morane, glissa le gouverneur, mais les difficultés ne semblent pas le rebuter et, comme il nous est chaudement recommandé par notre ambassadeur de Paris, il ne nous reste plus qu'à l'aider à gagner Yakoutsk, d'où il lui sera relativement aisé de rebondir vers le lac Baïkal. Pouvez-vous vous charger de cette mission, capitaine Sobiensky ?

— Voulez-vous dire par là, Excellence, que je dois conduire M. Morane à Yakoutsk ? interrogea le pilote.

— C'est ce que je veux dire, en effet, capitaine. Quand pourrez-vous partir ?

Sobiensky ne répondit pas tout de suite, tenant la tête légèrement baissée, comme s'il calculait mentalement.

— Le temps de mettre un avion en état de prendre l'air, dit-il finalement, et…

— Cela prendra combien de temps ? coupa Dimitri Yolov.

— Deux heures environ. Peut-être trois…

— Vous pourrez donc partir aujourd'hui encore ?

— Assurément, Excellence…

Le gouverneur se tourna vers Bob avec une expression de satisfaction totale peinte sur sa large face camuse.

— Vous voyez, monsieur Morane, que tout s'arrange comme je l'avais pensé. Ce soir encore, peut-être, vous serez rendu à Yakoutsk et aurez couvert ainsi la première étape de notre voyage. Il ne me reste plus donc qu'à vous confier au capitaine Sobiensky et à vous souhaiter bonne route.

Mais Morane secoua la tête.

— Pas encore, Excellence. Il me faut retourner avec vous à Okhotsk afin d'y récupérer mes bagages, que j'ai déposés à la consigne du port.

— Ce déplacement ne sera pas nécessaire, monsieur Morane. Je ferai prendre vos bagages à la consigne et vous les ferai apporter. Dans une heure, vous serez rentré en leur possession…

Le Français aurait eu mauvaise grâce à refuser l'offre du gouverneur, surtout que ce dernier, en dépit d'une certaine froideur, s'était jusqu'à présent montré, d'une correction parfaite.

Après que Bob l'eut remercié, Dimitri Yolov prit congé et regagna sa voiture demeurée hors des limites du terrain d'atterrissage.

Morane et le capitaine Sobiensky demeurèrent seuls.

— Si vous voulez me suivre, dit le Russe, je vais vous montrer l'appareil qui nous portera jusqu'à Yakoutsk…

Les deux hommes se dirigèrent vers un hangar où, à la suite de son guide, Bob Morane pénétra. Un petit bimoteur à moteurs classiques s'y trouvait remisé. Depuis le jour, déjà lointain, où il avait quitté l'usine, il devait avoir pas mal bourlingué, mais l'œil connaisseur du Français put discerner tout de suite qu'il s'agissait là d'un appareil parfaitement entretenu et capable encore d'effectuer sans accident de nombreuses croisières.

— Qu'en pensez-vous, monsieur Morane ? interrogea Sobiensky.

— Cela me paraît parfait, dit Bob. Je voudrais partir sans trop de retard afin d'arriver le plus tôt possible à Yakoutsk et gagner ainsi un temps appréciable. Comme vous l'avez fait remarquer tout à l'heure, descendre la Léna sur tout son cours, cela représente un sérieux bout de chemin et il me faudra des jours et des jours pour en venir à bout.

Ces dernières paroles réinstallèrent Morane dans ses regrets. Regrets d'avoir, poussé par la curiosité, accepté d'entreprendre ce voyage qui, jusqu'à présent, s'était révélé insipide et qui, par la suite sans doute, ne serait guère davantage émaillé d'imprévus.

« Bob, pensa-t-il avec insouciance, pourquoi t'enfoncer ainsi un fer rouge dans la conscience. Tu t'es engagé auprès de *Reflets* et tu as déjà parcouru pas mal de kilomètres pour parvenir jusqu'ici. Quelques milliers de plus ou de moins, cela ne changera rien à l'affaire. Et puis, maintenant que l'eau de la Léna est tirée, il faut la boire. Et jusqu'à la dernière goutte encore… »

Chapitre III

— Là-bas, la Léna !…

C'était le capitaine Sobiensky qui venait de parler, en désignant une bande couleur de mercure sur l'horizon bas, à l'endroit où le ciel, d'un bleu d'encre, et la terre, déjà envahie par les premières ombres du crépuscule, se rejoignaient.

Durant plusieurs heures, l'avion, piloté par Sobiensky, avait survolé la Taïga, cette vaste plaine traversée de chaînes de montagnes basses et couvertes de forêts de conifères et de bouleaux entre lesquelles les rivières tissaient leur vaste toile d'araignée aux fils d'argent.

La nuit tombait à présent et Yakoutsk devait se trouver quelque part vers le nord, là-bas où le fleuve décrivait une large boucle.

— Quand nous aurons atteint la Léna, dit Sobiensky, nous nous dirigerons vers la droite en suivant son cours, et nous ne tarderons pas à apercevoir les lumières de la ville.

Mais Morane, assis auprès du pilote, n'écoutait pas ce que disait celui-ci. Depuis un moment déjà, il observait cet amoncellement de nuages qui, en direction du sud, avaient comblé le ciel, qu'ils envahissaient rapidement à présent.

— Avant longtemps, nous aurons un orage, fit remarquer Bob.

Le capitaine Sobiensky haussa les épaules avec, indifférence et répondit :

— Nous aurons le temps d'atteindre Yakoutsk avant qu'il n'éclate…

Cette dernière affirmation devait être démentie par une sorte de monstrueux éclatement, comme si le ciel avait été une grande vessie trop gonflée et qui, sous la pression intérieure d'un gaz, se déchirait soudain. En même temps, un éclair fendait la nuit tandis que l'avion, comme sous l'effet d'un souffle monstrueux, était balayé de côté.

Le pilote, malgré son habileté, avait eu toutes les peines du monde à redresser l'appareil. Il tourna vers Morane un visage à la fois anxieux et souriant.

— Tenez-vous ferme, dit-il. Il va y avoir du sport…

Pour du sport, ce fut du sport, en effet. La tempête s'était déchaînée avec une violence inouïe, frappant l'appareil de ses rafales qui, chacune, ressemblait à une gifle assenée par un titan. Des éclairs jaillissaient des quatre points de l'horizon maintenant totalement bouché, et l'eau s'était mise à tomber à torrents, son crépitement contre le plexiglas du pare-brise dominant le ronronnement des moteurs. Dans des conditions semblables, il ne pouvait plus être question de gouverner l'appareil, mais seulement de le maintenir en vol en attendant la fin de la tourmente. De temps à autre, Morane surveillait les agissements du pilote, mais le Russe se comportait à merveille, et Bob devait reconnaître que lui-même n'aurait pu mieux faire.

Durant près d'une demi-heure, l'avion fut ainsi secoué par la tempête qui, l'ayant détourné de sa route, le faisait dériver en direction du sud-ouest. Et, soudain, dans un fracas faisant songer au bruit produit par une tôle violemment secouée, un trait de feu le frappa. Il y eut une explosion sourde et des flammes jaillirent du moteur gauche, frappé par la foudre. Attisées par le vent, ces flammes venaient parfois lécher la carlingue, et Bob et son compagnon voyaient le moment où l'appareil tout entier allait s'embraser.

Une même pensée vint aux deux hommes : atterrir au plus vite, avant qu'il ne soit trop tard, avant que l'avion qui les portait ne se soit transformé en un brasier volant dont il leur serait alors impossible de s'échapper. Un moment, ils avaient espéré que l'averse éteindrait les flammes, mais cet espoir fut déçu car la pluie, tout à l'heure d'une violence extrême, avait presque cessé à présent.

— Nous devons nous poser sans retard, dit Sobiensky, sinon c'en sera fait de nous…

Morane ne pouvait qu'approuver cette sage décision, mais il ne voyait cependant pas comment, dans ces ténèbres opaques, Sobiensky réussirait à la réaliser.

— Se poser, c'est vite dit, fit-il remarquer. Mais je me demande comment, par cette nuit noire, vous trouverez le moyen d'atterrir sans casser de bois…

Le pilote eut un nouveau haussement d'épaules.

— Casser du bois importe peu, répondit-il, puisque de toute façon l'avion est promis à la destruction. Ce qui compte, c'est que nous nous en tirions tous deux indemnes. Que je trouve un coin à peu près plan…

Tout en parlant, fort haut pour dominer le bruit de la tempête, Sobiensky avait rapproché l'appareil du sol, dont l'on distinguait fugitivement les détails maintenant, à la lueur des éclairs. Partout, on n'apercevait que les formes noires et hostiles des conifères. Soudain, sur la droite, à la lueur d'un nouvel éclair, Morane discerna une zone plate, où les arbres, fort clairsemés, offraient des possibilités d'atterrissage.

— Là-bas ! s'écria Bob en tendant le bras.

Sobiensky avait vu lui aussi. Il fit virer l'appareil qui, à présent, devait voler peu au-dessus du faîte des arbres. Un nouvel éclair montra un vaste espace libre. Le pilote dirigea l'avion de ce côté. Les roues touchèrent le sol, et il se mit à rouler rapidement, en cahotant. En avant de lui, les flammes jetaient maintenant des clartés fauves. Et, tout à coup, l'imprévisible se passa. Ayant heurté un obstacle quelconque – une souche d'arbre à demi enterrée, comme Bob devait s'en rendre compte plus tard – les roues se calèrent. L'appareil tressaillit de toutes ses membrures et piqua du nez tandis que son train d'atterrissage cédait. Il y eut un choc sourd, d'une violence inouïe qui projeta Morane en avant. La ceinture de sécurité, qu'il avait bouclée tout à l'heure autour de sa taille, et qui devait être en mauvais état, se rompit net. Son front heurta le tableau de bord et il perdit connaissance tandis que, le long de l'aile gauche, le feu gagnait rapidement en direction de la carlingue, risquant à tout instant de faire exploser les réservoirs à carburant.

*

* *

Ce fut une sensation de noyade qui rendit la conscience à Morane. Chaque fois qu'il ouvrait la bouche pour respirer, l'eau y entrait à flots, et il suffoquait. Ouvrant les yeux, il se rendit compte que la pluie s'était remise à tomber à torrents, changeant en baignoire le poste de pilotage défoncé. Par bonheur, cette averse diluvienne avait éteint l'incendie, conjurant ainsi tout danger d'explosion.

Ressentant une douleur à la tête, juste au-dessus du front, Bob y porta la main, qu'il retira poissée d'un liquide tiède et gluant qui, dans la pénombre, apparaissait noir. Pourtant, il ne s'y trompait pas : c'était du sang. La blessure cependant ne devait pas être bien profonde : le cuir chevelu entamé jusqu'à l'os, tout au plus.

« Sans la ceinture de sécurité qui, avant de se rompre, a amorti le choc, pensa Morane, j'aurais sans doute eu le crâne fracassé… »

Un gémissement lui rappela son compagnon. Il se tourna vers le siège voisin et distingua la tache blanche du visage de Sobiensky.

Un nouveau gémissement de douleur retentit.

— Capitaine, interrogea Bob, comment allez-vous ?

Il y eut un long silence, troublé seulement par le crépitement de la pluie.

— Capitaine, répéta le Français, m'entendez-vous ?

Le pilote gémit encore, puis il parla.

— Je vous entends, dit-il d'une voix grinçante. Pour ce qui est d'aller, je crois avoir une jambe brisée. Pas moyen de bouger…

Il s'approcha du pilote et, le saisissant sous les aisselles, le traîna avec de multiples précautions hors du poste de pilotage, pour l'étendre sur le plancher de la carlingue, à l'abri de la pluie. À tâtons et presque sans espoir, il chercha le commutateur et le fit fonctionner.

À sa grande surprise, la lumière, alimentée par les batteries demeurées miraculeusement intactes, s'alluma. Bob s'agenouilla alors près du pilote pour se rendre bientôt compte que celui-ci avait la jambe droite brisée. Une cassure nette, facile à réduire.

— C'est cassé, n'est-ce pas ? interrogea Sobiensky.

— Oui, le tibia. Il va falloir réparer cela avec les moyens du bord… Rassurez-vous, j'ai rafistolé pas mal de pattes cassées dans

ma vie, et je possède la technique à fond, surtout s'il s'agit d'une cassure simple, comme celle-ci…

Se redressant, le Français se mit à la recherche de morceaux de bois pouvant faire office d'éclisses. Dans un coin de la soute, il découvrit deux lattes solides qu'il coupa, à l'aide de son couteau de poche, à la dimension requise. Il revint vers Sobiensky et s'agenouilla à nouveau près de lui, en disant :

— Je regrette de devoir vous bousculer un peu, mon vieux, mais cela simplifiera pas mal les choses, et pour vous et pour moi. Je n'ai pas d'autre soporifique sous la main…

Avant que le Russe ait pu se rendre compte de ce qui se passait, le poing droit de Morane le toucha avec force à la pointe du menton, et il retomba en arrière, privé de connaissance, sur le plancher de la carlingue. Morane put alors, tout à son aise, réduire la fracture et fixer les éclisses, et cela avec la dextérité d'un praticien. Il avait terminé depuis quelques minutes à peine, quand Sobiensky reprit conscience pour, après avoir jeté autour de lui des regards étonnés, interroger enfin :

— Que s'est-il passé ?

— J'ai dû faire usage du seul anesthésique dont je disposais, expliqua Morane, c'est-à-dire un bon crochet du droit. J'espère que vous ne m'en ferez pas grief…

Le pilote jeta un regard à sa jambe maintenue par les éclisses, et il sourit.

— Vous en faire grief ? J'aurais mauvaise grâce… Votre méthode est peut-être un peu expéditive, mais on ne peut cependant nier son efficacité. Sans doute vous devrai-je de ne pas demeurer estropié pour le reste de mon existence. Ma jambe gauche n'est déjà pas en si bon état…

Au-dehors, la pluie avait cessé de tomber et la tempête s'était apaisée. Au crépitement de l'averse et aux plaintes du vent, un grand silence avait succédé, troublé seulement de temps à autre par le léger bruissement des arbres proches.

— En attendant, dit Morane, nous voilà immobilisés ici, loin de tout secours. Heureusement, il y a des vivres et de l'eau à bord, assez pour subsister durant quelques jours. Demain à l'aube

d’ailleurs, j’irai explorer les environs pour tenter de joindre un village toungouse ou yakoute dont les habitants nous aideront à gagner une ville quelconque et…

Un bruit, venu du dehors, coupa la parole au Français. C’était une sorte de glissando déchirant poussé par une trompette monstrueuse et auquel le silence succéda à nouveau. Pas pour longtemps cependant, car le bruit de trompette retentit à nouveau, plus proche cette fois, et accompagné d’un martèlement sourd faisant trembler le sol, comme si quelque géant avait arpenté la Taïga.

— Qu’est-ce que c’est ? interrogea Morane en se tournant vers Sobiensky.

Le pilote eut un geste d’ignorance, tandis que le martèlement continuait à ébranler le sol, se rapprochant sans cesse.

Sans prononcer une seule parole, le cœur battant, les deux hommes prêtaient l’oreille, devinant une présence énorme et redoutable, là, non loin d’eux. Quelque chose qui dépassait l’imagination humaine et qui était prêt à les écraser, en même temps que l’épave du bimoteur, comme s’il s’était agi d’une vulgaire coquille d’œuf.

Chapitre IV

Durant de longues secondes, Bob Morane et le capitaine Sobiensky étaient demeurés ainsi, dans un silence angoissé, à écouter le martèlement de ce pas monstrueux qui se rapprochait sans cesse, de plus en plus, prêt, semblait-il, à les anéantir. Quel était l'être de cauchemar qui marchait ainsi dans les ténèbres ? Ni Bob, ni le Russe, dominés maintenant par une insurmontable peur, ne songeaient plus à se le demander.

Le pilote se tortilla sur le plancher, comme s'il voulait se mettre debout pour fuir, mais sa jambe brisée l'en empêchait, et il retomba sur le flanc, impuissant. Le bruit de pas se rapprochait de plus en plus, faisant trembler le sol et l'épave de l'appareil. Le géant inconnu devait être tout près maintenant.

— La lumière ! souffla Sobiensky. La lumière !…

Morane bondit vers le commutateur et l'abaissa. L'obscurité se fit et, presque aussitôt, les pas cessèrent de retentir, comme si l'être mystérieux, n'étant plus guidé par la lumière électrique, s'était immobilisé soudain.

À nouveau, Bob et le pilote demeurèrent immobiles et silencieux, dans les ténèbres cette fois, à attendre que quelque chose se passât. Mais le silence était redevenu total à présent, à croire que le seul fait que Morane eût actionné le commutateur eut fait se volatiliser le géant qui marchait au-dehors.

Finalement, le Français n'y tint plus. Il lui fallait savoir, plutôt que demeurer dans cette incertitude, cette angoisse énervante, reconnaître le danger pour y faire face et tenter de le conjurer si cela se révélait possible… Frôlant à tâtons la cloison de ses mains ouvertes, il s'avança lentement en direction du poste de pilotage, dont il n'eut qu'à pousser la porte, demeurée entrouverte. Il y pénétra en prenant soin de ne pas faire le moindre bruit et,

s’accroupissant derrière l’un des sièges jeta un regard au-dehors, par le pare-brise défoncé.

Au début, il ne distingua rien. Puis, ses yeux s’habituant à l’obscurité du dehors, des formes se révélèrent à lui. Tout d’abord celles, grêles et élancées, des arbres découpant leurs hautes flèches frissonnantes sur le ciel d’un bleu profond, nettoyé maintenant de tout nuage. Ensuite, à une centaine de mètres à peine de l’appareil, une ombre massive se précisa. Cela semblait avoir le volume d’une maison à un étage, et pourtant cela devait être doué de vie, car la forme bougeait, se balançait doucement, comme sous l’emprise de l’incertitude. Puis, lentement, l’ombre s’élança en direction de l’avion et, en même temps, le même pas lourd que tout à l’heure ébranla le sol. Certes, cela ressemblait à une maison, mais Morane n’avait jamais vu une maison qui marchait, et celle-ci, semblait-il, paraissait prête à écraser l’épave du bimoteur sous sa masse. Rien de semblable ne devait se passer cependant, car la forme monstrueuse n’était plus qu’à une trentaine de mètres à peine de l’avion quand elle sembla soudain se détourner pour obliquer sur la droite et, bientôt, sortir du champ de vision de Morane. Les pas lourds décrurent pour, finalement, être étouffés par l’éloignement.

Un long moment, le Français demeura immobile dans les ténèbres, empoigné par cette peur rétrospective et inutile que l’on éprouve justement quand l’on vient d’échapper à un grand danger, peur qui, bientôt, est remplacée par un amour démesuré de la vie.

Portant la main à son front, Bob Morane le trouva trempé de sueur. Alors, il se mit à rire silencieusement. Un rire qui n’en était pas un, mais une simple détente de ses nerfs soumis à une trop rude épreuve.

— Je ne sais de quoi il s’agissait, murmura-t-il, mais ce dont je suis certain, c’est que Sobiensky et moi venons de l’échapper belle…

Se détournant alors, il regagna la soute. Quand il y pénétra à nouveau, la voix angoissée de Sobiensky demanda :

— C’est vous, Morane ?

— Bien sûr que c’est moi. Qu’est-ce que vous croyiez ?

— Je ne sais… Tout cela m’a mis les nerfs en boule…

Morane comprenait les sentiments de son compagnon puisque lui-même, quelques secondes plus tôt, s'était trouvé saisi par une terreur panique que, seule, sa volonté lui avait permis de surmonter.

Il y avait eu quelques secondes de silence, puis le pilote interrogea :

— Est-il parti ?

Dans l'obscurité, Morane eut un signe de tête affirmatif, pour répondre :

— Je le pense…

À nouveau quelques secondes de silence, puis Sobiensky demanda à nouveau :

— Qu'est-ce que c'était ?

— J'aurais bien de la peine à vous le dire, capitaine, répondit Bob. Dans l'obscurité, j'ai seulement distingué une forme sombre. Tout ce que je puis vous affirmer, c'est que cela m'est apparu aussi gros qu'une maison. Une maison qui marchait…

— Une maison… fit Sobiensky d'une voix rêveuse.

Malgré lui, Morane s'était mis à songer de son côté à ces « souris géantes », aux pieds « épais comme des tours » dont parlait l'article du *Times* lu sur le vapeur qui le menait à Okhotsk. Mais le Français trouvait cependant cette explication trop fantasmagorique pour qu'il jugeât sage de s'y arrêter davantage.

— Demain, dit-il, quand le jour sera venu, peut-être pourrons-nous trouver, autour de l'appareil, des traces qui nous renseigneront sur l'identité de l'animal qui est venu nous visiter. Si, toutefois, il s'agissait bien d'un animal…

Tout en prononçant ces dernières paroles, Morane avait rallumé la lumière et la carlingue se trouvait à nouveau éclairée. Sobiensky jeta un regard chargé d'inquiétude à son compagnon.

— Un animal ! s'exclama-t-il. De quoi pourrait-il s'agir d'autre. Vous ne voudriez quand même pas laisser sous-entendre que notre visiteur aurait une origine… surnaturelle ?

Bob ne répondit pas car, en réalité, il ne savait que penser, et il se sentait prêt à toutes les suppositions, si saugrenues fussent-elles.

— Attendons demain avant de conclure, répéta-t-il au bout d'un instant. Pour le moment, organisons-nous afin de passer la nuit le

plus confortablement possible…

Morane installa le blessé sur une des couchettes escamotables fixées à la cloison, de chaque côté de la carlingue. Ensuite, après avoir éteint la lumière afin d'économiser le courant des batteries, il s'allongea lui-même sur la seconde couchette. Pourtant, il savait qu'il ne pourrait dormir et que, toute la nuit, il demeurerait l'oreille aux aguets, à guetter le retour de l'être monstrueux et inconnu dont les pas ébranlaient tout à l'heure le silence de la Taïga.

*

* *

Le jour devait se lever sans que rien de nouveau ne se passât, sans que la « maison qui marche » ne se manifestât à nouveau. Bob sauta en bas de sa couchette et ouvrit la porte de la carlingue pour sortir. Les rayons obliques du soleil levant saupoudraient d'or clair la plaine boisée, limitée au nord-est par une chaîne de montagnes basses. Le sol, couvert de mousse et d'herbe demeurait fangeux à la suite des averses successives de la veille, et les sapins, qui étendaient sur la Taïga leurs ombres démesurées, égouttaient leurs feuillages.

Regardant avec précaution autour de lui, Bob se mit à la recherche des traces laissées par le mystérieux visiteur de la nuit. Il ne tarda pas à les découvrir. Il s'agissait de larges empreintes circulaires, qui semblaient avoir été laissées par des troncs d'arbres que l'on aurait posés droit dans la boue. D'un diamètre de plus d'un mètre, elles marquaient profondément le sol, indiquant ainsi que l'être qui les avait laissées pesait fort lourd, sans doute plusieurs tonnes. Malheureusement, lorsque l'animal inconnu était passé par là, le sol était trop détrempé et le bord des empreintes s'était affaissé, rendant difficile toute tentative pour leur donner une identité quelconque.

À nouveau, Bob Morane songea à ces « souris géantes » aux pieds comme des tours dont, s'il fallait en croire l'article du *Times,* parlaient les Toungouses et les Yakoutes. Certes, un diamètre d'un mètre, c'était peu pour une tour, mais c'était beaucoup pour un pied

d'animal, et en tenant compte de l'exagération entachant toujours les récits de ce genre…

À pas lents, le Français regagna l'avion. Quand il y pénétra, Sobiensky l'assaillit aussitôt de questions :

— Avez-vous découvert quelque chose ?

— Oui, des traces, mais elles ne m'ont guère renseigné sur notre visiteur nocturne…

En quelques mots, Bob décrivit à son compagnon les empreintes qu'il avait étudiées. Quand il eut terminé, le Russe hocha pensivement la tête.

— Cela ne nous avance pas à grand-chose, en effet. Je connais assez bien les animaux de la Taïga. Aucun d'eux cependant ne pourrait avoir laissé de traces semblables… C'est à croire que nous avons rêvé…

Morane eut un violent signe de dénégation, pour dire avec force :

— Nous n'avons pas rêvé, capitaine, et vous le savez bien. D'ailleurs, si nous avions le moindre doute, ces empreintes le dissiperaient.

Une moue d'approbation porta en avant les lèvres de Sobiensky.

— Vous avez raison, monsieur Morane, dit-il. Reste à savoir ce que nous allons faire maintenant…

— Il n'y a qu'une chose à faire, répondit Bob. Nous allons oublier pour l'instant cet être énigmatique qui, tout compte fait, nous a occasionné plus de peur que de mal. Je vais tenter de gagner à pied un lieu habité quelconque afin d'y trouver du secours. Nous devons avoir pas mal dérivé au cœur de la tempête et, en admettant que des recherches soient entreprises, cela prendra un certain temps avant qu'on ne repère l'épave de l'avion. La Taïga est vaste ; autant vouloir trouver une aiguille dans une meule de foin…

— Et si, en chemin, vous LE rencontrez ?

Bob Morane eut un haussement d'épaules marquant l'insouciance.

— Si je LE rencontre, répondit-il, j'essaierai de me faire le plus petit possible. Face à un géant, il est quelquefois utile de se transformer en nain. Souvenez-vous de l'histoire de David et Goliath.

Au fond de lui-même cependant, le Français ne ressentait pas la belle humeur qu’il affichait ainsi. Il allait devoir s’enfoncer seul à travers la Taïga, à travers ces étendues inconnues où, il en avait la certitude à présent, errait une entité en dehors de toute imagination humaine et devant laquelle il se trouverait sans doute aussi impuissant qu’un fétu de paille dans la tempête.

Chapitre V

Après avoir préparé un repas composé de thé bouillant, de biscuits, de sardines et de viande en conserve, Bob Morane s'était mis en marche à travers la Taïga. Il avait déposé des victuailles, de la boisson et un automatique chargé à portée de main de Sobiensky, puis il avait soigneusement fermé la carlingue derrière lui. Dans un havresac, il emportait lui-même des vivres, de quoi boire dans une gourde de peau de renne, et il avait glissé un revolver chargé dans sa ceinture.

La région qui s'étendait devant lui était une vaste plaine bordée de montagnes et plantée de bouleaux et de conifères. Des marais aux eaux immobiles et comme plombées abritaient dans les hautes herbes de leurs rives tout un monde d'oiseaux aquatiques : sarcelles, bécassines, canards, cygnes, grues, hérons… Un silence total, troublé seulement de temps à autre par les cris de ces volatiles, pesait sur toutes choses, donnant l'impression au voyageur que, jamais, l'homme n'avait hanté ces lieux. Pourtant, Morane n'ignorait pas que la région était habitée. Sobiensky avait d'ailleurs été formel à ce sujet. D'après ses estimations, l'avion avait, au cours de la tempête, dérivé vers le sud-est pour s'abattre entre deux chaînes de montagnes, quelque part vers la source de la rivière Talba qui, coulant en direction du nord, se jetait dans la Léna. Toujours selon Sobiensky, cette région était habitée par des tribus yakoutes, dont Bob devait fatalement rencontrer l'un des villages.

Le Français marchait depuis à peu près une demi-heure quand, tout à coup, il s'aperçut que, sans bien s'en rendre compte, il suivait la piste de la « souris géante » qui, la nuit précédente, était venue tourner autour de l'épave de l'avion. Était-ce là le fruit d'un hasard ou d'une instinctive curiosité poussant Bob à suivre la trace de l'être gigantesque qui les avait plongés, Sobiensky et lui, dans une indicible terreur ? Certes, Morane aurait eu bien de la peine à le dire

et, malgré le danger certain que devait comporter cette poursuite, il s'entêta cependant à suivre, tout en s'entourant des précautions les plus élémentaires, les traces monstrueuses.

L'animal semblait aller droit devant lui, sans se soucier des obstacles dressés sur son chemin par la nature. Parfois, sa piste s'enfonçait dans un marais, que Morane contournait pour retrouver, de l'autre côté, les empreintes géantes. En d'autres endroits, le monstre avait enjambé d'énormes souches aussi aisément qu'un homme l'aurait fait pour de menues branches. Parfois encore, la bête avait brisé sous son poids certaines de ces souches comme s'il s'était agi de branches mortes, les écrasant littéralement sous les puissants pilons qui lui servaient de pieds.

Au fur et à mesure de son avance, Morane ne pouvait que s'émerveiller de la force et de la taille du monstre, taille qu'il pouvait approximativement évaluer par l'écart entre les empreintes, écart qui approchait de cinq mètres. La disposition de ces empreintes indiquait en outre qu'il s'agissait d'un quadrupède. Un quadrupède qui devait atteindre quelque six mètres à hauteur du garrot, stature qu'aucun animal vivant, à la connaissance de Morane, n'atteignait.

Sans tenter de donner une solution à ce mystère, solution qui d'ailleurs se refusait à lui, Bob continuait à avancer. Il marcha ainsi durant deux heures, suivant toujours les traces du monstre. Finalement, la Taïga fit place à des champs labourés, où poussaient des céréales. Ces champs avaient été piétinés par la « souris géante » et les céréales arrachées par énormes touffes, sans doute pour servir de nourriture à l'animal dont les excréments, trouvés en cours de route, disaient assez les habitudes herbivores.

Et, tout à coup, une silhouette se découpa au milieu d'un champ. C'était celle d'un homme à cheval, qui se rapprochait lentement, au pas de sa monture. Quand il ne fut plus qu'à quelques mètres, Bob put le détailler à son aise. C'était un individu de taille moyenne, au visage plat, nettement mongoloïde, sans barbe ni moustache, aux cheveux lisses et noirs. Il portait une tunique de cuir lui descendant jusqu'à mi-cuisses et des pantalons rappelant la braie des anciens Gaulois et serrés jusqu'aux genoux par des bandelettes de peau entrecroisées fixées à des chaussures un peu semblables aux

mocassins indiens et taillées dans du cuir de renne. L'inconnu était coiffé d'un petit chapeau conique bordé de fourrure et à son cou était passé un lacet retenant des amulettes grossièrement taillées dans de l'os. Un coutelas à longue lame était glissé dans sa ceinture et, dans la main droite, il tenait un vieux fusil de chasse auquel une cartouchière, accrochée à l'épaule gauche, faisait pendant. Le cheval était un animal de race tartare, petit et trapu, au poil blanc, à la crinière et à la queue hirsutes.

Le cavalier – selon toute probabilité un Yakoute – s'était immobilisé à quelques mètres du Français et avait levé la main gauche en signe de bienvenue, tout en prononçant des paroles auxquelles Morane ne devait comprendre le moindre mot.

Faisant appel à toute sa connaissance de la langue russe, Bob se présenta et exposa les raisons de sa présence dans la région. Quand il parla du monstre inconnu, les yeux de l'indigène brillèrent d'intérêt. De la main, il montra les champs dévastés autour de lui, et il dit, en un russe aussi laborieux que celui de Morane :

— Le *mamantu* venu également ici la nuit dernière. Lui piétiné nos champs, détruit nos maisons, puis parti…

— Pourquoi ne l'en avez-vous pas empêché ? interrogea Bob.

Le Yakoute secoua la tête.

— On ne peut pas combattre le *mamantu.* Il possède la force du vent et de l'orage. Devant lui, homme comme une feuille emportée par la tempête…

Durant un instant, Morane demeura sans mot dire. Le mot *mamantu* était selon toute évidence le terme dont les Yakoutes se servaient pour désigner la « souris géante ». Restait à savoir ce que voulait dire ce mot.

— Que signifie *mamantu ?* interrogea-t-il.

— Celui-qui-vit-sous-terre, répondit le Yakoute.

Cela n'apprenait pas grand-chose à Morane.

— À quoi ressemble-t-il ? demanda-t-il encore.

D'un geste circulaire des bras, le Yakoute désigna quelque chose d'énorme et expliqua :

— *Mamantu* grand comme une montagne. Il vit presque toujours sous terre, qu'il creuse à l'aide des deux grandes dents qui lui

sortent de la gueule. Quand il se retourne, le sol tremble. Parfois, la nuit, il sort de son terrier. Alors, il détruit tout sur son passage.

— Ne l'a-t-on jamais aperçu le jour ?

— Jamais, car s'il voit la lumière, il tombe immédiatement foudroyé…

Morane demeura perplexe. Décidément, le *mamantu* conservait tout son mystère. Tout en parlant, le Yakoute avait montré tous les signes d'une terreur superstitieuse à l'égard du monstre. En outre, Morane ne connaissait naturellement aucun animal que la lumière du jour tuait.

Pourtant, avant de chercher une identité au *mamantu,* il fallait songer à Sobiensky, lequel, rendu impuissant par sa jambe brisée, devait se morfondre dans l'épave de l'avion.

— Il faudrait aller chercher mon compagnon, dit Bob, pour le conduire ensuite à la ville la plus voisine.

Le Yakoute eut un signe d'assentiment.

— Nous irons chercher ton ami, assura-t-il. Mais, pour cela, il nous faut une charrette. Nous en trouverons une à mon village…

Sur ces derniers mots, l'homme tourna bride et poussa sa monture au pas. En silence, Bob Morane se mit à marcher à ses côtés.

*

* *

Immobilisé sur sa couchette, dans la carlingue de l'avion que Morane, avant de partir, avait close tant bien que mal, Fedor Sobiensky était demeuré dans l'attente, le pistolet automatique sans cesse à portée de la main et épiant les moindres bruits du dehors. Certes, le pilote connaissait la région, et il savait ne rien y avoir à craindre des hommes, et pas davantage des bêtes en cette saison où la nourriture n'était pas rare. Les événements de la nuit précédente cependant avaient donné au blessé la conscience d'un danger inconnu, et le pistolet, sans doute inutile et dérisoire face à la « souris géante », lui donnait néanmoins un sentiment de factice sécurité.

Ce fut donc avec soulagement que Sobiensky accueillit le retour de Morane qui, accompagné de plusieurs indigènes et d'une charrette tirée par des rennes, le conduisit au village yakoute. Celui-ci avait été partiellement détruit, au cours de la nuit précédente, par le *mamantu* en fureur, mais les maisons, construites en matériaux légers, avaient été déjà en partie remises en état lors du retour de la petite troupe, et le blessé put trouver un abri provisoire dans une hutte au toit de branchages.

Il apparaissait cependant évident que Sobiensky ne pouvait demeurer longtemps au village yakoute, car les soins qu'il avait reçus de Morane, tout parfaits qu'ils fussent, ne suffisaient guère, sa jambe devant être plâtrée au plus tôt.

S'il fallait en croire les Yakoutes, un poste militaire assez important se trouvait installé, à une journée de cheval de là, sur la rivière. Pourtant, au cours du trajet entre l'épave de l'avion et le village, le blessé avait beaucoup souffert des cahots de la charrette, et il ne pouvait être question qu'il effectuât un long voyage en usant du même moyen de transport.

Il fut donc décidé que Morane, accompagné du premier Yakoute rencontré, et qui se nommait Ouskaï, gagnerait le poste militaire, pour demander qu'un hélicoptère vînt prendre Sobiensky et le conduisît à l'hôpital le plus proche.

Tout autre que Bob Morane aurait maudit ces circonstances qui le retardaient dans l'accomplissement de sa mission de reportage, mais il avait mené jusqu'à ce jour une vie trop aventureuse pour attacher une réelle importance à de tels événements. Il accomplirait sa mission plus tard, tout simplement. D'ailleurs, en aidant Sobiensky, qui avait été blessé justement en l'aidant à accomplir cette mission, il faisait œuvre d'humanité, et pas un seul instant le Français ne songeait à se soustraire à cette règle stricte, selon laquelle tout homme doit porter secours à l'un de ses semblables en danger ou simplement en difficulté. D'autre part, la présence du monstrueux et énigmatique *mamantu* dans la région contribuait à donner aux événements cette saveur grisante – celle de l'inconnu et du danger – qui, pour Bob, rendait seule l'existence digne d'être vécue.

Le Français et Ouskaï, montés chacun sur un petit cheval blanc de race tartare, quittèrent donc le village vers le milieu de l'après-midi et se dirigèrent vers le nord. Ils comptaient chevaucher tout le reste de la journée et durant la nuit afin d'atteindre le poste militaire dans le courant de la matinée suivante. Selon les Yakoutes, le *mamantu,* après avoir attaqué le village, s'était dirigé vers l'est, circonstance qui donnait aux deux voyageurs l'assurance de ne faire aucune mauvaise rencontre.

Hélas, Morane et Ouskaï ne devaient pas tarder à déchanter en ce qui concernait ledit *mamantu* ! En effet, vers le soir, comme ils venaient de quitter la plaine pour traverser une courte zone marécageuse les séparant d'une chaîne de collines qu'il leur faudrait franchir, ils firent une découverte fort peu rassurante. Ils s'étaient engagés sur une bande sableuse quand Ouskaï, qui chevauchait en tête, arrêta soudain sa monture et, désignant du doigt le sol devant lui, dit d'une voix où pointait la peur :

— Là, *mamantu* !…

Une large piste croisait en effet celle des deux cavaliers, une piste dans laquelle Bob n'eut aucune peine à reconnaître celle du monstre.

— Je croyais que le *mamantu* s'était dirigé vers l'est après avoir attaqué votre village, fit Morane à l'adresse de Ouskaï.

Le Yakoute eut un signe de tête affirmatif.

— Le *mamantu* s'est bien dirigé vers l'est, dit-il. Chasseurs reconnu sa piste. *Mamantu* aura fait crochet pendant la journée pour venir de ce côté…

— Pendant la journée ? fit à nouveau Morane. Je croyais que le *mamantu* ne se manifestait que la nuit, que la lumière du jour le tuait…

À cette remarque, Ouskaï avait paru se troubler. Il hocha la tête en signe d'incertitude.

— *Mamantu* se déplacer très vite. Lui peut-être revenir encore ici durant la nuit. Peut-être aussi autre *mamantu…*

Les explications du Yakoute ne satisfaisaient Morane qu'à demi. Bien entendu, il ne croyait pas à la fable du monstre tué par la lumière du jour. Peut-être existait-il deux *mamantu,* comme l'affirmait

Ouskaï. Pourtant, ce qui semblait le plus probable à Bob, c'était que l'animal, après s'être dirigé tout d'abord vers l'est, avait ensuite effectué un large crochet.

Tout en parlant, les deux cavaliers avaient mis pied à terre et Morane s'était agenouillé près d'une des larges empreintes. Celle-ci paraissait relativement fraîche, et cette constatation fut confirmée par Ouskaï qui s'étant écarté un peu, avait découvert des excréments encore mous et tièdes témoignant que le passage du monstre ne devait pas remonter à plus d'une demi-heure.

Après avoir fait cette découverte, le Yakoute s'était rapproché peureusement de Morane. Visiblement, la proximité du *mamantu* le remplissait d'une terreur superstitieuse, terreur que, Bob le savait, il était difficile de raisonner et de vaincre.

— Nous retourner au village, disait Ouskaï, sinon le *mamantu* nous rejoindra et nous tuera…

— Pourquoi nous rejoindrait-il ? fit Bob. Sa piste va vers l'ouest maintenant, tandis que nous continuons en direction du nord. Nous ne suivrons donc pas le même chemin…

Mais ces raisons, pourtant excellentes en apparence, ne semblèrent pas convaincre l'indigène, qui répéta :

— Nous retourner au village, sinon le *mamantu* nous rejoindra et nous tuera. Nous retourner au village…

— Ouskaï retournera seul, dit Morane avec impatience. Il suffira qu'il m'indique le chemin du poste…

— Non, fit encore le Yakoute. C'est dangereux de voyager la nuit quand le *mamantu* erre. Plus sage de regagner village…

— Je n'ai pas peur du *mamantu.* Et puis, Sobiensky doit recevoir des soins au plus tôt. La guerre l'a déjà rendu boiteux et, si sa jambe n'est pas plâtrée au plus vite, il le deviendra davantage. Si Ouskaï est un poltron, tant pis pour lui. Personnellement, je ne suis pas décidé à retourner en arrière.

Le mot de « poltron » fit tressaillir le Yakoute, et une expression de dignité offensée s'inscrivit sur son visage rond et plat, dans lequel les petits yeux noirs et bridés fulgurèrent. Il demeura un instant silencieux, partagé visiblement entre sa peur superstitieuse du *mamantu* et son désir de se montrer un homme, de pousser lui aussi

de l'avant en dépit du danger. Ce fut cependant la peur qui l'emporta.

— C'est très bien, continue seul, dit-il. Pour atteindre le poste, il te suffira de suivre le défilé qui traverse les montagnes, juste en face de l'endroit où nous nous trouvons en ce moment. Au sortir du défilé, tu apercevras la rivière Talba, qu'il te faudra descendre. Le poste se trouve sur la rive droite…

Ouskaï était remonté à cheval. Il ajouta encore :

— Surtout, si tu rencontres le *mamantu,* ne fuis pas, car il est rapide comme le vent. Essaye plutôt de te dissimuler dans un trou, le plus petit possible, où le démon de la terre ne pourra t'atteindre…

— Merci pour ce conseil, répondit Bob. J'aurais aimé que tu m'accompagnât, Ouskaï…

L'indigène haussa les épaules.

— J'aurais aimé t'accompagner aussi mais, pas plus qu'on ne combat l'orage ou l'incendie qui roule sur la Taïga, on ne lutte contre le *mamantu…*

Cette fois, Bob n'insista pas. Le Yakoute lui lançait d'ailleurs une dernière parole :

— Que les dieux de la terre, de l'eau et du ciel te protègent…

Tirant sur les rênes, Ouskaï fit rebrousser chemin à sa monture, qu'il mit au trot. Le Yakoute allait les épaules basses, comme écrasé par le poids d'un regret.

Bob sourit. « Il aurait aimé m'accompagner mais, seule, sa peur, dictée par la superstition, l'empêche de revenir vers moi… »

À son tour, il se remit en selle et, d'une pression des genoux, poussa sa monture en direction des collines.

Chapitre VI

— Avant longtemps, il va faire noir comme dans un tunnel à minuit, soliloqua Morane en considérant le ciel nocturne où des nuages, venus des quatre points de l'horizon, se rejoignaient rapidement, comme les lames du diaphragme d'une caméra.

Le Français, après avoir été abandonné dans les circonstances que l'on sait par son guide, avait franchi le marais et s'était arrêté devant l'entrée du défilé qui, s'il fallait en croire Ouskaï, permettait de franchir rapidement la chaîne de collines.

À cause de ces nuages qui, à chaque seconde davantage, obscurcissaient le ciel, Bob hésita à s'engager dans ce défilé, étroite faille bordée de falaises à pic et qui semblait avoir été taillée à coups d'épée par quelque Roland asiatique. Finalement cependant, il se décida, se fiant surtout sur l'instinct de son cheval qui, jusqu'alors s'était révélé un serviteur parfait, sur lequel on pouvait compter en toutes circonstances.

Poussant sa monture en avant, Bob s'avança entre les rochers. Le fond du défilé était noyé de ténèbres et le voyageur pouvait se guider seulement sur le haut des murailles, vaguement éclairées elles. Le cheval d'ailleurs ne devait pas décevoir son cavalier car, en dépit de l'obscurité, il avançait avec une sûreté totale, sans jamais trébucher sur les pierres qui, pourtant, devaient tapisser le sol et se changer en autant d'obstacles.

Le Français venait de parcourir à peine cinq cents mètres à l'intérieur de la gorge, quand il eut l'attention attirée par un bruit venant de la plaine. Cela ressemblait à ce son à la fois déchirant et modulé que l'on tire en soufflant sur un peigne recouvert de papier de soie.

Arrêtant sa monture, Bob prêta longuement l'oreille, mais le son ne se reproduisit pas.

« Sans doute était-ce là la plainte du vent dans les arbres », pensa Morane avec insouciance, en poussant à nouveau sa bête en avant. Pourtant, l'inquiétude était sur lui ; il la sentait peser sur ses épaules comme une masse de plomb.

— Que se passe-t-il ? murmura-t-il. Vais-je me laisser effrayer par le moindre bruit, comme une femme hystérique ?

Pourtant, son inquiétude demeurait et, à tout moment, il devait faire effort pour ne pas se retourner et regarder en arrière. Et, bientôt, ce fut le cheval qui, à son tour, se mit à donner des signes d'inquiétude. Cette fois, Bob ne douta plus que quelque chose d'insolite se passait ; il connaissait assez l'instinct infaillible des animaux et, en particulier, des chevaux.

Soudain, le bruit entendu tout à l'heure se répéta, plus proche, retentissant cette fois à l'intérieur du défilé lui-même. Alors, Morane le reconnut. C'était ce cri, ou plutôt cette sorte de glissando de trompette qu'il avait entendu la nuit précédente, alors que la « souris géante » tournait autour de l'épave de l'avion.

— Le *mamantu* ! murmura-t-il avec émoi, presque avec épouvante.

Et c'est alors qu'il ouït le martèlement d'un pas puissant et lourd. *Un pas de montagne qui marchait.* Un pas qui se rapprochait sans cesse…

Morane ne douta plus que le monstre s'était lancé sur sa trace, pour l'attaquer sans doute, le piétiner, l'écraser sous sa masse. Auparavant, il avait eu l'occasion d'étudier à deux reprises les excréments du *mamantu,* et il avait pu acquérir la conviction que l'animal était herbivore. Le fait qu'il dévastait les plantations des Yakoutes et des Toungouses étayait d'ailleurs cette certitude. Pourtant, alors que les herbivores sont, en règle générale, des êtres paisibles, le *mamantu,* lui, semblait possédé par une fureur destructrice qui le poussait à tout anéantir sur son passage, avec une hargne quasi démoniaque.

Un moment, Bob regretta de ne pas avoir suivi les sages conseils de Ouskaï, et de n'être pas rentré avec lui au village. Une seule chose comptait cependant pour le présent : fuir au plus vite, tenter de mettre la plus grande distance possible entre la brute et lui. Il

pressa sa monture qui, autant pour obéir à son cavalier que commandée par sa propre peur, partit au galop.

Une chevauchée fantastique commença dans les ténèbres presque totales. La terreur faisait perdre tout son contrôle, toute sûreté à la monture de Morane qui, à tout bout de champ, trébuchait, manquait de s'abattre, pour cependant recouvrer son équilibre et repartir de plus belle. Parfois, Bob se retournait, pour tenter d'apercevoir le *mamantu,* mais l'obscurité était trop opaque et il ne parvenait à rien distinguer. Derrière lui cependant, il devinait l'énorme et redoutable présence que, de temps à autre, un bruit déchirant de trompette lui confirmait.

Cette course à l'aveuglette ne pouvait cependant durer bien longtemps. Tout à coup, le cheval broncha, tenta de retrouver son équilibre, et le Français croyait qu'il allait une fois encore y parvenir quand, ses pattes de devant ployant sous lui, il s'écroula soudain en avant en poussant un hennissement de douleur.

Avec une souplesse d'acrobate, Morane avait sauté à terre sans le moindre mal. Tirant sa monture par la bride, il tenta de la faire se relever, mais en vain. À chaque effort, la pauvre bête gémissait misérablement, et Bob comprit que, dans sa chute, elle s'était brisé une jambe. Là-bas, le bruit de la course du *mamantu* se rapprochait sans cesse, et chaque foulée du colosse faisait à présent trembler violemment le sol.

Morane serra les dents. Il devait fuir s'il ne voulait pas être rejoint. Pourtant, il ne pouvait laisser derrière lui son cheval blessé. Incapable de se relever, le noble animal serait infailliblement écrasé par le géant en furie qui, sans doute, le laisserait derrière lui, en proie à une longue agonie.

Prêt à pleurer à la fois de rage et de chagrin, ses mâchoires lui faisant mal à force d'être serrées, Bob fit la seule chose qu'il y avait à faire. Une chose qui lui répugnait mais qui, en même temps, était un acte de pitié. Saisissant dans son poing droit la crosse du revolver passé dans sa ceinture, il arracha celui-ci. En même temps, sa main gauche se posait en une caresse sur la tête du malheureux cheval, qui formait une tache plus claire dans les ténèbres.

— Adieu, mon vieux, murmura Bob avec un désespoir farouche. C’est tout ce que je puis encore faire pour toi…

À tâtons, il chercha l’oreille de la bête blessée et, quand il l’eût trouvée, il y introduisit le canon du revolver et pressa la détente. La détonation retentit tel un coup de tonnerre et la tête blanche retomba sans vie.

En hâte, Morane arracha le havresac attaché à la selle et en tira une torche électrique dont il fit jouer le contact. À présent, le *mamantu* devait être tout près, car l'homme pouvait sentir presque physiquement chacun de ses pas qui faisaient vibrer le sol telle une grosse caisse. Braquant la torche électrique, Bob essaya de discerner quelque chose, mais il put tout juste distinguer une masse roussâtre et imprécise qui, se confondant presque avec les rochers, roulait lourdement vers lui.

Déjà, pour Bob, il n’était plus temps de détailler son poursuivant s’il ne voulait pas être écrasé, piétiné, réduit en bouillie. Il fallait fuir au plus vite. Fuir alors qu’il aurait aimé faire face, faire payer à la brute la mort du cheval innocent, dont elle était responsable. Pour le moment, impuissant devant la charge frénétique de son ennemi, Bob ne pouvait que céder le pas, mais viendrait un moment où il pourrait prendre sa revanche. Entre le *mamantu* et lui, c’était à présent une lutte à mort. De gibier, Morane se changerait tôt ou tard en chasseur, et le monstre, en dépit de sa taille, paierait pour la mort du cheval, pour le meurtre que Bob avait été forcé de commettre. Cette vengeance, Bob se promettait de la goûter, quelle que fût l’identité réelle et la puissance de son adversaire.

Après avoir jeté le havresac sur son épaule, balayant le sol devant lui du faisceau de la torche électrique, le Français s’était mis à courir le long du défilé avec, derrière lui, le martèlement sourd produit par la course du géant lancé à ses trousses. Pour le moment, Morane n’avait qu’une pensée : sauver sa vie. La vengeance viendrait à son heure…

*

* *

Mi-marchant, mi-courant, Bob Morane fuyait à présent à travers le défilé, n'ayant pour se guider que la faible lueur de la lampe électrique qui n'éclairait qu'à quelques mètres à peine devant lui. Il possédait sur son poursuivant l'avantage de pouvoir se glisser aisément entre les blocs de rocher tandis que le *mamantu,* handicapé par sa masse, devait sans doute les contourner ou les enjamber laborieusement. Profitant de courtes zones libres, Bob piquait un sprint digne d'un champion de cent mètres, mais le monstre en profitait également car, alors, son pas ébranlait plus lourdement le sol.

La pluie s'était mise à tomber, rendant la pierre glissante et la course malaisée. De temps en temps, une clameur rageuse, accompagnée d'un choc sourd, indiquait que le *mamantu* venait de perdre l'équilibre. Il ne tardait cependant pas à se relever pour repartir de plus belle.

Commençant à manquer de souffle, Bob se demandait comment il parviendrait à se tirer de ce mauvais pas. Jusqu'à présent, au fond du défilé, il parvenait à maintenir la distance qui le séparait de son poursuivant. Mais en serait-il encore de même dans la plaine ? Un moment, il songea à tenter l'escalade des murailles. Pourtant, ces dernières se révélaient trop abruptes pour qu'il puisse espérer se mettre hors d'atteinte assez rapidement.

Morane continuait à courir quand, tout à coup, il se trouva devant un amoncellement de rocs barrant le défilé sur presque toute sa largeur. Seul, à droite, un passage demeurait libre, juste assez large pour livrer passage à un homme. Les dernières pluies diluviennes, en sapant le sommet des murailles, avaient sans doute détaché ces rochers qui avaient roulé au fond du cañon.

Sans perdre un temps inutile à épiloguer sur cette circonstance providentielle, Bob s'était glissé dans l'espace libre. Quand il eut contourné l'éboulis, il devait se rendre compte que celui-ci se trouvait presque au débouché du défilé. Quelques mètres encore à parcourir, et ce serait la plaine.

Le *mamantu* devait avoir atteint lui aussi la barrière de rochers car, derrière, le voyageur entendait ses cris de rage et aussi des

chocs sourds indiquant que le monstre, par de formidables coups de boutoir, s'efforçait de renverser l'obstacle.

Jugeant dangereux de s'attarder, la brute pouvant finir par se frayer un passage parmi les blocs mal en équilibre, Morane reprit sa course, filant d'un pied agile à travers la plaine, dans la direction où, suivant les renseignements de Ouskaï, il croyait trouver la rivière. Comme il avait plu, les nuages au-dessus de sa tête étaient moins épais, et sa course en était facilitée.

Au bout d'une dizaine de minutes, une bande claire, aux reflets métallisés, marqua la Taïga à peu de distance.

— La rivière ! murmura Bob avec allégresse.

À ce moment précis, un fracas, venant du défilé, lui apprit que son ennemi venait de triompher de la barrière de rocs.

« Si seulement, en s'écroulant, les blocs pouvaient l'avoir tué, ou seulement assommé ! » pensa Bob. Cet espoir fut déçu cependant car, bientôt, des cris déchirants, accompagnés d'un piétinement puissant, lui apprirent que la bête avait repris la poursuite.

« Mais c'est donc un démon vomi par l'enfer ! » songea encore Morane en reprenant sa course en direction de la rivière, afin de la mettre entre lui et le *mamantu* qui, peut-être, craignait l'eau.

Bob courait maintenant avec cette vélocité que donne la peur, car il possédait la certitude que le monstre parviendrait aisément à le rejoindre en terrain plat. Ouskaï n'avait-il pas affirmé que le *mamantu* était « rapide comme le vent » ? Sans cesse d'ailleurs, les sons de trompette furieuse se rapprochaient et les vibrations du sol pouvaient en même temps être perçues plus nettement, ce qui indiquait que la brute gagnait du terrain à chaque instant.

Trempé par la sueur et par la pluie, qui avait cessé de tomber, Bob galopait de plus belle. Il se retourna pour apercevoir la masse noire de son poursuivant, tout proche à présent. Atteindrait-il la rivière avant d'être rejoint ? Il l'atteignit à un endroit où la berge, escarpée, dominait le courant de plusieurs mètres.

Le *mamantu* était maintenant sur les talons de l'homme qui, à chaque instant, s'attendait à être rejoint, piétiné, écrasé. Sans se demander si la rivière était assez profonde, Bob plongea à l'instant

précis où un objet flexible, semblable à un serpent monstrueux, s'abattait sur lui, le manquant de peu.

Dès qu'il se fut enfoncé dans l'eau, Morane releva les mains afin de remonter et d'éviter le fond. Avant même d'avoir atteint la surface, il se mit à nager avec vigueur pour s'éloigner le plus rapidement possible de la berge. Quand il en fut à une bonne cinquantaine de mètres, il s'arrêta et se retourna pour regarder ce qui advenait de son poursuivant. Celui-ci se tenait en attente sur la berge, en poussant des hurlements de rage faisant songer à un orchestre de musiciens fous soufflant à tort et à travers dans des trompettes aux sons discordants. Du monstre lui-même, Bob ne distinguait qu'une masse énorme, haute de plusieurs mètres et trapue à l'avenant, montée sur des pieds semblables à des piliers.

Levant la tête, Bob inspecta le ciel, qui s'éclaircissait lentement, montrant, au-delà d'un dernier voile de nuages, la lumière blafarde de la lune. Et, tout à coup, ces nuages se déchirèrent et un rayon de lumière crue frappa le *mamantu* en plein, comme le faisceau d'un projecteur de théâtre. Alors, Morane connut de façon précise l'identité de son adversaire. Il reconnut ce corps d'éléphant couvert de poils roux, cette trompe épaisse flanquée de deux énormes défenses courbes. Le *mamantu* n'était autre qu'un mammouth monstrueux, et sa taille gigantesque troublait autant Morane que le fait qu'il ait survécu aux cataclysmes, sans doute d'ordre climatiques, qui avaient jadis, il y avait des millénaires de cela, anéanti sa race.

Chapitre VII

Pédalant à une cinquantaine de mètres de la rive pour se maintenir à la surface de la rivière, Bob Morane demeurait écrasé par la découverte qu'il venait de faire. Ce n'était pas tellement la présence d'un mammouth vivant dans les solitudes sibériennes qui l'étonnait, mais surtout la taille de l'animal. Comme il avait pu s'en rendre compte à différentes reprises, le *mamantu* devait mesurer six mètres au garrot. Or, s'il fallait s'en rapporter aux nombreux vestiges recueillis et étudiés par les paléontologues, jamais mammouth n'avait atteint cette taille monstrueuse. En effet, l'*Elephas primigénius* comprenait plusieurs espèces, dont la plus grande, qui habitait l'Europe, mesurait quatre mètres cinquante au garrot. L'espèce d'Amérique du Nord (Elephas imperator) atteignait quatre mètres. Quant à celui de Sibérie, à peine trois mètres. L'animal auquel Morane avait affaire atteignait donc une taille double de celle de ses ancêtres[2].

L'homme ne devait cependant guère avoir le temps d'épiloguer sur cet extraordinaire phénomène. Là-bas, le mammouth s'était mis à courir de tous côtés le long de la berge escarpée, dans l'intention évidente de trouver un endroit où la rive, en pente douce, lui permettrait de pénétrer aisément dans la rivière afin de continuer la poursuite. Bob ne doutait pas, à présent qu'il connaissait l'identité de son adversaire, que le *mamantu,* tout comme l'éléphant actuel, fût un excellent nageur. Il ne doutait pas davantage que le monstre ne tarderait pas à découvrir un endroit propice pour entrer à l'eau. En conséquence, jugeant sage de prendre une confortable avance, Bob se remit à tirer sa coupe en direction de l'autre rive, qu'il atteignit sans encombre. Quand il s'y fut hissé, il jeta un regard de l'autre côté de la rivière, pour se rendre compte, à la lueur de la pleine lune, qui brillait haut maintenant dans un ciel presque entièrement

dépouillé de nuages, que le pachyderme venait de se mettre à l'eau légèrement en amont.

Voulant profiter de l'avance appréciable qu'il avait acquise, Bob reprit aussitôt sa course. Cependant, il ne doutait pas que le mammouth, dont l'allure, en terrain plat, égalait celle d'un cheval au galop, ou presque, réussirait avant longtemps à le rejoindre s'il suivait la rive afin de gagner le poste militaire, but de cette dangereuse course. Ce poste devait être encore relativement éloigné, et Bob ne pouvait espérer l'atteindre avant que son poursuivant ne l'eût rejoint. Il lui fallait donc, au plus tôt, trouver un abri quelconque. Il se souvenait à nouveau des paroles qu'avait prononcées Ouskaï avant que celui-ci ne le quittât : « Essaye de te dissimuler dans un trou, le plus petit possible, où le démon de la terre ne pourra t'atteindre… »

Un trou ! C'était facile à dire, mais plus difficile d'en trouver un assez profond pour que le *mamantu* ne puisse vous saisir de sa trompe. Là-bas, à quelques kilomètres de distance, deux peut-être, sur la plaine, le Français distinguait la bande blanche d'une falaise dont l'une des extrémités se perdait au loin, tandis que l'autre descendait en pente douce vers la rivière. Il décida de tenter d'atteindre cette falaise, dans la paroi de laquelle il trouverait peut-être le refuge dont il avait besoin, hors de portée du monstre.

Il fallut près de vingt minutes à Morane pour atteindre le bas de la falaise, qui se trouvait plus éloignée qu'il l'avait tout d'abord pensé. Quand il y parvint, il était en nage et haletant, épuisé. C'était tout juste si ses jambes continuaient à le porter et il se demandait comment il parviendrait encore à fuir si le mammouth le rejoignait.

Le monstre devait à présent avoir traversé la rivière, car Bob entendait le bruit de sa course. Avec désespoir, il se mit à longer le pied de la falaise pour tenter de découvrir une excavation quelconque. Il ne pouvait pas, pour parvenir au sommet, emprunter la déclivité menant à la rivière, car le *mamantu* l'y aurait suivi. Tout ce qu'il avait à faire, c'était suivre le conseil du Yakoute et trouver un trou où se terrer. Pourtant, le mammouth se rapprochait et, sous la lumière blanche de la lune, Bob pouvait l'apercevoir, masse rousse et frénétique galopant à travers la plaine.

C'est alors, au moment où le Français sentait une terreur panique l'envahir, qu'il aperçut cette cavité creusée dans la paroi de la falaise, à une douzaine de mètres au-dessus de sa tête. Douze mètres, c'était assez pour qu'il soit à l'abri des attaques du monstre. Mais aurait-il le temps, dans l'état d'épuisement où il se trouvait, d'atteindre l'excavation avant que son poursuivant ne l'ait ceinturé de sa trompe.

À nouveau, Bob jeta un coup d'œil sur la plaine, pour apercevoir le pachyderme qui grossissait à vue d'œil, dans des roulements de grosse caisse, des déchirements de trompette enrouée. Jouant sa dernière chance, Morane se mit à grimper, usant de chaque aspérité, de chaque fissure pour s'élever le long de la muraille. Par chance, il était un grimpeur habile, et cette habileté suppléait heureusement à des forces défaillantes.

Le mammouth était maintenant tout près et, le sol transmettant ses tremblements à la falaise, Bob sentait le rocher vibrer sous lui. Au moment où il atteignait la cavité, Morane ne put s'empêcher de jeter un regard sous lui. Le monstre atteignait le pied de la falaise avec une violence de bélier lancé à toute puissance. Pourtant, il ne broncha pas sous le choc et, se dressant sur ses pattes de derrière, celles de devant s'appuyant à la muraille, il tenta d'atteindre l'homme de ses énormes défenses courbes, comme s'il voulait le décrocher du rocher. En même temps, la trompe, épaisse à sa base comme un tronc d'arbre, déliée à son extrémité comme une main, battit l'air à la façon d'un serpent qui frappe.

Faisant appel à ses dernières forces, Bob Morane accomplit un ultime rétablissement, à la suite duquel il se propulsa en avant, pour basculer dans le trou, hors d'atteinte de la bête furieuse.

*

* *

Le jour était venu et le mammouth, avec une incompréhensible ténacité, demeurait au bord de la falaise. Allongé à plat ventre au bord de son trou, Morane l'observait. Réellement, sa taille était monstrueuse, et Bob s'en étonnait encore. Il s'étonnait également de

la hargne de l'animal, car le mammouth, tout comme l'éléphant, devait être un paisible herbivore, sujet peut-être à de courts accès de colère, tandis que celui-ci semblait possédé par un besoin continuel de détruire. Depuis que Morane s'était mis hors de sa portée, la brute n'avait cessé de le guetter, tentant à de nombreuses reprises à l'atteindre avec sa trompe, ou se précipitant, tête baissée contre la falaise, pour la frapper du front et des défenses, comme s'il voulait la renverser.

« Cet animal doit être frappé de démence, pensait Morane. Je ne vois pas d'autre explication à son comportement… »

En attendant, il se trouvait immobilisé là, sans avoir la possibilité de redescendre ni d'atteindre le sommet de la falaise qui, au-dessus de lui, s'incurvait en surplomb, ce qui interdisait toute escalade à main nue.

— Si ce satané *mamantu* ne daigne pas se lasser, murmura Bob, je vais devoir attendre qu'il meure de vieillesse, mais sans doute serai-je mort bien avant lui… de faim et de soif.

À ces mots de faim et de soif, il songea qu'il n'avait plus mangé depuis la veille et que, ayant dû se débarrasser de son sac, contenant ses maigres provisions, lors du passage de la rivière, il lui était impossible de se restaurer. Il pensait également à Sobiensky lequel, au village yakoute, devait compter les heures. « Il faut à tout prix que je trouve le moyen de tromper la vigilance de ce gros père, là en bas, songea Bob, et que je réussisse à atteindre le poste. Cela autant pour trouver de quoi manger que pour demander du secours à l'intention de ce pauvre Sobiensky… »

Il serra sa ceinture d'un cran, geste symbolique par lequel il prenait parti de se passer, momentanément du moins, de nourriture. Ensuite, il envisagea le moyen de quitter les lieux sans attirer l'attention de son adversaire. Regagner la plaine ? Il n'y fallait pas songer, car le *mamantu* continuait à jouer les chiens de garde au bas de la falaise. Grimper au sommet de celle-ci ? Projet irréalisable à cause de l'entablement en surplomb, à moins bien sûr d'avoir des ailes…

— Le trou ! s'exclama soudain Bob, comme frappé d'une illumination.

L'excavation où il avait trouvé refuge paraissait assez profonde, et il n'avait pas encore pris le temps de l'explorer. Peut-être traversait-elle la falaise sur toute la largeur. Peut-être aussi se terminait-elle, au bout de quelques mètres, par un cul-de-sac Morane secoua les épaules.

— Après tout, fit-il à haute voix, pour ce que cela me coûtera d'essayer !…

Il tira sa torche électrique, heureusement étanche, de sa poche et, après avoir jeté un dernier regard sous lui, en direction du *mamantu,* il se glissa au plus profond de l'excavation.

Chapitre VIII

Accroupi, Bob Morane s'était avancé d'une vingtaine de mètres à l'intérieur de l'excavation que prolongeait un boyau d'un mètre cinquante environ de diamètre qui, brusquement, se coudait à la verticale pour se transformer en une cheminée en haut de laquelle on apercevait un pan de ciel bleu.

« Cela doit déboucher quelque part au sommet de la falaise, pensa Morane. C'est le coup de chance. Tout ce qui me reste à faire à présent, c'est me hisser là-haut. Heureusement, je connais la musique… »

Se redressant, il se hissa à l'intérieur de la cheminée et, les jambes tendues en diagonale, s'y arc-bouta du dos et des pieds aux parois. Ainsi, déplaçant successivement les jambes, puis le corps, il se mit à se hisser lentement.

Il lui fallut une heure environ de cette reptation verticale pour atteindre le débouché de la cheminée. Un dernier rétablissement, et il se hissa à l'air libre, sur une sorte de long plateau couvert de hautes herbes et d'arbres disséminés. Vers le nord, ce plateau descendait en pente douce en direction de la rivière, pour venir mourir sur sa rive.

En quelques pas, Bob gagna le bord de la falaise en un endroit qui devait surplomber l'excavation dans laquelle il avait trouvé refuge la nuit précédente. Il venait d'atteindre ce bord quand, brusquement, il se rejeta en arrière, car le mammouth se trouvait dans la plaine, la tête levée justement dans sa direction. L'avait-il aperçu ? Bob n'aurait pu le dire. Il savait qu'en général les pachydermes, comme l'éléphant et le rhinocéros, ont la vue basse, mais en était-il de même du mammouth ? Et puis, il fallait se méfier de l'instinct des animaux qui, souvent, leur permet d'accomplir des prodiges.

Par prudence, Morane s'écarta du bord de la falaise et, tournant les talons, se mit à marcher dans la direction opposée, à la

recherche d'un chemin détourné qui lui permettrait d'atteindre la rivière. Il ne marcha pas longtemps car, au bout de deux cents mètres, passé une haie d'arbres et de hautes herbes, il s'arrêta net au bord d'un gouffre que la végétation lui avait caché jusqu'alors. Un pas de plus, et il roulait dans l'abîme. Sous lui, il y avait une seconde falaise, en tous points parallèle à la première. Le plateau n'était en réalité qu'une longue et épaisse crête rocheuse au sommet érodé et aplati. Un plateau-ruban en quelque sorte.

Aussi loin que la vue du voyageur pouvait porter, ce n'étaient que collines aux sommets érodés et séparées par de profondes vallées. Mais l'attention de Morane était retenue surtout par la paroi de la falaise. Cette falaise, comme la première, tombait à pic, et le roc lisse dont elle était faite semblait interdire toute descente à mains nues. Seule, juste sous l'endroit où Bob se trouvait, à deux mètres peut-être en contrebas, il y avait une large saillie, formant table et tapissée de terre et d'herbes. Nulle part ailleurs, Bob ne put distinguer d'autres aspérités qui auraient pu lui permettre de tenter la descente sans courir le risque, privé de nourriture et de vrai sommeil comme il l'était, de choir dans le vide.

Un mouvement de colère échappa à Morane. Longer le sommet du plateau en direction du sud lui prendrait trop de temps et, comme il ne pouvait envisager la descente des murailles, une seule voie lui restait ouverte : celle du cours d'eau. Pour cela cependant, il lui faudrait tromper la vigilance du *mamantu* qui devait toujours demeurer en faction dans la plaine.

Impuissant à prendre un autre parti, Morane se mit donc à descendre en direction de la rivière, longeant la falaise côté plaine. Il avait parcouru environ la moitié du chemin, quand il s'immobilisa tout à coup. En avant de lui, un barrissement strident avait retenti, suivi bientôt d'un bruit de piétinement.

— Le mammouth ! murmura le Français.

Son sang s'était glacé dans ses veines, et il fut un moment avant de pouvoir réagir, de pouvoir se diriger vers l'extrême bord de la falaise afin de jeter un coup d'œil sur la plaine, en direction d'où venaient les bruits. Là, il se rendit compte que ses craintes se concrétisaient. Le monstre, ayant longé la muraille en direction de la

rivière, s'apprêtait à s'engager sur la déclivité menant au sommet du plateau et venait donc à sa rencontre. Qu'est-ce qui l'avait poussé à agir ainsi ? Avait-il aperçu l'homme tout à l'heure en haut de la falaise, ou était-ce son seul instinct qui le guidait ?

Bob ne daigna même pas chercher une réponse à cette double question. Après le mal qu'il s'était donné pour tromper la vigilance du monstre, voilà que tout recommençait, qu'il lui fallait repartir à zéro, fuir à nouveau sans espoir de voir cette poursuite diabolique se terminer autrement que par son propre trépas.

Pour échapper à ce trépas, il ne voyait plus à présent qu'une seule solution : prendre les devants et mettre le pachyderme lui-même hors de combat. Mais comment ? Ah ! s'il avait possédé un bon fusil à éléphant, la chose aurait été possible, et le mammouth, malgré sa masse impressionnante et, sans doute, son extrême vitalité, n'aurait pu résister à quelques balles Express tirées au bon endroit. Mais voilà, Bob ne possédait pas de fusil à éléphant. Comme armes, il avait tout juste un couteau de poche et un revolver sans doute devenu inutilisable à la suite du bain prolongé de la nuit précédente. Pourtant, le monstre devait périr. C'était une bête démente et féroce, dont la présence sur la Taïga offrait un danger permanent pour les indigènes. En outre, Morane devait assurer sa propre sécurité, et il se souvenait que, depuis la mort de son cheval, là-bas dans le défilé, il avait un petit compte à régler avec le *mamantu.* Celui-ci s'était engagé maintenant sur la déclivité, et Bob demeurait là, immobile, passant et repassant sa main droite ouverte dans la brosse de ses cheveux, en se demandant comment il pourrait bien réussir à mettre son adversaire définitivement hors de combat. Et, soudain, il eut une inspiration. Son visage s'illumina, tandis qu'il murmurait :

— Je crois avoir trouvé ! Évidemment, cela peut ne pas marcher comme sur des roulettes mais, comme je ne vois pas d'autre solution…

Le mammouth devait maintenant remonter la pente au petit trot car, bien qu'il fût encore caché par les arbres, ses pas faisaient trembler le sol. D'une course silencieuse, Morane fila en direction de l'endroit où, tout à l'heure, par la cheminée, il avait pris pied sur le

plateau. Quand il fut arrivé là, il s'immobilisa et, après avoir soigneusement relevé chaque détail du terrain, enregistré l'emplacement de chaque arbre, il attendit que le mammouth ait retrouvé sa trace. Ce qui, il n'en doutait pas, ne tarderait plus guère à présent…

*
* *

Accroupi, Morane voyait, entre les arbres, se préciser la masse roussâtre qui, lancée maintenant au galop, se rapprochait en faisant trembler le sol sous son poids. Bientôt, le monstre apparut tout entier, à une centaine de mètres à peine. Il avait depuis un moment déjà retrouvé la piste de l'homme et sa fureur était à son comble. Comme la nuit précédente, il se montrait animé d'un désir furieux de détruire, de tuer.

Brusquement, Morane se dressa, de derrière les buissons où il était tapi, et se mit à agiter les bras en poussant de grands cris afin d'attirer l'attention de la bête. Cette dernière l'aperçut et, poussant un violent barrissement, fonça dans sa direction.

Déjà, Bob s'était mis à courir en faisant de nombreux crochets pour dérouter son poursuivant. Et c'est alors que l'imprévisible se passa. Le pied du fuyard accrocha une racine, et Morane s'étala tout de son long, à plat ventre, sans se faire le moindre mal heureusement. Mais le mammouth était sur lui maintenant. D'un sursaut, Bob se retourna sur le dos, juste à temps pour voir une des énormes pattes s'abaisser, prête à l'écraser. En un geste presque automatique, Morane se fit rouler de côté, juste à temps pour éviter le contact mortel. Le pied frappa le sol avec un bruit de tonnerre, et le monstre, emporté par son élan, continua sur sa lancée.

Étonné d'être encore en vie, Bob s'était relevé et, sans attendre que la brute eût réussi à s'arrêter pour charger à nouveau, il se mit à courir, en effectuant un crochet à angle droit, vers l'endroit où, tout à l'heure, il avait atteint le second versant du plateau, du côté des collines. Afin que son plan réussisse parfaitement, il avait repéré l'emplacement précis, entre deux mélèzes plus élevés que les autres

arbres. Maintenant, Bob le savait, l'heure décisive était venue ; il lui fallait vaincre le *mamantu,* ou succomber lui-même.

Le monstre, s'étant retourné, fonçait à une vitesse accrue sur les traces du fuyard, en poussant des cris de rage meurtrière. C'était tout ce que Morane demandait. Au plus vite le mammouth chargerait, au plus son plan aurait des chances de réussite.

Courant en levant soigneusement les pieds afin d'éviter toute nouvelle chute, qui aurait pu lui être fatale celle-là, Bob atteignit la ligne de végétation, entre les deux mélèzes, sur l'extrême bord du plateau. Le pachyderme n'était plus qu'à quelques mètres. Alors, Bob franchit la barrière de feuillage, demeura une fraction de seconde immobile au bord du gouffre et sauta… pour retomber accroupi sur l'entablement rocheux, quelques mètres plus bas. Au-dessus de lui, il y eut un fracas d'enfer, un meuglement de désespoir et une masse énorme passa devant lui, pour aller se fracasser cent mètres plus bas, rouler de rocher en rocher et s'immobiliser finalement, gigantesque magma de chair et d'os fracassés. Le *mamantu,* terreur de la Taïga, avait vécu.

Durant de longues secondes, Bob Morane était demeuré immobile au bord du gouffre, à considérer les restes de son adversaire qui, trompé par sa ruse, n'avait pu s'arrêter à temps au bord du précipice. Et le Français comprit alors comment, aux âges farouches, l'homme, cet animal désarmé entre tous, mais intelligent et industrieux, avait réussi à survivre au sein d'une nature cruelle, aux jungles hantées par des brutes primitives.

Malgré l'allégresse bien légitime qui l'empoignait à l'idée d'avoir enfin eu raison de son redoutable ennemi qui, depuis la veille, le traquait, mettant sans cesse ses jours en danger, Morane ne demeura pas longtemps à savourer son triomphe. Un intense sentiment de tristesse l'envahissait à l'idée d'avoir dû sacrifier le mammouth, peut-être le dernier de sa race, d'avoir dû massacrer cette splendide machine animale. Pourtant, pouvait-il agir autrement sans compromettre gravement sa propre sécurité ? C'était sa vie contre celle du colosse. Et puis, plus il y songeait, plus il trouvait quelque chose de surnaturel dans le monstrueux pachyderme. Il y avait tout d'abord sa taille, et puis sa méchanceté. C'était un peu

comme si, en raison de sa masse, l'animal s'était vu conférer une agressivité plus grande, une férocité en rapport avec son poids. En y réfléchissant bien, Bob avait de plus en plus l'impression d'avoir écrasé un être surnaturel, une créature démoniaque, et d'avoir agi un peu comme les Chevaliers des légendes moyenâgeuses agissaient en tuant les dragons.

Morane se mit à rire doucement.

— Ce n'est pas le moment de te hausser du col, mon vieux Bob, dit-il à voix haute. Dans l'état où tu te trouves, tu n'as rien d'un paladin doré sur tranche comme on en découvre dans les vieux romans de chevalerie. Ton armure aurait grand besoin d'être solidement astiquée…

En effet, avec ses mains et son visage souillés, ses vêtements déchirés, ses traits marqués par la fatigue, il ne devait guère payer de mine et, en plus, son estomac creux chantait une chanson qui n'avait rien à voir avec celle des Sirènes. Déjà cependant, il ne pensait plus à lui, mais seulement à Sobiensky, qui attendait toujours des secours au village yakoute.

— Il faut que je gagne ce poste militaire au plus vite, dit-il encore à haute voix. Je ne voudrais pas que Sobiensky soit mutilé pour le reste de son existence à cause de moi…

Mais, dans l'état de fatigue où il se trouvait, aurait-il la possibilité d'atteindre le poste en question ? Les efforts qu'il avait dû soutenir depuis sa rencontre avec le *mamantu,* efforts auxquels s'ajoutaient le manque de repos et de nourriture, avaient sapé ses forces.

— Je dois absolument trouver quelque chose à me mettre sous la dent, sinon le moteur va cesser de tourner rond.

Grimpant le long de racines pendantes, il regagna le sommet de la falaise, et c'est alors seulement que, là-bas, parmi les collines, il distingua un groupe d'habitations cachées tout à l'heure par la brume matinale. C'étaient de vastes constructions quadrangulaires, aux murs blancs, et qui ne ressemblaient en rien aux maisons des Yakoutes et des Toungouses.

— Serait-ce là ce fameux poste militaire ? s'interrogea Bob. Il ne le pensait pas. Ouskaï lui avait affirmé en effet que le poste en question se trouvait sur la rivière, ce qui n'était pas le cas pour les

constructions qu'il apercevait. Sans doute s'agissait-il de quelque ferme collective, comme les Russes en édifiaient un peu partout sur leurs vastes territoires. Bob décida de s'y rendre. C'était, de toute façon, beaucoup plus près que le poste militaire, et il était assuré d'y trouver de la nourriture et un cheval.

D'un pas lent et soutenu, afin de ménager ses forces, il se mit en marche le long du plateau, en direction de la rivière, seul chemin par lequel il pouvait gagner la plaine, puis les collines. Une grande paix s'était faite en lui. Maintenant qu'il avait vaincu le *mamantu* et échappé ainsi à un grand danger, il ne pensait pas que rien puisse encore lui arriver. Le jour même sans doute, il serait au poste militaire d'où, à bord d'un hélicoptère, il regagnerait le village yakoute, où il récupérerait ses bagages. Sobiensky secouru, plus rien ne s'opposerait alors à ce qu'il continue son voyage vers les sources, puis l'embouchure de la Léna.

Chapitre IX

Pendant deux heures, tournant le dos à la rivière, Bob Morane avait marché à travers les collines. Il gravissait une dernière crête, recourbée sur elle-même en fer à cheval et au sommet de laquelle s'élevaient les constructions aperçues tout à l'heure, quand un bruit l'immobilisa, le faisant frissonner. C'était un long barrissement, tout à fait semblable à celui du défunt *mamantu* mais auquel, cette fois, d'autres barrissements répondaient.

Un moment, Bob crut être le jouet d'une hallucination due à la fatigue mais, bientôt, d'autres barrissements ayant retenti, il ne douta plus. Comme les cris semblaient provenir de l'autre côté de la crête, il décida, poussé par la curiosité, d'aller se rendre compte et continua à gravir le versant, se demandant quelle nouvelle découverte il allait faire.

Lorsqu'il atteignit le sommet, un étrange spectacle s'offrit à lui. Comme il vient d'être dit, la crête s'arrondissait en un vaste fer à cheval, et c'était du côté opposé à celui où le Français venait de prendre pied que se trouvaient édifiées les constructions qui l'avaient attiré dans les collines. Ce n'étaient plus cependant ces constructions qui, à présent, attiraient l'attention de Bob, mais ce qu'il découvrait en bas, dans la large enceinte naturelle formée par le fer à cheval. Là, un vaste corral fait d'énormes troncs d'arbres fichés en terre et divisé en alvéoles, avait été construit. Dans chacune de ces alvéoles, un mammouth vivant, en tous points semblable à celui que Morane avait combattu au cours de ces dernières heures, se trouvait prisonnier. Morane n'aurait pu dire combien d'animaux il y avait là captifs mais, d'après ce qu'il pouvait en juger, selon une modeste estimation, il devait bien y en avoir une centaine, peut-être davantage. L'étroit goulet, qui permettait de sortir du fer à cheval, était fermé par un barrage de troncs et d'énormes blocs de rocher soigneusement agencés.

Morane n'en croyait pas ses yeux et, pourtant, il savait ne pas être sujet aux hallucinations, et il lui fallait se rendre à l'évidence. Il se mit à rire d'un rire nerveux. Le rire d'un homme qui, se trouvant devant l'impossible, ne trouve pas d'autre façon d'extérioriser ses sentiments.

— Un élevage de mammouths ! murmura-t-il avec un reste d'incrédulité dans la voix. Je suis tombé sur un élevage de mammouths !

Il devinait à présent d'où venait le monstre qu'il lui avait fallu combattre. Sans doute s'agissait-il de l'un des pensionnaires de cette étrange ferme et qui, devenu furieux, avait réussi à s'échapper.

Tout en continuant à contempler le fantasmagorique troupeau parqué sous lui, Bob tentait de lui trouver une origine quelconque. Déjà, il avait entendu des rumeurs suivant lesquelles des mammouths vivants auraient été aperçus en Sibérie. Si ces rumeurs s'étaient révélées exactes, il était possible que, après la capture d'un couple de ces animaux, le gouvernement russe ait décidé, pour perpétuer la race, d'en faire l'élevage en partant du couple capturé. N'était-ce pas ainsi que les États-Unis avaient procédé pour le bison ?

Une seule chose cependant turlupinait Bob, c'était la taille du mammouth qu'il avait rencontré. Six mètres au garrot, alors que le mammouth sibérien en mesurait à peine trois, c'était là un fait suffisamment troublant pour qu'il s'y arrêtât. « Après tout, pensa-t-il, mon *mamantu* était peut-être un phénomène. Un géant, un Goliath de son espèce… » Naturellement, si les autres pachydermes, en bas dans le corral atteignaient eux aussi une aussi impressionnante stature, tout devrait être remis en question. Pourtant, d'où il se trouvait, le voyageur ne pouvait juger de leur taille, et il décida donc de s'en tenir à son explication.

Un bruit, derrière lui, le fit se retourner, et il se trouva nez à nez avec deux hommes vêtus de toile kaki, chaussés de bottes et coiffés de casquettes à courtes visières. Bien que leurs traits fussent légèrement mongoloïdes, Bob se rendit compte aussitôt qu'il ne s'agissait pas de Sibériens autochtones, comme le sont les Yakoutes et les Toungouses, mais de Russes. Les deux hommes,

dont les visages fermés ne témoignaient cependant aucune hostilité, tenaient chacun un fusil à canons jumelés dans lesquels Bob n'eut aucune peine à reconnaître des Express semblables à ceux dont on se sert pour la chasse à l'éléphant. Pourtant, aucun des deux inconnus ne semblait vouloir en menacer le Français.

— Qui êtes-vous, et que faites-vous ici ? interrogea l'un d'eux d'une voix dans laquelle pointait malgré tout une légère agressivité.

— Je cherche du secours pour un homme blessé, répondit simplement Morane.

— Et ce blessé, où se trouve-t-il ?

Bob tendit le bras en direction du sud-est.

— Là-bas, dit-il, au village yakoute. Nous avons eu un accident d'avion et mon compagnon, un pilote russe de la base civile d'Okhotsk, s'est brisé la jambe. J'ai réduit de mon mieux la fracture, mais il a besoin des soins d'un docteur…

L'homme qui avait parlé demeura un moment silencieux, considérant Morane avec scepticisme. Finalement il demanda :

— Vous êtes étranger ?

Bob hocha la tête affirmativement.

— Français, dit-il. Si vous voulez voir mes papiers…

Il tendit à son interlocuteur son passeport et ses lettres de recommandation, heureusement enfermés, selon son habitude, dans une pochette étanche. Le Russe s'en empara et y jeta un coup d'œil. Cette vérification parut le satisfaire, car il rendit passeport et lettres à Morane, en disant :

— Tout me paraît en ordre. Si vous voulez nous suivre, nous allons vous conduire à celui qui commande ici…

En parlant, l'homme, du canon de son Express, désignait à Morane le chemin mal tracé serpentant le long de la crête et qui, contournant et dominant le corral aux mammouths, menait au groupe d'habitations. Bob obéit et se mit en marche. Aussitôt, il se rendit compte que les deux hommes, l'un marchant devant lui, l'autre derrière, s'étaient arrangés pour l'encadrer, comme on encadre un prisonnier. Cependant, Bob ne devait pas prendre cette circonstance au tragique. Les deux Russes n'avaient pas l'air de bandits ; lui, au contraire, arrivait là sans crier gare, et c'était normal que l'on

marquât de la méfiance à son égard. D'autre part, comme il n'avait rien à se reprocher, il ne pensait pas que quelque chose de fâcheux puisse lui advenir.

*
* *

Toujours encadré par les deux porteurs de fusils, Bob avait longé le sommet du fer à cheval, pour parvenir à proximité des habitations qui, vues de près, lui semblèrent beaucoup plus vastes qu'il ne lui avait paru tout d'abord. Il s'agissait de grands hangars construits en matériaux solides – pierre et ciment – et séparés par de larges espaces dallés. Un peu à l'écart, on distinguait un groupe de constructions plus petites et à l'aspect plus coquet qui, selon toute probabilité, devaient servir de logis.

Les trois hommes s'étaient avancés entre les hangars et, en passant près de l'un d'eux, énorme bâtisse sans fenêtres et à l'épaisse porte de fer, Bob ouït un bruit étrange, sorte de halètement de machine pneumatique dans lequel s'insinuaient les battements d'un monstrueux cœur. À cette rumeur mystérieuse venaient se greffer, comme des filigranes sonores, les barrissements furieux du troupeau de mammouths, là-bas dans le corral, et Morane ne douta bientôt plus que ces bruits – halètements, battements et barrissements – aient une relation entre eux. « Où donc suis-je encore tombé ? se demandait-il. Au moment où je croyais être arrivé au bout de mes peines, me voilà propulsé à nouveau en pleine énigme… »

Il n'eut cependant pas le loisir de s'inquiéter davantage car, après lui avoir fait traverser une grande cour dallée, les deux Russes s'étaient arrêtés devant une habitation un peu plus grande que les autres. L'un d'eux frappa à la porte, qui s'ouvrit bientôt sur un homme de taille moyenne, d'âge incertain, au crâne chauve et au nez crochu surmonté d'une paire de lunettes à monture d'acier. Il portait une blouse blanche semblable à celles que revêtent les chirurgiens pour opérer. Après avoir considéré Morane avec curiosité, il se tourna vers l'homme qui avait frappé et demanda :

— Qu'y a-t-il, Dimitri, et qui est cet homme ?

— Nous l'avons rencontré là-bas sur la crête, professeur, répondit l'interpellé. Il affirme chercher du secours pour un blessé qui se trouverait au village yakoute, là-bas, de l'autre côté de la rivière. Nous avons cru bon de vous l'amener.

L'inconnu à la blouse blanche eut un hochement de tête satisfait.

— Vous avez bien fait, Dimitri, vous avez bien fait…

Il se tourna vers Morane et dit encore :

— Si vous voulez entrer, monsieur…

Il tourna les talons et, à sa suite, Bob pénétra dans une vaste salle de séjour aux murs couverts de milliers de volumes et au centre de laquelle trônait un de ces énormes foyers de faïence décorée, comme on en voit beaucoup en Russie. Non loin du foyer, un grand bureau d'acajou était encombré de dossiers et de papiers de toutes sortes.

Tandis que Dimitri et son compagnon, qui avaient eux aussi pénétré dans la pièce, refermaient la porte derrière eux, l'homme à la blouse blanche s'était assis derrière le bureau. Il désigna un siège au Français et dit :

— Asseyez-vous donc, monsieur…

— Morane, enchaîna Bob. Robert Morane…

— Vous avez des papiers, j'espère ?…

S'attendant à cette requête, Bob, avant de s'asseoir, avait tiré passeport et lettres de recommandation de sa poche. Il les tendit à son interlocuteur qui les prit et les étudia longuement. Finalement, il releva la tête et restitua les papiers à Morane.

— Tout cela me semble parfaitement en règle, dit-il. Vous vous appelez bien Robert Morane et êtes chaudement recommandé aux autorités de la région par notre ambassadeur à Paris. Comme je fais autorité ici, cette recommandation vaut pour moi. Je vous écoute donc…

Rapidement, Morane relata les aventures qui lui étaient survenues depuis deux jours. Quand il en arriva à sa rencontre avec le mammouth, l'homme à la blouse blanche sourit.

— Vous avez eu affaire à ce démon de Titan, dit-il. Un de mes pensionnaires, qui s'est échappé voilà près de deux mois et qui,

depuis, terrorise la Taïga sans que l'on puisse parvenir à le mettre hors d'état de nuire. Comment avez-vous réussi à lui échapper ?…

Sans se faire prier, Bob raconta comment il avait fini par mettre le mammouth hors de combat en le faisant se précipiter du haut de la falaise. À ce récit, le front de l'homme à la blouse blanche s'assombrit.

— Je suis navré que vous ayez dû le tuer, monsieur Morane, fit-il. Titan était le plus beau spécimen de mon troupeau. Hélas, sa folie l'a perdu ! De votre côté, vous ne pouviez agir autrement, car vous défendiez votre vie…

L'homme s'interrompit un instant, puis il continua :

— Mais j'oublie de me présenter. Mon nom est Nikita Illevitch…

— Nikita Illevitch ! s'exclama Bob. Vous voulez dire le professeur Nikita Illevitch, le célèbre biologiste ?

Le savant eut, de la main, un geste de feinte modestie.

— Le mot célèbre est de trop, monsieur Morane, dit-il. Disons que mes travaux m'ont permis d'acquérir une certaine renommée… Mais je parle, je parle… Si je comprends bien, vous êtes venu ici dans le but de trouver le moyen de gagner le plus proche poste militaire, sur la rivière Talba, afin que secours soit porté au capitaine Sobiensky…

— C'est bien cela, en effet…

— En outre, vous êtes affamé comme dix ogres…

— Comme dix ogres affamés, corrigea le Français avec un sourire.

Nikita Illevitch sourit à son tour, pour dire :

— Eh bien, vous tombez au bon endroit, monsieur Morane. Il ne vous faudra même pas vous rendre au poste militaire, car nous possédons un émetteur-récepteur de radio ici, et nous allons, nous mettre immédiatement en communication avec lui. Pendant ce temps, je vais vous faire servir un repas dont vous me direz des nouvelles…

Un quart d'heure plus tard, une table avait été dressée dans le bureau même du biologiste et celui-ci regardait avec intérêt son hôte dévorer les mets choisis, allant du caviar au canard confit, en passant par les écrevisses frites, qui lui avaient été servis.

Comme Bob venait de ronger jusqu'à l'os sa dernière cuisse de canard, un homme pénétra dans la pièce et déclara :

— Nous nous sommes mis en communication avec le poste militaire, professeur. J'ai transmis votre message, avec toutes les indications qu'il renfermait. Un hélicoptère va être aussitôt envoyé au village yakoute pour y prendre le capitaine Sobiensky.

— Voilà qui est parfait, Serge, répondit Illevitch. Vous pouvez vous retirer à présent…

Quand Bob et lui furent à nouveau seuls, le savant se tourna vers son hôte.

— Vous voilà donc rassuré quant au sort de votre compagnon, n'est-ce pas, monsieur Morane ? Rassuré et restauré… Je suppose maintenant qu'il me sera bien difficile de me soustraire aux quelques questions que vous avez à me poser…

— Quelques questions ? fit Bob en s'essuyant les lèvres à l'aide d'une serviette. Je crains fort, professeur, que le terme ne soit pas assez fort. Pour tout vous avouer, j'ai tellement de questions à vous poser que je ne sais exactement par quel bout commencer…

À vrai dire, il se demandait surtout ce que le professeur Nikita Illevitch, célèbre dans le monde savant pour ses travaux sur la génétique, faisait dans ce coin perdu avec un troupeau de mammouths sur les bras. Le savant dut le deviner, car il dit avec un petit sourire narquois :

— Je crois savoir quelle sera votre première question, monsieur Morane. Vous vous interrogez sur les raisons de ma présence ici et, surtout, pourquoi, si extraordinaire que cela paraisse, je me suis fait éleveur de mammouths, c'est-à-dire d'un animal dont l'espèce est considérée comme éteinte depuis des millénaires…

Le biologiste s'interrompit et son visage devint soudain grave.

— C'est que, voyez-vous, monsieur Morane, continua-t-il, je n'élève pas mes mammouths. JE LES FABRIQUE…

Chapitre X

Seuls dans la vaste pièce, le professeur Illevitch et Bob Morane se retrouvaient maintenant assis chacun de part et d'autre du grand bureau d'acajou.

— Comme vous devez le savoir, monsieur Morane, commença le biologiste, les savants ont, comme les artistes, besoin de solitude et de recueillement pour mener à bien leur œuvre. Aussi fut-ce avec empressement que j'acceptai, voilà dix ans, les propositions de mon gouvernement, qui se proposait d'installer ici, en Sibérie, un grand centre de recherches biologiques. Ce centre, équipé de laboratoires ultra-modernes et servi par un personnel d'élite, avait besoin de quelqu'un capable de le diriger et, comme mes travaux sur l'hérédité m'avaient valu la célébrité, je fus choisi pour ce poste de confiance. J'acceptai avec d'autant plus d'allégresse que, depuis un certain temps, un projet me trottait par la tête, projet que peut-être j'allais pouvoir à présent réaliser.

» Vous ne devez pas ignorer que des dépouilles complètes de mammouths, avec chair et cuir, sont fréquemment découvertes dans les glaces sibériennes, soit sur les rives de l'océan Glacial, ou les berges des lacs et des fleuves. Ces dépouilles se trouvent souvent dans un tel état de conservation que les loups, les chiens et même les hommes peuvent se repaître de leur viande. Un des buts de notre nouveau centre de recherches étant d'étudier le phénomène de la congélation sur les êtres vivants afin de perfectionner les procédés d'hibernation, j'eus l'idée de partir sur place observer les dépouilles de mammouths chaque fois qu'on en découvrirait une nouvelle. Pouvait-on en effet imaginer sujets d'observation plus parfaits que ces restes conservés intacts dans la glace depuis des millénaires ?

» Je m'arrangeai donc pour que, à chaque découverte d'une nouvelle dépouille, je sois le premier prévenu. Je disposais de

crédits quasi illimités et mes chefs, à Moscou, m'avaient donné carte blanche. En outre, un hélicoptère et un avion privés me permettaient de me déplacer rapidement.

» Plusieurs dépouilles de mammouths furent découvertes sur les rives mêmes de la Léna. Je me rendis sur place et mes premières observations ne manquèrent pas d'être intéressantes car, non seulement je prélevai des caillots de sang qui, par la suite, soumis à un traitement spécial, se révéla parfaitement actif, mais aussi des bactéries en état d'hibernation prolongée et qui, ranimées, se remirent à vivre comme si rien n'était. Oui, monsieur Morane, des bactéries qui, *après un sommeil de dix à cent millénaires, n'avaient rien perdu de leur vitalité.*

» Alors, un projet insensé germa en moi. Pourquoi ne serait-il pas possible, en partant de cellules reproductrices demeurées vivantes elles aussi, de recréer la race des mammouths ? La réussite d'un tel projet serait non seulement un triomphe pour la science, mais elle pouvait également avoir des conséquences pratiques que je vous exposerai par la suite.

» Il me fallut près de deux ans pour pouvoir mettre mon projet à exécution. Sur un couple de mammouths congelés découverts à l'embouchure de la rivière Kolyma, je prélevai un certain nombre de cellules reproductrices intactes et qui, soumises en laboratoire à un traitement spécial, devaient se révéler encore vivantes. Partant de ces cellules, je réussis à faire se développer en vase clos et dans des conditions idéales, des embryons parfaitement constitués. De ces embryons, je parvins, en utilisant un nouveau procédé de croissance accélérée, à obtenir plusieurs mammouths adultes et parfaitement constitués.

» Beaucoup se seraient déclarés satisfaits de résultats aussi inespérés. Je voyais plus loin cependant. Depuis longtemps, je caressais le rêve de créer des surhommes, c'est-à-dire des hommes d'une taille double de celle de l'homme actuel et possédant des facultés intellectuelles proportionnées à leur taille. Je décidai, en attendant, de créer des supermammouths. Songez aux avantages qu'il y aurait, à une époque où le monde est menacé par la famine, de posséder un bétail dont chaque individu fournirait des tonnes de

viande. Ces supermammouths seraient en plus des bêtes de somme idéales, capables de transporter, à peu de frais, des poids énormes, surtout dans les régions arctiques, où l'huile gèle, où les métaux deviennent cassants comme le verre et où les mécaniques les plus robustes se détraquent. En cas de guerre transpolaire, ces monstres se révéleraient des auxiliaires précieux pour nos armées…

» Déjà, j'avais réussi en laboratoire, en soumettant des chromosomes[3] à l'action d'un extrait végétal, à produire des poules et des lapins géants. En usant d'un procédé similaire, je donnai à mes mammouths une taille double, ou presque, de celle qu'ils auraient dû atteindre normalement, mon procédé de croissance accélérée les portant rapidement à l'état adulte. C'est ainsi que je réussis, en quelques années, à créer le troupeau que vous avez pu voir là-bas, dans la vallée.

Jusque-là le professeur Illevitch avait, tout le long de son exposé, gardé un visage serein, sur lequel se lisait seulement la satisfaction à l'égard du travail qu'il avait accompli. Il avait parlé avec la voix égale d'un homme sensé, possesseur de toutes ses facultés mentales. À ce point du récit cependant, ses traits se firent soucieux, et ce fut sur un ton de regret qu'il continua :

— Hélas ! toute médaille a son revers. Je croyais triompher, quand je me rendis compte que l'extrait végétal dont j'usais pour gigantifier mes créatures influait également sur leur comportement, les rendant sujets à des crises de folie furieuse qui, en raison de leur taille, les rendaient redoutables à l'extrême. Vous qui avez eu affaire à Titan, lequel a réussi à s'échapper voilà deux mois, avez pu vous rendre compte du danger que présente un tel monstre en proie à une rage inextinguible de détruire. Heureusement, un décret gouvernemental interdit l'accès de ces collines aux habitants de la région et ceux-ci, à l'apparition de Titan sur la Taïga, se sont contentés de réveiller les vieilles légendes de *mamantus* et de souris géantes.

» Vainement, j'ai tenté jusqu'ici de traiter les chromosomes à l'aide d'un produit moins toxique et n'attaquant pas les centres nerveux. Une autre solution s'offre également à moi : découvrir un

autre produit qui, lui, annihilerait les effets de l'extrait végétal employé initialement. Pour le moment cependant, je n'en suis encore qu'aux essais…

— Et si vous échouez ? interrogea Morane.

— Si j'échoue, je devrai me résoudre à produire des mammouths normaux qui, eux, ne seraient pas frappés des mêmes tares psycho-nerveuses que les supermammouths… Pourtant, je ne me suis pas encore avoué vaincu et, pour pouvoir continuer mes expériences sur un plus grand nombre d'individus, je continue à fabriquer des géants, et je continuerai jusqu'à ce que je trouve. Je m'attacherai alors à fixer définitivement les caractères acquis par mes créatures, à les rendre héréditaires, et j'aurai ainsi créé une superrace de mammouths, qui se révéleront à la fois des auxiliaires précieux pour l'homme et une source prodigieuse de nourriture carnée qui, pour les temps à venir, assurera sa subsistance à une humanité devenue trop nombreuse.

*

* *

Nikita Illevitch s'était tu, et Morane ne cessait de le considérer avec intérêt. Tout le long de son récit, le biologiste avait parlé avec modération, sans élever la voix, témoignant d'un esprit pondéré. Visiblement, aucune folie ne l'habitait. C'était un de ces savants pour lesquels seule la science compte et qui, tout naturellement, au nom de cette science, se livrent à un viol continuel de la nature.

— Une chose m'échappe, fit Bob pour dire quelque chose, pour couper court à ce silence gênant qui était soudain tombé entre son interlocuteur et lui. C'est d'où vient la légende selon laquelle la « souris géante » – c'est-à-dire le mammouth – dont parlent les indigènes, serait tuée par la lumière du jour…

Le biologiste sourit.

— Cette légende peut paraître ridicule, en effet, et vous avez raison de vous demander sur quels faits elle se base. En réalité, elle est le résultat d'un malentendu…

Tout en parlant, Illevitch s'était levé et, après quelques instants de recherches, avait choisi un livre sur un des nombreux rayons tapissant le pourtour de la pièce. Il vint se rasseoir et, après avoir feuilleté le livre, finit par l'ouvrir à une page précise.

— Écoutez, dit-il, ce qu'un voyageur russe, Isbrant Ides, écrivait à ce sujet en 1692 déjà.

Le savant se mit alors à lire :

> *C'est dans les montagnes qui sont au nord-est de la rivière Kata que l'on trouve des dents et des os de mammouths ; on en trouve aussi sur les rivages du fleuve Ienizea, Trungan, Mungazea, Léna, aux environs de la ville de Yakoutsk et jusqu'à la mer Glaciale. Toutes ces rivières passent à travers des montagnes et, dans le temps du dégel, elles arrachent des masses de terre prodigieuses qu'elles roulent dans leurs eaux. L'inondation finie, ces masses de terre restent sur leurs bords et, la sécheresse les faisant se fendre, on trouve, au milieu, des dents de mammouth et, parfois, des mammouths entiers. Un voyageur qui m'accompagnait et qui, tous les ans, allait à la recherche de dents de mammouth, m'assura avoir trouvé une fois, dans une pièce de terre gelée, la tête entière d'un de ces animaux dont la chair était corrompue ; que les dents sortaient du museau comme celles des éléphants et que ses compagnons et lui eurent beaucoup de peine à les arracher, aussi bien que quelques os de la tête, et entre autres celui du cou, lequel était encore comme teint de sang ; qu'enfin, ayant cherché plus avant dans la même pièce de terre, il y trouva un pied gelé d'une grosseur monstrueuse qu'il porta à la ville de Tragan. Ce pied avait, à ce que le voyageur m'a dit, autant de circonférence qu'un gros homme au milieu du corps.*
>
> *Les gens du pays ont diverses opinions au sujet de ces animaux. Les idolâtres, comme les Yakoutes, les Toungouses, les Ostiaks, disent que les mammouths se tiennent dans des souterrains fort spacieux dont ils ne sortent jamais ; qu'ils peuvent aller çà et là dans ces souterrains mais que, dès qu'ils sont passés dans un lieu, le dessus de la caverne s'élève et*

ensuite s'abîme, formant en cet endroit un précipice profond ; ils sont aussi persuadés qu'un mammouth meurt aussitôt qu'il voit la lumière, et soutiennent que c'est ainsi que périssent ceux qu'on trouve morts sur les rivages des rivières voisines de leurs souterrains, où ces animaux s'avancent inconsidérément.

Les vieux Russes de Sibérie croient que les mammouths ne sont autre chose que des éléphants, quoique les dents que l'on trouve soient un peu plus recourbées et plus serrées dans la mâchoire que celles de ces derniers animaux. Avant le déluge, disent-ils, le pays était fort chaud et il y avait des quantités d'éléphants, lesquels flottèrent sur les eaux jusqu'à l'écoulement et s'enterrèrent ensuite dans le limon. Le climat était devenu très froid après cette grande catastrophe, le limon gela et, avec lui, les corps d'éléphants, lesquels se conservent dans la terre sans corruption jusqu'à ce que le dégel les découvre.

Nikita Illevitch cessa de lire, referma le livre et le posa devant lui sur la table.

— Cette explication vous satisfait-elle, monsieur Morane ? interrogea-t-il.

Bob eut un signe de tête affirmatif.

— Si je comprends bien, dit-il, comme les mammouths congelés sont toujours découverts à demi enfouis dans la glace ou la terre gelée, les indigènes supposent qu'ils ont voulu sortir de leurs souterrains et que la lumière du jour les a tués aussitôt. Cette croyance est renforcée par le fait que, jamais, ces indigènes n'ont rencontré de ces animaux vivants en pleine nature et, en outre, ils ne peuvent supposer que les dépouilles rencontrées soient celles de bêtes mortes depuis des millénaires…

— C'est exactement cela, approuva le biologiste. Quant à ce qui concerne l'identité de souris, de taupes ou de rats géants donnée aux mammouths par les indigènes, il est tout à fait normal que ces derniers, croyant que ces monstres vivent sous la terre les prennent pour des bêtes fouisseuses, comme la souris, la taupe ou le rat…

Pour Bob, tout le mystère qui l'enveloppait depuis son atterrissage forcé dans la région, venait de se dissiper. Pourtant, il

demeurait abasourdi, comme écrasé par les révélations que venait de lui faire Nikita Illevitch.

— Je sais, continuait ce dernier, que rien ne me forçait à vous révéler quoi que ce soit, surtout en ce qui concerne mes travaux. Pourtant, quand vous êtes arrivé ici et que vous m'avez rapporté vos démêlés avec Titan, démêlés au cours desquels vous avez connu l'épouvante et couru plusieurs fois le risque d'être tué, j'ai compris que je vous devais des explications. En outre, vous avez aussitôt attiré ma sympathie. Et puis, tout homme possède son orgueil. Jusqu'ici, isolé dans ces montagnes depuis des années, je n'ai pu parler à personne de mes travaux. J'ai choisi le premier confident qui me paraissait digne, et ce confident ce fut vous… À présent que j'ai satisfait votre curiosité, monsieur Morane, il me reste un souhait à formuler à mon tour.

— Lequel donc, professeur ?

— Je voudrais que, moi vivant, vous ne parliez à personne de ce que vous avez vu et entendu ici. M'en donnez-vous votre parole ?

Bob Morane n'eut pas à réfléchir longtemps avant d'acquiescer. Le secret qu'on lui demandait de garder était celui du professeur Illevitch, et ce dernier seul pouvait en disposer à sa guise.

— Je vous donne ma parole, professeur, fit Bob d'une voix forte.

Une totale satisfaction envahit le visage du savant et, derrière les verres de ses lunettes, ses yeux brillèrent de joie, tandis qu'il tendait la main droite par-dessus la table en disant :

— Je sais pouvoir vous faire confiance, monsieur Morane. Je m'y connais en hommes et me trompe rarement à leur sujet. Pour moi, votre droiture ne fait aucun doute et, maintenant que nous venons de conclure un pacte, un pacte de silence, je vais vous montrer ce qu'aucun homme, à part mes collaborateurs bien sûr, n'a vu avant vous. Si vous voulez me suivre…

Le Français avait serré la main qui lui était tendue. Nikita Illevitch se leva et marcha vers la porte…

Chapitre XI

Après être sortis de la maison d'Illevitch, ce dernier et Morane s'étaient dirigés, à travers la grande cour dallée, vers le vaste bâtiment sans fenêtres et à la porte blindée que le Français avait aperçu en venant. Sur leur chemin, ils croisaient des hommes qui, tous, saluaient le professeur avec une déférence polie. Déjà, la journée s'avançait et le soleil, qui avait dépassé son zénith, commençait à allonger les ombres sur le sol. Venant de la vallée en contrebas, on entendait les barrissements des mammouths géants dans leurs parcs.

Au fur et à mesure que Bob et le biologiste se rapprochaient de la construction sans fenêtres, ces halètements de machine accompagnés des battements d'un cœur monstrueux, perçus tout à l'heure par Morane, se faisaient entendre avec une intensité toujours plus grande.

Illevitch s'était arrêté devant la porte d'acier et avait pressé sur un bouton de sonnerie encastré au milieu du battant. Quelques minutes s'écoulèrent. Ensuite, un bruit de pas retentit et la porte s'ouvrit sur un homme en blouse blanche et à l'épaisse chevelure fauve, derrière lequel béait l'ombre d'une antichambre privée de toute lumière.

— Entrez, professeur, dit l'homme à la chevelure rousse.

— Bonjour, professeur Stanov, fit à son tour Illevitch. Laissez-moi vous présenter M. Morane, qui est notre hôte.

Illevitch se tourna vers Bob et expliqua :

— Le professeur Stanov est un de mes plus précieux collaborateurs…

Morane et le professeur Stanov se serrèrent la main en échangeant les paroles de politesse d'usage. Ensuite, quand Bob et Illevitch eurent pénétré dans l'antichambre, Stanov ferma la porte derrière eux et les trois hommes se trouvèrent plongés dans une

obscurité totale. Pas pour longtemps cependant, car le collaborateur d'Illevitch ayant ouvert une seconde porte, une lumière rougeâtre s'insinua dans le réduit.

Bob et ses deux compagnons pénétrèrent alors dans une vaste salle rectangulaire baignant dans une lumière rouge, semblable un peu à celle que l'on allume dans les chambres noires de photographie, et qui donnait à toutes choses un aspect fantomatique, irréel. Les halètements et les battements, qui retentissaient à l'intérieur de la salle elle-même, ajoutaient encore à cette impression de fantasmagorie.

Conduit par Illevitch et Stanov, Bob s'était avancé à travers la salle rouge dont l'étendue était séparée en deux allées par une longue table de marbre encombrée d'instruments de toutes sortes, aux formes les plus étranges les unes que les autres et autour desquels des hommes s'affairaient. De chaque côté de cette table, le long des murs de la salle elle-même, d'énormes bocaux étaient rangés sur des établis de pierre, des bocaux ressemblant un peu à des cornues, car ils étaient prolongés par de hauts cols s'enroulant en spirale et dont chaque extrémité était reliée à une machine suspendue au plafond et d'où provenaient halètements et battements.

Dans chacune de ces gigantesques cornues, Bob pouvait distinguer un corps enroulé sur lui-même et baignant dans un liquide trouble qui, à chaque halètement et battement de la machine, entrait en effervescence. Avec cette lumière rouge qui baignait tout, cet appareillage étrange, surréaliste, ces bruits réguliers, scandés, envoûtants, le Français se croyait transporté dans un de ces laboratoires du cinéma fantastique où, comme dans celui du célèbre docteur Frankenstein, se fabriquent les monstres les plus inattendus.

Et c'étaient bien des monstres que l'on fabriquait dans la salle rouge car, entraînant Morane à sa suite, Illevitch s'était approché d'une des cornues, pour expliquer :

— Chacun de ces récipients contient un embryon de mammouth en plein développement et enfermé dans une enveloppe de plastique. Une composition chimique, sans cesse renouvelée et imitant le liquide amniotique original, baigne le tout et nourrit

l'embryon. Quand celui-ci a atteint le développement désiré, il est retiré du récipient. C'est alors un jeune mammouth parfaitement constitué qui, soumis à la méthode de croissance accélérée, ne tarde pas à se transformer en une bête puissante semblable à celles qui se trouvent parquées dans la vallée.

— Une bête puissante et folle, corrigea Morane.

Sous la lumière sanglante, le Français vit le visage de Nikita Illevitch se crisper légèrement sous l'effet de la contrariété.

— Oui, fit le savant d'une voix rêveuse. Une bête puissante et folle… Mais je ne désespère pas réussir à pallier cet inconvénient. Rome n'a pas été bâtie en un jour, monsieur Morane…

Bob faillit ajouter que Rome, après avoir été bâtie, connut la ruine, mais il se retint, jugeant inutile de chagriner davantage le savant. Lui-même comprenait, dans l'atmosphère irréelle de ce laboratoire fantastique, combien les travaux d'Illevitch pouvaient griser un biologiste au point de lui faire perdre conscience des conséquences funestes pouvant advenir par la suite. On ne contrecarre pas la nature sans que celle-ci ne se révolte un jour, ne reprenne une revanche souvent insidieuse, parfois terrible. Pour Bob, les hommes qui, dans cet antre rouge d'une science blasphématoire, s'affairaient autour des cornues et des machines, ces hommes donc étaient comme autant de démons acharnés à leur propre perte.

Le professeur Illevitch comprit-il la secrète irritation – mêlée d'admiration il faut l'avouer – qui s'était emparée de Morane ? Toujours est-il qu'il coupa court à cette visite, en disant :

— Laissons le professeur Stanov à son travail, monsieur Morane, et allons jeter un petit coup d'œil du côté des corrals…

*

* *

Après avoir pris congé du professeur Stanov, Bob Morane et Illevitch s'étaient retrouvés dans la grande cour dallée autour de laquelle s'agençaient les constructions de la petite agglomération.

Le temps avait changé depuis leur entrée dans le laboratoire et, si le ciel était sombre, ce n'était pas seulement à cause de l'approche du soir, mais aussi des gros nuages noirs qui s'y amoncelaient. Dans la vallée, les barrissements des mammouths retentissaient avec davantage d'intensité que tout à l'heure.

Le professeur Illevitch leva vers le ciel des regards soucieux.

— Nous sommes à la saison des orages, dit-il, et ceux-ci rendent les bêtes furieuses. Nous aurons sans doute encore du mauvais temps cette nuit…

Morane avait remarqué l'expression inquiète du biologiste.

— Ne craignez-vous pas que les mammouths ne s'échappent ? interrogea-t-il.

Le professeur eut un violent signe de dénégation, comme s'il voulait se persuader lui-même.

— Ce serait impossible, répondit-il. Toutes les précautions sont prises…

— Pourtant Titan, lui, a bien réussi à fuir.

— Son cas était différent. Il se trouvait parqué, cette nuit-là, hors de la vallée car il devait, le jour suivant, être le sujet d'une expérience. Il est parvenu à renverser la palissade de l'enclos où il se trouvait prisonnier, et il n'a eu qu'à fuir à travers les collines pour se trouver libre…

Tout en parlant, les deux hommes étaient parvenus au bord même de la pente qui, suivant un angle de quarante-cinq degrés, menait au fond de la vallée, où se trouvaient parqués les mammouths. De la main, Illevitch désigna l'étendue des corrals.

— Voyez-vous, monsieur Morane, expliqua-t-il, cette vallée forme cul-de-sac et l'on ne peut en sortir que par un étroit goulet. En outre, chaque animal est parqué isolément, ce qui interdit à l'ensemble du troupeau d'unir ses forces pour tenter une sortie. D'ailleurs, comme vous pouvez vous en rendre compte, le goulet qui ferme la vallée est clos par un barrage de rochers et de pieux d'une solidité à toute épreuve. Au cas, fort improbable, où les mammouths, après avoir démoli leurs enclos, réussiraient à franchir ce barrage, des charges de dynamite feraient sauter l'entrée du goulet lui-même, barrant définitivement le passage. À tout moment, un garde juché sur un

mirador peut provoquer électriquement, en poussant sur un simple bouton, la série d'explosions nécessaires…

Dans le ciel, les nuages s'amoncelaient toujours plus épais, tandis qu'au loin le tonnerre roulait en sourds grondements. À chaque instant, les mammouths, toutes bêtes puissantes devant atteindre au minimum cinq mètres à hauteur du garrot, se montraient plus nerveux, poussant des barrissements déchirants. Et Bob, malgré les assurances du professeur Illevitch, se demandait ce qui arriverait si, sous l'emprise de la terreur, ces monstres déchaînés parvenaient à franchir les différents obstacles qui leur étaient opposés, pour se répandre dans la plaine en une ruée furieuse et dévastatrice ?…

Chapitre XII

Ce fut moins l’orage qui, cette nuit-là, avait éclaté avec une violence inouïe, que le remue-ménage l’accompagnant – bruits de courses, appels – qui avait définitivement réveillé Morane. Depuis plusieurs heures, le bruit du tonnerre et de l’averse, qui tombait en déluge, avait tenu le Français dans une demi-torpeur, mais maintenant il se retrouvait assis sur son lit de camp, tout à fait conscient. En prêtant l'oreille, il pouvait entendre les grondements de l’orage, les barrissements stridents des mammouths qui éclataient sur un mode furieux. Plus près, c’étaient des rumeurs de voix, des clapotements de pieds pressés.

— Que se passe-t-il ? se demanda Bob à mi-voix. Qu’est-ce que ces gens ont donc à courir ainsi sous la pluie ?

Il demeura un long moment assis sur sa couche, à se peigner et à se repeigner les cheveux des doigts de sa main droite ouverte. Au-dehors, les bruits insolites continuaient à se faire entendre.

— Je dois aller me rendre compte, murmura encore Bob.

Pour la nuit, le professeur Illevitch lui avait offert un abri au rez-de-chaussée d’une des maisons d’habitation disposées autour de la grande cour dallée. Morane se leva, s’habilla et se chaussa en hâte. Dans un coin, il avisa, pendu à une patère, un vieux ciré. Il s’en empara et le jeta sur ses épaules pour, ensuite, gagner la porte et sortir.

À peine eut-il débouché dans la cour, qu’un tourbillon de pluie le frappa en plein, le faisant suffoquer. L’averse était à ce point drue et abondante qu’il avait l’impression de plonger tout habillé dans une piscine. Au bout de quelques secondes cependant, il réussit à retrouver sa respiration et à régler son souffle. À la lueur d’un éclair, il aperçut un homme qui passait en courant non loin de lui.

— Que se passe-t-il ? hurla-t-il.

La réponse de l'homme fut à demi emportée par le vent, et les seuls mots que Bob put saisir au vol furent :

— Mammouths… furieux… révolte…

Morane sursauta violemment. Ses craintes de tout à l'heure étaient-elles en train de se matérialiser ? Il décida d'en avoir le cœur net et partit à travers l'ouragan, à la recherche du professeur Illevitch, ou de quelqu'un qui pourrait le renseigner de façon précise. Traversant la cour en direction de l'extrême bord de la vallée, d'où montait une lumière blanche, imprécise, c'était à peine s'il parvenait, sous les bourrasques fréquentes, à se tenir debout. Parfois, un éclair déchirait le ciel, baignant les alentours d'une lumière violente, irréelle et fugitive, donnant à chaque objet une apparence fantastique. Le roulement du tonnerre suivait de peu, fracassant à en être senti physiquement comme un poids qui vous tomberait sur les épaules.

Sous les coups de masse du vent, luttant avec les pans du ciré que chaque bourrasque semblait devoir arracher de ses épaules, à demi noyé, l'eau lui coulant dans les yeux, dans le nez, dans la bouche, la brosse de ses cheveux, d'habitude si fièrement dressée, aplatie et collée à son front, Bob avançait pas à pas, en chancelant comme un homme ivre. Mais il en avait vu d'autres, et ce n'était pas un peu de vent et de pluie qui devait réussir à le rebuter.

Il trouva Illevitch, en compagnie de plusieurs hommes, au bord de l'arête dominant la vallée. Cette dernière était violemment éclairée par de puissants projecteurs installés à demeure autour du fer à cheval afin qu'il fût possible, à tout moment, d'inonder les corrals de lumière.

Bob s'était approché d'Illevitch.

— Que se passe-t-il ? avait-il demandé.

Le biologiste avait tourné vers lui un visage grave, tendu sous le suroît de marin qui le coiffait.

— Les mammouths, expliqua-t-il. L'orage les a rendus fous furieux. Ils sont en train de démolir les enclos. Regardez vous-même…

Nikita Illevitch tendait le bras vers le fond de la vallée et, à travers le voile fuligineux de l'averse, Bob put se rendre compte, à la lueur des projecteurs, que ce qu'il avait craint était bien en train de se

réaliser car, les monstres étaient occupés à démolir les barrières de troncs d'arbres les séparant les uns des autres. L'un d'entre eux sans doute, parmi les plus vigoureux, avait, ses forces décuplées par la folie et la rage, jeté bas la palissade le séparant de l'un de ses voisins. Les deux bêtes s'étaient alors attaquées à une seconde palissade pour se joindre à un troisième de leurs congénères, et ainsi de suite…

À présent, sous les efforts conjugués des monstres, les barrières s'écroulaient l'une après l'autre, comme s'il s'agissait de vulgaires décors de carton-pâte, et Bob comprit que le moment n'était plus loin où toute la horde se trouverait réunie pour donner l'assaut final contre le barrage fermant le goulet. Alors, le troupeau tout entier filerait à travers les collines pour gagner la plaine et y semer la terreur et la destruction. Lors de son combat contre Titan, Morane avait pu assez se rendre compte de la hargne des géants pour s'imaginer ce que serait la charge des supermammouths en proie à leur folie destructrice.

Le Français se tourna vers Illevitch pour hurler, afin de dominer de la voix le fracas de la tempête :

— Il faut faire quelque chose !… Les arrêter…

— Il n'y a rien à faire pour le moment, répondit le savant. Je ne vois pas très bien comment nous pourrions empêcher les mammouths de détruire leurs corrals et de se réunir…

— Mais, quand cela sera fait, ils chargeront en force et n'auront aucune peine à jeter bas le barrage !

— Je sais, je sais… Il nous restera alors à mettre en œuvre le dispositif de sécurité dont je vous ai parlé : c'est-à-dire faire sauter l'entrée du goulet. En attendant, je vous répète qu'il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre…

Bob s'en rendait compte et, comme les hommes groupés autour de lui et du professeur Illevitch, il ne put qu'assister impuissant à la destruction des corrals. L'une après l'autre, sous la poussée des têtes massives et des grandes défenses courbes, sous les tractions conjuguées des trompes, les palissades s'affaissaient. Des rondins, épais chacun d'un mètre et haut de sept, étaient arrachés comme des fétus, volaient en l'air par-dessus les échines des monstres et

retombaient en tournoyant, frappant au passage les mammouths dont certains fléchissaient sous le choc pour se redresser aussitôt, leur rage encore exacerbée par la douleur.

Logiquement, ces destructions forcenées auraient dû produire un bruit d'enfer mais ce bruit, couvert en partie par celui de l'orage, se réduisait à une rumeur ouatée qui, ajoutée à la lumière crue des projecteurs tamisée par les écrans multiples de la pluie, conférait à la scène un aspect d'irréalité donnant aux spectateurs l'impression d'assister tout éveillés à une prodigieuse scène de cauchemar dont les péripéties dépassaient l'imagination humaine.

Durant près d'une demi-heure, les hommes assistèrent ainsi, impuissants et comme fascinés, au lent travail de destruction des monstres. Bientôt, la dernière palissade s'écroula et le troupeau tout entier se trouva réuni. Une centaine de bêtes monstrueuses, aux échines semblables à de petites montagnes, aux fronts compacts comme des rochers, aux trompes frénétiques, aux défenses courbes pareilles à des béliers d'ivoire poli.

Il y eut alors, soudainement, un flottement parmi la horde, comme si, ce premier résultat obtenu, les mammouths, leur rage calmée, allaient enfin se résoudre au calme… ou se regrouper pour foncer à nouveau, en une irrésistible ruée, vers la sortie de la vallée. Bob ne doutait pas que ce serait ce dernier événement qui se produirait, les pachydermes n'ayant aucune raison, à présent qu'ils avaient réussi à se grouper en troupeau, de se calmer. Un instinct commun semblait d'ailleurs les guider, un instinct qui leur commandait de recouvrer leur liberté – une liberté qu'ils n'avaient d'ailleurs jamais connue – pour satisfaire leur folie, leur besoin de détruire et de tuer.

Et, soudain, du groupe des hommes, un cri fusa :

— Ils chargent !

Lentement d'abord, puis de plus en plus vite, le troupeau fonçait en effet en direction du goulet, balayant tout sur son passage, et le bruit des larges pieds sur le sol, qui s'était mis à frémir, dominait le bruit de l'orage lui-même.

Groupés, masse redoutable de chair et d'os agglomérés et lancés avec une puissance irrésistible, les mammouths atteignirent

le barrage sans marquer le moindre temps d'arrêt à son approche. Les animaux de tête, poussés par leurs congénères, semblèrent un instant s'aplatir contre les rocs et les troncs puis, presque aussitôt, sous la poussée de la masse frénétique, le barrage parut éclater. Troncs et rocs volèrent dans tous les sens. Un certain nombre de pachydermes s'étaient écroulés sous le choc – quelques-uns se relevant, d'autres demeurant comme foudroyés –, mais le reste du troupeau passa, en un flot continu qui, telle une eau roussâtre sous la lumière des projecteurs, déferlait vers la sortie du défilé.

— Les charges ! hurlait Illevitch. Faites sauter les charges avant qu'il ne soit trop tard !

Certes, il ne pouvait être entendu des veilleurs postés à l'entrée du goulet, mais ceux-ci avaient des ordres précis, et ils agirent en conséquence. Le sol trembla comme s'il se composait de crème molle, des éclatements sourds retentirent et, là-bas, les falaises parurent fondre comme du sucre sous l'action de l'eau, pour se rejoindre ensuite. Des tonnes de terre et de rocs dévalèrent de partout pour s'amonceler au fond du goulet et le fermer définitivement.

Devant cet obstacle soudain dressé devant eux et que, en dépit de leur force, ils se révélaient impuissants à renverser, les mammouths s'étaient immobilisés en poussant des barrissements de rage. Certains tentèrent bien de foncer contre ce nouveau barrage de rochers et de terre, mais il leur fallut vite s'avouer vaincus.

Un cri de joie avait échappé à Illevitch, qui se tenait toujours debout près de Morane :

— Sauvés !… Sauvés !… J'ai cru un instant que les charges sauteraient trop tard !

« Trop tôt, pensait Bob. L'explosion a eu lieu trop tôt ! » Le Français devinait en effet que tout n'était pas dit, qu'il n'y avait qu'un seul moyen de conjurer la menace que les mammouths faisaient peser sur la Taïga, c'était qu'ils fussent ensevelis eux-mêmes sous ces tonnes de roc et de terre qui, à présent, leur barraient le passage, pour être rendus à ce néant dont le génie d'Illevitch les avait tirés.

Morane venait à peine de formuler cette pensée quand, soudain, comme soufflés par quelque démon de la tempête, les projecteurs s’éteignirent d’un coup.

*
* *

Plongés brusquement dans l’obscurité, les hommes avaient, pendant un instant, gardé un silence étonné. Puis, comme la tempête avait un peu perdu de son intensité et que l’averse s’était faite moins drue, quelqu’un demanda :

— Qu’arrive-t-il ? Pourquoi les projecteurs ne fonctionnent-ils plus ?

Bob croyait avoir trouvé une explication à ce phénomène. Il la formula.

— Sans doute, à la suite de l’explosion, un fil aura-t-il subi-une traction ou un frottement qui, déchirant la gaine de protection, l’aura dénudé. L’eau de pluie, en s’infiltrant, aura provoqué un court-circuit.

— Quelque chose de ce genre se sera passé, en effet, approuva Nikita Illevitch. Mais cela n’a plus guère d’importance, puisque le danger est conjuré.

Le biologiste s’avançait trop vite en parlant de la sorte car, du fond de la vallée, les barrissements des mammouths retentissaient à nouveau, se rapprochant sans cesse.

— Que font-ils ? interrogea la voix du professeur Stanov.

— Sans doute, toute issue leur étant coupée, tenta d’expliquer quelqu’un, se résolvent-ils à regagner leurs corrals détruits.

Un éclair fulgura dans le ciel et, à sa lueur, les hommes purent apercevoir la horde des pachydermes qui, s’étant engagés sur le flanc de la colline, montaient vers eux.

— Ils viennent par ici ! fit l’un des assistants.

— Ils ne réussiront pas à grimper, dit un autre avec, pourtant, de l’angoisse dans la voix.

La côte ne possédait cependant qu’une inclinaison de quarante-cinq degrés, et Bob, comme tous les assistants sans doute, savaient que les monstres auraient relativement peu de mal à la gravir.

— La palissade dressée à mi-chemin de la crête, entre le fond de la vallée et nous, les arrêtera, dit Stanov.

— Non, elle ne les arrêtera pas. – C'était Illevitch qui parlait. – Cette palissade est faite pour résister à un, deux ou trois animaux au plus, mais non au troupeau tout entier. Elle sera jetée bas et rien n'empêchera plus les mammouths de monter jusqu'à nous…

Une soudaine fébrilité sembla s'emparer du biologiste, qui hurla :

— Que l'on fasse allumer les projecteurs de secours, immédiatement. Vous m'entendez : IMMÉDIATEMENT. Et que l'on apporte des armes !…

Un homme se détacha du groupe et se mit à courir, braquant devant lui une lampe de poche. Bientôt, il disparut.

Après une brève accalmie, l'orage avait redoublé de violence et l'averse s'était remise à cingler les hommes trempés mais qui, cependant, ne semblaient guère s'en soucier. Sous eux, ils entendaient maintenant, plus proches, les barrissements des pachydermes et, entre deux coups de tonnerre, des chocs sourds, indiquant que les monstres, comme l'avait craint Illevitch, s'attaquaient à la palissade. Plusieurs lampes électriques de poche s'étaient allumées, mais leurs faisceaux parvenaient difficilement à percer le voile épais de la pluie.

Cependant, on distribuait les armes, chaque homme, Morane compris, étant doté d'un fusil Express à deux coups, aussi puissant qu'un petit canon, et d'une cartouchière pleine de munitions.

L'homme qui était allé transmettre l'ordre d'Illevitch revint sur ces entrefaites, apportant de mauvaises nouvelles.

— Les plombs des génératrices ont sautés, les résistances brûlées, expliqua-t-il. Impossible d'allumer les projecteurs de secours…

— Qu'on répare les génératrices ! hurla Illevitch. Que l'on fasse n'importe quoi, mais il nous faut de la lumière. Vous m'entendez : IL NOUS FAUT DE LA LUMIÈRE !

— On a commencé déjà les réparations, professeur, répondit l'homme, mais cela prendra du temps et…

Sur la pente, en contrebas, une série de craquements, dominant le crépitement de l'averse, se faisait entendre, indiquant que la

palissade était en train de céder, tronc par tronc. Bientôt sans doute, la brèche serait assez large pour permettre au troupeau de s'y engouffrer, et les hommes, privés de lumière – à part celle, trop fugitive des éclairs – ne pourraient, malgré leurs armes, enrayer la charge des bêtes furieuses.

Un vent de panique passa sur le petit groupe.

— Il faut fuir, hurla quelqu'un, sinon nous serons écrasés…

— Attendez, commanda Morane.

Une idée lui était venue. Il se tourna vers Illevitch, pour demander :

— Avez-vous des voitures automobiles ici, professeur ?

— Bien sûr, nous en avons trois tous-terrains. Mais que diable voulez-vous que nous en fassions ? Nous en servir pour fuir ?

— Non, répondit Bob en secouant la tête. Faites-les amener ici, phares allumés. Ainsi, nous aurons de la lumière pour combattre…

— Tonnerre, vous avez raison, monsieur Morane ! s'exclama le savant. Mais comment donc n'y ai-je pas songé plus tôt ?

Il se tourna vers ses hommes et cria :

— Qu'on amène les voitures, phares allumés ! En hâte !

Plusieurs hommes se détachèrent du groupe et disparurent dans la nuit, en direction du garage où se trouvaient remisés les véhicules.

De la vallée, un grand fracas indiqua que la palissade avait cédé. Il y eut ensuite un puissant piétinement, accompagné de barrissements stridents. Ces bruits montaient vers les hommes, se rapprochant sans cesse.

— Ils viennent vers nous ! dit quelqu'un.

Les mains crispées sur son lourd fusil, qu'il avait soigneusement chargé, Morane jeta un regard derrière lui pour se rendre compte si les voitures n'arrivaient pas, mais aucun phare ne perçait l'épaisseur de la nuit. Bob savait que, tant que les mammouths graviraient la pente, ses compagnons et lui, à condition d'avoir de la lumière bien sûr, garderaient une chance de repousser l'assaut. Par contre, lorsque les pachydermes auraient atteint la crête, il en irait tout autrement. En terrain plat, on ne pourrait espérer stopper la charge d'une centaine de monstres furieux qui, faisant trembler le sol sous

leurs pas, terroriseraient les tireurs, leur faisant perdre leur sang-froid et les empêchant d'ajuster parfaitement leurs coups.

À la brève et fulgurante lueur des éclairs, plusieurs collaborateurs de Nikita Illevitch s'étaient mis à tirer en direction des mammouths, mais sans doute réussirent-ils seulement à en blesser quelques-uns car, d'après ce que l'on pouvait juger, cette fusillade ne semblait pas devoir arrêter ni même retarder l'assaut des pachydermes. Ceux-ci étaient tout proches à présent car, à la lueur des éclairs, on pouvait apercevoir les crânes épais des premiers d'entre eux, presque à la hauteur de la crête. Ils montaient lentement, les derniers poussant les premiers, avec une régularité de robots aveugles et chacun de leurs pas retentissait maintenant tel un coup de grosse caisse. Encore quelques minutes et le troupeau tout entier prendrait pied au sommet de la colline, et rien alors ne pourrait arrêter sa charge furieuse.

Chapitre XIII

Angoissés, prêts à céder à la panique, les hommes attendaient dans les ténèbres et dans la pluie, le doigt sur la gâchette de leurs armes, la ruée des monstres qui, dans quelques secondes, surgiraient sur la crête. Alors, ce serait un combat désespéré dans les ténèbres, un combat au cours duquel les géants créés par le professeur Illevitch s'assureraient un rapide avantage, bousculant les hommes sur leur passage, dans une charge aveugle, les piétinant ensuite, les écrasant sous leurs masses.

Davantage que les autres peut-être, Morane sentait monter en lui l'impérieux désir de tourner les talons et de fuir, non seulement à cause de la peur, qu'il avait appris à maîtriser au cours de sa vie aventureuse, mais surtout parce que l'inutile combat qui allait se livrer n'était pas le sien. Déjà, il avait failli périr sous les assauts de Titan, et il ne voyait aucune raison de subir à nouveau les conséquences des expériences trop audacieuses du professeur Illevitch. En dépit de cela, Bob demeurait cependant, sans doute par orgueil, mais aussi parce qu'Illevitch l'avait reçu et traité avec égard, lui qui était arrivé en intrus dans ces collines interdites.

Tout à coup, venant de derrière le groupe des hommes, des faisceaux de lumière fouillèrent l'obscurité.

Une voix, celle du professeur Stanov, cria :

— Les autos !… Elles sont là !…

On ne les apercevait pas encore elles-mêmes ; seuls, leurs phares, tels de gros yeux écarquillés, trouaient les ténèbres, donnant à chaque goutte de pluie prise dans leur lumière l'aspect d'une luciole d'argent.

Les véhicules arrivaient trop tard cependant car, à la lueur d'un éclair, Bob – et tout le monde avec lui – vit plusieurs mammouths prendre pied sur la crête. Visant soigneusement le premier d'entre eux, Morane tira. Le monstre, atteint juste au-dessus de la trompe, le

cerveau déchiqueté par le lourd projectile, trébucha et s'abattit en avant, barrant le passage à ceux de ses congénères qui le suivaient.

Morane comprit qu'il fallait profiter de cet instant d'arrêt pour opérer un mouvement de retraite. En effet, avant que les voitures ne soient sur place et n'aient braqué leurs phares sur les pachydermes, ceux-ci auraient balayé les hommes.

— Courons vers les autos ! hurla Bob.

Déjà lui-même se mettait à galoper à la rencontre des véhicules et ses compagnons, devinant sans doute ses intentions, le suivirent aussitôt.

Quand le Français ne fut plus qu'à peu de distance des autos, il héla leurs conducteurs en agitant frénétiquement les bras :

— Arrêtez !… Arrêtez !…

Les voitures, au nombre de quatre, s'immobilisèrent sur une ligne droite, à une distance de trois mètres environ l'une de l'autre. Aussitôt, Bob et ses compagnons se groupèrent derrière elles, pour assister à un spectacle à la fois terrible et grandiose. Là-bas, tous les mammouths avaient pris pied au sommet de la colline et chargeaient en masse. La lumière des phares les frappait maintenant en plein et on pouvait apercevoir nettement leurs monstrueuses masses roussâtres tachées seulement par la blancheur éclatante des gigantesques défenses courbes. Ils avançaient au trot, épaule contre épaule, dans un bruit infernal de barrissements, ébranlant le sol au point de faire croire à un tremblement de terre. Près de Morane, le professeur Illevitch parla :

— Jamais nous ne réussirons à les arrêter…

Bob secoua la tête.

— Jamais, professeur. Ils sont trop nombreux. Tout ce que nous pouvons faire, c'est tenter de sauver nos vies.

— Que proposez-vous ?

— Y a-t-il un endroit ici où nous pourrions nous réfugier, hors de la portée des mammouths ?

— Il existe un souterrain naturel, là-bas, derrière les laboratoires, où nous entreposons des vivres et du matériel. L'entrée en est assez étroite et les mammouths ne pourront y pénétrer…

Bien que tout proches l'un de l'autre, Bob et le savant devaient à présent crier presque pour se faire entendre, à cause du bruit assourdissant que faisaient les monstres en se rapprochant.

— Tirons sur les premiers mammouths afin de retarder les autres, hurla Bob. Ensuite, nous grimperons dans les autos et irons nous réfugier dans le souterrain. C'est notre seule chance de nous en tirer… Visez la tête, un peu au-dessus de la naissance de la trompe, pour tuer sûrement. Que chacun choisisse sa cible…

Chaque tireur avait mis un genou en terre et, comme la première ligne des pachydermes n'était plus qu'à une trentaine de mètres, une salve nourrie éclata. Un certain nombre de projectiles manquèrent leur but mais, néanmoins, une demi-douzaine de mammouths, touchés à mort, s'effondrèrent en avant, dans un bruit de montagnes qui s'écroulent. Ceux qui suivaient, incapables de freiner leur course, butèrent sur leurs corps, pour rouler à leur tour à terre, dans un tintamarre de barrissements. Bientôt, devant les hommes, il n'y eut plus qu'un gigantesque amas de corps roulant les uns sur les autres, de trompes battant l'air, de pattes cherchant à reprendre contact avec le sol. Pour l'instant du moins, la charge était brisée, et c'était le moment ou jamais d'en profiter pour fuir.

— Tous dans les voitures, commanda Morane, et au souterrain !…

Déjà, les moteurs s'étaient remis à tourner, et les hommes s'entassaient dans les véhicules. Ceux-ci démarrèrent, d'abord en marche arrière puis, après un virage court, ils filèrent à toute allure dans la nuit, leurs roues patinant dans la boue. Elles atteignirent le souterrain comme, là-bas, les mammouths reprenaient leur course furieuse. Quelques minutes plus tard, tous les hommes se trouvaient réunis dans une vaste cave naturelle, à laquelle on accédait par un escalier étroit. Le danger était passé à présent. Pourtant, au-dessus de leurs têtes, Morane et ses compagnons, au nombre d'une vingtaine peut-être, entendaient la galopade furieuse des monstres qui semblaient tourner en rond, et ils devinaient que la destruction de la petite agglomération venait de commencer.

*
* *

Pendant combien de temps Bob Morane et ses compagnons demeurèrent-ils ainsi dans le souterrain éclairé par une seule torche électrique – il fallait ménager les lumières – à écouter la galopade des mammouths au-dessus d'eux ? Aucun d'entre eux n'aurait pu le dire avec précision. Parfois, un fracas de pierrailles tombant en cascade indiquait que l'une ou l'autre des constructions venait de s'affaisser sous les assauts des pachydermes déchaînés.

Assis dans un coin, la tête entre les mains, Nikita Illevitch offrait l'image même du désespoir. Morane s'approcha de lui et posa la main sur son épaule, en disant :

— Consolez-vous, professeur, les dégâts matériels, cela se répare…

Le biologiste releva la tête.

— Ce n'est pas seulement aux dégâts matériels que je pense, monsieur Morane, mais à ces hommes – le personnel des génératrices, celui des laboratoires – qui sont demeurés là-haut et qui, peut-être, ont trouvé la mort à l'heure présente…

— Probablement n'auront-ils pas attendu d'être piétinés par les mammouths, supposa Bob, et auront-ils réussi à fuir avant qu'il ne soit trop tard…

Ces paroles parurent rasséréner un peu le biologiste.

— Vous avez raison, monsieur Morane, dit-il d'une voix ferme, ils auront sans doute réussi à se mettre en sécurité, tout comme nous. La plupart des grandes constructions, comme les laboratoires et l'usine génératrice d'énergie, possèdent de solides caves…

Illevitch se tut et considéra longuement le Français, avec une expression de gratitude dans le regard.

— Sans vous, monsieur Morane, reprit-il, il est possible que nous eussions tous péri…

— Sans moi ? fit Morane en riant. Qu'ai-je donc fait, sinon fuir comme les autres ?

— Si vous n'aviez pas eu l'idée de faire venir les autos, il est presque certain que la plupart d'entre nous n'auraient pu s'échapper.

Dans l'obscurité, les mammouths nous auraient rejoints et massacrés un à un…

Bob haussa les épaules avec insouciance.

— Disons, professeur, que j'ai eu là une idée heureuse. Vous auriez pu l'avoir tout comme moi. Les idées sont dans l'air, vous savez…

Un tintamarre assourdissant, presque au-dessus de leurs têtes, les fit sursauter.

— Le grand laboratoire ! murmura Illevitch. Ils sont en train de démolir le grand laboratoire, j'en suis sûr…

Bob Morane n'était pas suffisamment familier des lieux pour se rendre compte avec certitude si c'était au grand laboratoire ou non que s'attaquaient les mammouths. Tout ce qu'il pouvait affirmer, à en juger par la sarabande qu'ils menaient, c'était qu'ils étaient déchaînés, démolissant tout sur leur passage, revenant même sur leurs pas et s'acharnant sur ce qu'ils avaient déjà détruit.

Cela dura des heures, puis le roulement de grosse caisse provoqué par la galopade des monstres s'atténua progressivement, comme si les pachydermes s'éloignaient, pour enfin cesser tout à fait de se faire entendre.

— Ils sont partis, dit quelqu'un.

— Sans doute ont-ils gagné la plaine, fit un autre. Nous pouvons sortir à présent…

— Pas encore, fit Morane. Pas avant d'être certains qu'ils ont bien quitté les lieux. Peut-être se sont-ils tout simplement arrêtés pour se reposer et paître. Après tout, leur colère doit avoir une fin…

— Comment pourrons-nous être sûrs qu'ils sont partis ? interrogea le professeur Stanov.

— En envoyant quelqu'un se rendre compte là-haut, tout simplement, répondit Bob. Je me propose pour cette mission…

Le professeur Stanov se tourna vers Illevitch, qui demeurait songeur.

— Qu'en pensez-vous, maître ?

— Je pense que la proposition de M. Morane est sage. Cependant, je ne vois pas très bien pourquoi il courrait ce risque, lui…

— Tout simplement parce que j'ai l'habitude de ce genre de mission, fit Bob. En outre, en Afrique, j'ai eu à subir à plusieurs reprises la charge d'éléphants et de rhinocéros, et je sais comment y faire face… D'ailleurs, comme il vient d'être dit, il y a toutes les chances pour que les mammouths, après avoir passé leur rage sur l'agglomération, soient descendus vers la plaine, où ils trouveront une nourriture plus abondante. Le risque couru sera donc fort relatif…

Tout en parlant, le Français avait vérifié le bon fonctionnement de son Express et glissé deux nouvelles cartouches dans les canons. Il marcha alors vers la sortie du souterrain en disant :

— Avant longtemps, nous saurons à quoi nous en tenir…

Il s'engagea sur l'étroit escalier menant à une trappe de fer qu'il souleva pour risquer un regard au-dehors. La tempête s'était calmée et une aube pâle s'était levée. Tout, dans les environs, semblait calme. Avec précautions, Morane rabattit tout à fait la trappe et jeta un coup d'œil circulaire, sans apercevoir le moindre mammouth. Alors, il s'enhardit et gravit les dernières marches pour, après avoir pris soin de laisser la trappe ouverte derrière lui afin de se ménager une voie de retraite, s'éloigner à pas comptés et silencieux d'Indien sur le sentier de la guerre…

Chapitre XIV

Autour de Morane, ce n'était que ruines et désolation. Là où il ne se trouvait pas protégé par des dalles, comme dans la grande cour, le sol, détrempé par les averses torrentielles de la nuit, était marqué partout par les empreintes des mammouths géants, empreintes profondes parfois de près de cinquante centimètres et dont les rebords de boue molle s'affaissaient sous les pas. Les bâtiments n'étaient plus que décombres. Leurs murs avaient été enfoncés, renversés et leurs toits s'étaient écroulés en un amas de poutrelles tordues, de tôles froissées comme s'il s'était agi de simples feuilles de papier d'étain. Au loin, à proximité de la crête, on apercevait les dépouilles immobiles des pachydermes abattus au cours de la nuit et dont certains, tombés à genoux, la tête appuyée sur les défenses et la trompe allongée tel un python velu, gardaient encore une attitude agressive.

La carabine pointée, prête à être épaulée à la moindre alerte, Bob avançait lentement à travers les décombres. Pas un seul bâtiment n'était intact. La maison du professeur Illevitch avait été éventrée et les livres de la bibliothèque comme semés aux alentours, telles des graines qui jamais ne germeraient.

C'était cependant le grand laboratoire qui semblait avoir le plus souffert, à croire que les monstres semblaient s'être acharnés particulièrement sur ce bâtiment où ils avaient été créés. Partout, Bob apercevait des débris de machines tordues, de bocaux-cornues éclatés et qui, sous la lumière matinale, luisaient parmi les décombres.

Contournant les décombres du grand laboratoire, Morane tomba en arrêt devant une trace sanglante. Pendant un moment, il se demanda si les craintes du professeur Illevitch ne s'étaient pas réalisées et si l'un ou l'autre de ses collaborateurs n'avait pas succombé aux attaques des pachydermes. Bob se détrompa vite

cependant, car le sang était trop abondant pour qu'il puisse s'agir de celui d'un homme. Ce ne pouvait donc être que celui d'un mammouth.

Bob s'était mis à suivre la piste sanglante, qui le mena vers la crête où, au cours de la nuit, les pachydermes avaient pris pied. Se rendant compte qu'il marchait dans le mauvais sens, Bob s'arrêta et revint vers les ruines. Selon toute probabilité, il devait s'agir là d'un animal blessé lors de l'attaque et qui, par la suite, s'était relevé pour atteindre lui aussi les habitations. Son passage devait être récent, car le sang était encore frais et la terre n'avait pas eu le temps de l'absorber. Sans doute la bête n'avait-elle pu atteindre la plaine avec ses congénères et se trouvait-elle dissimulée dans un endroit quelconque, peut-être morte, mais peut-être aussi encore vivante et redoutable.

Pas à pas, Morane avançait, contournant chaque obstacle, chaque groupe de ruines et se tenant prêt à faire feu à la moindre attaque. Si le mammouth avait survécu à ses blessures, il pouvait présenter un danger par la suite et, à tout prix, il devait être abattu.

Tout à coup, le Français s'immobilisa, raidi sous la menace d'un danger imminent. Comme mû par un ressort, il fit volte-face, juste à temps pour distinguer une masse rousse, gigantesque, jaillie de derrière une maison à demi effondrée et qui se précipitait sur lui. Presque sans viser, Bob lâcha les deux coups de son arme dans cette masse pour, aussitôt, accomplir une chute avant roulée de judo. Il se retrouva à genoux et fit une seconde fois volte-face. Le monstre, ayant fait un crochet, revenait en boitillant, la trompe haut levée, les défenses prêtes à cueillir l'homme. En hâte, Bob manœuvra le système de verrouillage de l'Express, fit basculer les canons jumelés et, les douilles éjectées automatiquement, glissa en hâte une nouvelle cartouche dans l'une des chambres. D'une saccade du poignet, il referma l'arme, qu'il épaula aussitôt. Le mammouth n'était plus qu'à quelques mètres quand Morane lâcha le coup, presque à bout portant, dans la bouche béante. La trompe se rabattit tel un serpent qui frappe et le géant, comme frappé par un poing gigantesque, plongea en avant, frappant le sol de ses défenses tandis que Bob, qui s'était jeté de côté, avait l'impression

qu'une bombe éclatait tout près, faisant frémir le sol. La bête demeura ainsi, à genoux, durant quelques secondes, puis elle bascula de côté, foudroyée. Ses pattes épaisses lancèrent une dernière ruade, et elle ne bougea plus.

Durant un long, long moment, Bob demeura immobile, à contempler sa victime avec une admiration mêlée de rétrospective frayeur. Même étendu ainsi sur le flanc, le mammouth géant demeurait imposant, et Morane ne put s'empêcher de murmurer :

— Si je pouvais lui envoyer la photo d'un tel gibier, mon vieil ami Allan Wood, là-bas dans le Centre-Afrique, en pâlirait assurément d'envie. Le plus gros éléphant d'Afrique ferait lui-même encore piètre figure auprès d'un tel colosse…

Bob Morane n'eut cependant pas le loisir de soliloquer davantage, car des voix humaines le hélaient. Il se retourna, pour se trouver nez à nez avec une dizaine d'hommes parmi lesquels il reconnut Serge, le télégraphiste rencontré la veille chez le professeur Illevitch. Il s'agissait là du personnel manquant, pour lequel le biologiste manifestait tant de craintes tout à l'heure. Comme l'avait supposé Morane, ces hommes avaient réussi eux aussi à se mettre hors d'atteinte des mammouths.

— Quand nous avons jugé tout danger écarté, expliqua le télégraphiste, nous avons quitté notre refuge pour apercevoir le troupeau qui, descendant l'autre versant des collines, se dirigeait vers la plaine…

Alors seulement, Morane se rendit compte que ces hommes étaient sans armes, et il se demanda quel aurait été le sort de la plupart d'entre eux si le mammouth blessé les avait surpris, comme il l'avait été lui-même.

Cependant, le télégraphiste s'inquiétait du sort du professeur Illevitch et de ses autres collaborateurs.

— Ils sont sains et saufs également expliqua Morane. En même temps que moi, ils ont trouvé refuge dans le grand souterrain, dont je suis sorti en éclaireur, pour voir si les mammouths avaient bien quitté les lieux. Peut-être serait-il temps à présent d'aller leur apprendre que tout danger est écarté, du moins pour l'instant, et qu'ils peuvent sortir à leur tour…

Suivi par le télégraphiste et ses compagnons, Bob se dirigea alors vers le souterrain et, quelques minutes plus tard, le professeur Illevitch et les autres Russes les rejoignaient à la surface du sol.

*
* *

À l'aide de jumelles trouvées intactes dans les décombres, Bob Morane et le professeur Illevitch suivaient maintenant les évolutions des mammouths. Ceux-ci, après avoir traversé les collines, s'avançaient en broutant à travers la plaine, en direction de la rivière.

Le fait que, presque miraculeusement, tous ses collaborateurs avaient échappé à la mort avait rendu une partie de sa sérénité au biologiste. Non que celui-ci ne fût sensible à la ruine d'une œuvre lui ayant coûté des années de labeur, mais il y avait en lui trop de bon sens pour qu'il puisse s'abandonner à un vain désespoir. Des hommes n'avaient pas péri par sa faute, et cela seul comptait. Pour le reste, il formait déjà secrètement le projet de tout recommencer. Il était relativement jeune et son gouvernement mettait de gros moyens à sa disposition. Tout n'était donc pas perdu…

Les yeux rivés aux objectifs des jumelles, les deux hommes continuaient à observer les pachydermes. Ceux-ci, à en juger par leur allure paisible, semblaient s'être apaisés et, déjà, Illevitch caressait le dessein de s'emparer d'eux pour retrouver ainsi de précieux sujets d'expériences. Il s'ouvrit de cette intention au Français.

— Il suffirait, expliqua-t-il, de trouver un produit quelconque capable de les endormir. Cela ne serait pas bien difficile, car je possède d'excellents chimistes parmi mes collaborateurs et d'importantes réserves de soporifiques entreposées dans les souterrains. On fabriquerait des arcs et des flèches. Les pointes de ces dernières seraient enduites du soporifique en question et il ne resterait plus qu'à lancer celles-ci sur les mammouths pour qu'ils tombent endormis. On pourrait alors les ramener dans leurs corrals reconstruits…

— En les portant sur nos épaules sans doute, se moqua Morane.

En dépit de toute, la sympathie qu'il éprouvait pour le biologiste, Bob ne pouvait s'empêcher de s'effarer de l'inconscience de cet être intelligent – supérieurement intelligent même – qui, parfois, pouvait se révéler aussi puéril qu'un enfant de dix ans. Le seul fait d'avoir caressé, et réalisé, le projet de fabriquer les supermammouths n'était-il pas, dans une certaine mesure, de la puérilité, cette puérilité de l'apprenti-sorcier qui ne parvient plus à se rendre maître des forces qu'il a libérées.

— Réaliser votre plan est presque impossible, continua Morane. Pour capturer les mammouths, reconstruire les corrals, il faudrait non seulement mettre en œuvre de gros moyens, mais aussi disposer de temps…

— Le temps, nous l'avons, coupa le savant, et…

Mais Morane, secouant la tête, interrompit à son tour son interlocuteur.

— Vous vous trompez, professeur, le temps nous manque !

Nikita Illevitch considéra son compagnon avec étonnement.

— Le temps nous manque ? Que voulez-vous dire, monsieur Morane ?

Bob répondit à cette question par une autre question.

— Combien, à votre avis, professeur, y a-t-il encore de mammouths en vie ?

— Il y en avait cent deux à l'origine, répondit le biologiste. Vingt-trois ont été abattus. Si nul autre n'est mort de ses blessures dans les collines ou dans la plaine, il doit en rester exactement soixante-dix-neuf vivants…

— C'est bien cela, professeur. Soixante-dix-neuf supermammouths qui, à tout instant, peuvent être saisis d'une crise collective de folie furieuse et qui, avant que l'on n'ait réussi à s'emparer d'eux, terroriseront les populations de la Taïga, saccageant les récoltes, détruisant les villages, massacrant des familles entières de paysans inoffensifs. Croyez-moi, professeur, j'aime les animaux, mais vos mammouths doivent périr. Vous les avez tirés du néant ; il faut les rendre au néant. Cette nuit, des vies humaines ont été miraculeusement épargnées, mais en sera-t-il

ainsi au cours des jours qui suivront ? Il nous faut agir avant qu'il ne soit trop tard, avant que des hommes ne meurent… par votre faute.

Illevitch demeura silencieux, la bouche crispée, le front soucieux. Visiblement, un combat se livrait en lui entre, d'une part le savant amoureux de son œuvre, d'autre part l'homme sensible et respectueux de la vie d'autrui. Ce fut l'homme qui l'emporta.

— Vous avez raison, monsieur Morane, fit le biologiste d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme. Les mammouths doivent périr. Pourtant, ils sont nombreux. Comment parvenir à les abattre tous sans risquer de vies humaines ?

Déjà, Morane avait envisagé le problème.

— Je ne vois qu'une solution, répondit-il, prévenir l'armée. Il existe un poste militaire non loin d'ici, sur la rivière. Puisque le poste de radio est détruit, nous allons y envoyer un messager pour demander la mise en œuvre de moyens importants. Il faut que les mammouths soient mis hors d'état de nuire avant qu'ils n'aient réussi à traverser la rivière. Pour le moment, ils ne pourraient y parvenir que difficilement car le courant, grossi par les eaux, est trop rapide. Au cours des jours suivants cependant, il s'apaisera. Il faut donc agir vite…

Le professeur Illevitch ne semblait plus devoir marquer maintenant la moindre réticence.

— Oui, il nous faut agir vite, fit-il en écho aux dernières paroles du Français. Derrière les collines, dans la direction opposée à celle où ont fui les mammouths, un terrain d'atterrissage est aménagé, où un petit avion de tourisme et un hélicoptère se trouvent à ma disposition. Je vais gagner le poste militaire à bord de l'hélicoptère. De cette façon, nous ne perdrons pas de temps. Si vous voulez m'accompagner…

— J'accepte, professeur, fit Bob. J'aurai ainsi des nouvelles de ce pauvre capitaine Sobiensky et, au passage, nous pourrons observer les mammouths de plus près…

Sans s'attarder davantage, les deux hommes rejoignirent leurs compagnons et, rapidement, Illevitch donna des ordres. Durant son absence et celle de Morane, le professeur Stanov prendrait le commandement de la petite équipe. Des veilleurs, munis de

jumelles, seraient postés en permanence afin de surveiller les mouvements du troupeau de mammouths. Au cas où ceux-ci sembleraient vouloir regagner les collines, les hommes devraient se réfugier à nouveau dans le grand souterrain où l'on aurait, au préalable, stocké les vivres nécessaires.

Ces sages dispositions prises, Morane et le professeur Illevitch, armé chacun d'un fusil Express en cas de rencontre avec un pachyderme égaré, quittèrent l'agglomération dévastée pour gagner le terrain d'atterrissage situé de l'autre côté de la grande colline en forme de fer à cheval. Le trajet s'effectua sans encombre, et ils trouvèrent le pilote à son poste, dans la petite maison attenante au hangar où étaient remisés l'avion et l'hélicoptère. Après que le pilote eut été brièvement instruit des événements de la nuit, l'hélicoptère fut tiré à l'air libre. Quelques minutes plus tard, ayant les trois hommes à son bord, il bondissait en plein ciel.

Chapitre XV

L'hélicoptère avait volé par-dessus les collines, rasé la crête où, parmi les ruines, les collaborateurs d'Illevitch le saluèrent de la main au passage, pour ensuite glisser par-dessus la plaine, en direction du fleuve.

Illevitch avait donné ordre au pilote de voler très bas, afin que Morane et lui puissent à leur aise observer les mammouths. Ces derniers, que le bruit des rotors ne semblait pas effaroucher, continuaient à paître. Seuls, un peu à l'écart, une dizaine d'entre eux s'acharnaient, avec une rage toute gratuite, sur un petit bois de mélèzes dont ils déracinaient systématiquement les arbres, pour le seul plaisir de détruire, brisant les troncs sous leurs masses avec autant de facilité que s'il s'était agi de vulgaires brindilles, fracassant les branches, déchirant les feuillages de leurs trompes.

Morane et le biologiste avaient échangé un regard entendu.

— Imaginez, professeur, dit Bob, ce qui se passera quand ce troupeau de monstres fera irruption dans un village toungouse ou yakoute. Ces pauvres gens n'auront pas, comme nous la nuit dernière, des souterrains où se réfugier et beaucoup d'entre eux, paralysés par la terreur, périront piétines et broyés.

— Je me rends compte de cela, monsieur Morane, répondit le savant, et c'est pour cette raison que, malgré le chagrin que j'en éprouve, j'ai décidé que les mammouths devaient périr…

L'appareil avait atteint maintenant la rivière dont les eaux, démesurément grossies par l'orage de la nuit, filaient à la vitesse d'un train express, emportant des troncs d'arbres et des masses de verdure arrachés aux rives.

Un peu plus loin, en aval, les berges s'élevaient en de hautes falaises et le lit lui-même s'étranglait en un cañon dans lequel les eaux se précipitaient en un torrent rapide dont les passagers de

l’hélicoptère, sans le ronronnement des rotors, auraient pu percevoir les grondements.

Laissant derrière lui les mammouths, dépassant les rapides, l’hélicoptère filait maintenant vers l’aval et, bientôt, sur la rive gauche du fleuve, un important groupe de constructions se détacha : vastes hangars, fortins, casernements. En se rapprochant, on put distinguer des silhouettes humaines qui allaient et venaient, et les formes massives de quelques tanks qui, leurs canons braqués, se mouvaient tels de gros scarabées aux antennes tendues.

Visant une vaste aire libre entre un groupe de bâtiments, le pilote posa l’hélicoptère non loin de deux de ses semblables, mais aux couleurs militaires. Morane, Illevitch et le pilote mirent pied à terre au moment où un sergent s’avançait vers eux. Il dut reconnaître le biologiste, car il s’arrêta à quelques pas de lui et fit le salut militaire, en disant :

— Bonjour, professeur. Qu’est-ce qui nous vaut le plaisir de votre visite ?

— Des événements graves, sergent Obroutchev, des événements graves, répondit le savant. Je voudrais parler sans retard au colonel Kolov…

Le sergent Obroutchev salua à nouveau, claqua des talons et partit en courant, pour disparaître dans un bâtiment voisin. Il revint quelques minutes plus tard, salua et claqua des talons à nouveau, pour dire :

— Le colonel vous attend, professeur. Si vous voulez me suivre…

Nikita Illevitch se tourna vers Bob.

— Si vous désirez m’accompagner, monsieur Morane. Vous pourrez demander des nouvelles du capitaine Sobiensky au colonel…

Le Français ne se fit pas prier, et le savant et lui emboîtèrent aussitôt le pas au sergent.

*

* *

Le colonel Kolov possédait à la fois le poil couleur de sable et l'œil globuleux du dromadaire. Toute sa personne trapue semblait avoir été taillée dans un morceau de chêne par un sculpteur distrait, et un visage marqué par la petite vérole n'ajoutait rien à sa prestance. Il reçut néanmoins le professeur Illevitch et Morane avec aménité. Quand les présentations eurent été faites, les mains serrées, Illevitch exposa les motifs de sa visite au militaire. Lorsqu'il eut terminé, Kolov fit la grimace.

— J'ai toujours pensé que des choses étranges se passaient là-bas, dans vos collines, professeur, mais j'avais reçu des ordres précis à votre sujet : vous étiez tabou, sacré. Aujourd'hui vous le demeurez, et il me faut obéir à votre réquisition. J'ai dû vous laisser travailler, et maintenant il me faut vous aider à détruire justement le fruit de votre travail…

Kolov posa ses larges mains à plat sur la table derrière laquelle il était assis et, faisant effort sur les bras, se leva.

— Nous allons régler le sort de vos mammouths artificiels, professeur. Faites-moi confiance pour cela…

Au fond de lui-même, Morane s'étonnait de l'extraordinaire placidité de ce militaire. On venait de lui déclarer qu'un troupeau de mammouths géants hantait la région, et il décidait de partir en guerre contre eux sans même prendre le temps de s'étonner. Sans doute s'en serait-il allé combattre des Martiens sans montrer plus de surprise. Il appartenait à cette sorte d'êtres sans imagination pour lesquels des mammouths, géants ou non, ne sont après tout que des éléphants velus, et le fait qu'ils fussent les descendants d'animaux morts depuis des milliers d'années ne parvenait même pas à éveiller en lui un soupçon d'admiration.

— Une compagnie d'assaut, quelques canons et quelques chars, continuait Kolov, et vos bestiaux seront vite réduits en chair à pâté, professeur.

Morane jugea utile de donner son avis en ce qui concernait cette conclusion un peu trop hâtive à son gré.

— Je préfère vous engager à plus de méfiance, colonel. Ces mammouths sont redoutables et, en plus, ils sont nombreux. S'ils

chargeaient en masse, ils pourraient fort bien mettre à mal vos troupes d'assaut et piétiner vos canons et vos chars…

Illevitch allait approuver les sages paroles du Français, mais Kolov ne lui en laissa pas le temps. Du regard, il avait foudroyé Morane, un peu comme le lion devait foudroyer le moucheron de la fable.

— Faites-moi confiance, monsieur, dit le colonel d'une voix n'admettant pas de réplique. Je sais mener une bataille…

Bob songea que Kolov parlait comme si, durant toute son existence, il avait combattu des mammouths, mais il jugea préférable de ne pas formuler cette pensée. Il était possible d'ailleurs que le colonel fût un excellent stratège et que ses troupes viennent aisément à bout des pachydermes.

— Puis-je vous poser une question, colonel ? demanda-t-il cependant.

Kolov se tourna vers lui, le sourcil froncé, le menton en bataille.

— Une question ? fit-il d'une voix rauque. J'espère qu'elle est pertinente. De quoi s'agit-il ?

Bob ne parut pas s'effaroucher le moins du monde de cette attitude matamoresque, et ce fut d'une voix égale qu'il répondit :

— J'aimerais avoir des nouvelles du capitaine Sobiensky.

Le colonel montra le visage étonné du boxeur qui, s'attendant à encaisser un violent coup de poing, reçoit tout juste une chiquenaude.

— Le capitaine Sobiensky ? fit-il. De quel capitaine Sobiensky voulez-vous parler ? Quel régiment ?

— Il s'agit de ce pilote qui, voilà deux jours, s'est brisé la jambe dans un accident d'avion…

Le colonel Kolov sursauta et, du plat de la main, se frappa le front.

— Sobiensky !… J'y suis à présent… C'est le professeur Illevitch qui m'a envoyé un S.O.S. à son sujet. Vous le connaissiez, ce Sobiensky ?

Bob eut un signe de tête affirmatif.

— J'étais avec lui dans l'avion quand l'accident s'est produit et c'est sur ma demande que le professeur vous a adressé l'S.O.S. en

question.

— Je vois… Je vois… dit Kolov tout en semblant penser à autre chose. Rassurez-vous, monsieur, votre ami Sobiensky se porte bien. Je l'ai fait chercher hier, en hélicoptère, au village yakoute, et il se trouve pour l'instant à l'infirmerie du poste. Il a reçu les soins nécessaires et, dans un mois, il sera complètement remis. Si vous voulez aller le visiter pendant que je fais réunir les hommes et le matériel nécessaires à notre petite expédition contre le troupeau de mammouths du professeur…

Déjà, le colonel Kolov marchait vers la porte pour l'ouvrir et, sans se soucier davantage de ses hôtes, se précipiter dans le couloir en hurlant des ordres.

Le professeur Illevitch et Bob Morane échangèrent un regard sceptique. Le colonel Kolov était peut-être un excellent commandant de garnison d'un poste perdu au fin fond de la Taïga, mais possédait-il d'autres qualités ? Serait-il capable de mener à bien cette entreprise qui avait davantage de l'expédition de chasse que de la mission de guerre, cette expédition dont dépendait la sécurité des populations indigènes ?

C'était cette question que Morane et son compagnon se posaient avec inquiétude.

Chapitre XVI

Pendant l'absence du professeur Illevitch et de Morane, les mammouths, tout en continuant à paître, s'étaient dirigés vers une sorte de cuvette naturelle au fond garni de hautes graminées et à laquelle on accédait par un étroit vallon aux pentes raides et où coulait un mince ruisselet. Suivant les ordres du biologiste, les guetteurs avaient sans cesse surveillé les mouvements des pachydermes et les avaient vus s'enfoncer dans le vallon. Comme ils n'en étaient pas ressortis lors du retour de Bob et du savant, suivis de près par le colonel Kolov et ses troupes, il était évident qu'ils demeuraient au fond de la cuvette, occupés à brouter les tendres graminées. Une reconnaissance aérienne, à bord de l'hélicoptère, avait ancré Kolov dans cette certitude. En mettant pied à terre, il avait décoché à Morane un regard triomphant, pour dire, tout en se frottant les mains :

— Quand je vous affirmais qu'avant longtemps les mammouths du professeur seraient transformés en chair à pâté. En pénétrant dans cette cuvette, ils se sont eux-mêmes pris au piège. Tout ce qui nous reste à faire, c'est de refermer ce piège. Quelques tanks à l'entrée du vallon, et le tour sera joué. Il suffira d'ouvrir le feu avec les canons. Ce sera là un bon petit exercice de tir pour mes hommes…

Morane trouvait le plan de Kolov acceptable. Pourtant, une éventualité n'y était pas prévue et, bien que connaissant la susceptibilité du colonel, le Français jugea utile de lui faire remarquer :

— Votre projet serait parfaitement réalisable si les mammouths n'étaient pas aussi nombreux. Quand vous vous mettrez à tirer et qu'ils se rendront compte que toute issue leur est fermée, ils fonceront par le vallon. Vous en arrêterez quelques-uns, dix, vingt, trente peut-être, mais les autres bousculeront tout sur leur passage

et prendront le large. Tout sera à recommencer, sans compter que certains de vos hommes auront peut-être perdu la vie dans cette aventure…

Le professeur Illevitch, Morane et Kolov se tenaient au sommet de la dernière colline, à peu de distance de la cuvette où se trouvaient les mammouths. Sous eux, dans la plaine, les troupes d'assaut entouraient une douzaine de tanks de moyen tonnage et autant de canons légers attelés à leurs tracteurs.

De la main, Kolov désigna ses soldats et, se redressant fièrement, dit à l'adresse de Morane :

— Ces hommes, là-bas, n'ont qu'un chef, monsieur, et c'est moi, Sacha Kolov. Comme ils n'obéiront à personne d'autre, vos conseils sont donc superflus…

Bob allait répondre vertement au peu courtois personnage, mais le professeur Illevitch jugea bon de s'interposer.

— Faisons confiance au colonel, monsieur Morane, dit-il. Je suis certain qu'il saura mener cette affaire à bien…

Bob haussa les épaules avec découragement, l'air de dire : « Ce sera comme vous voudrez, professeur, mais je persiste à affirmer que le plan du colonel ne vaut rien en cette circonstance. »

Kolov s'était incliné avec raideur devant Illevitch.

— Merci de votre confiance, professeur. Bientôt, je vous prouverai que mon projet était le seul valable…

D'un pas digne, il se mit à descendre la pente menant à la plaine, en direction de ses troupes, et dix minutes, plus tard, du haut de l'éminence, Bob et Illevitch, jumelles en mains, assistaient aux préparatifs du combat.

Malgré ses préventions à l'égard du colonel, Bob devait reconnaître que ce dernier s'y prenait avec une certaine maîtrise. Trois tanks avaient pénétré d'une cinquantaine de mètres à l'intérieur du vallon, à l'entrée duquel plusieurs canons à tir rapide étaient disposés. Un peu en retrait, sur la plaine, trois autres tanks formaient appui. Les soldats, eux, armés de mitrailleuses lourdes et de fusils, s'étaient embusqués au sommet des rochers couronnant les pentes du vallon.

Occupant une situation idéale, au sommet de la colline, Bob Morane et le professeur Illevitch, grâce à leurs puissantes jumelles, pouvaient plonger leurs regards jusqu'au fond de la cuvette, où ils apercevaient les formes rousses et élémentaires des pachydermes qui, sans paraître avoir conscience du danger qui les menaçait, continuaient à paître comme auparavant.

Pendant un moment, Bob eut pitié de ces êtres irresponsables, victimes totales de l'homme qui, après les avoir créés, se préparait maintenant à les anéantir.

C'est alors que, là-bas, le vent ayant soudain tourné, un des monstres, levant très haut sa trompe, poussa un long barrissement d'alarme. Aussitôt, tous les autres mammouths s'arrêtèrent de paître. Déjà, ils avaient senti l'homme qui, pour eux, représentait l'ennemi. Ils se mirent à tourner en rond à l'intérieur de la cuvette, leur affolement grandissant de plus en plus, pour se changer lentement en colère, puis en démence furieuse. Ce fut ce moment que le colonel Kolov choisit pour commander le feu, et les tanks crachèrent leurs premiers obus qui, mal ajustés, tombèrent inoffensifs parmi les pachydermes, réussissant seulement à accroître leur colère.

Brusquement, ce fut la charge, le troupeau tout entier fonçant à travers le vallon, comme Morane l'avait prévu. Les tanks se remirent à tirer, avec plus de précision cette fois. Le premier mammouth, frappé en plein poitrail par un projectile, fut stoppé net, puis renversé en arrière pour accomplir trois tours sur lui-même, pieds par-dessus tête et demeurer immobile, couché sur le flanc.

Cette chute spectaculaire fut suivie par deux autres, mais cela n'arrêta cependant pas les monstres qui, au comble de la fureur maintenant, chargeaient de plus belle. L'un d'eux fut encore atteint en plein fouet par un projectile, mais les autres submergèrent les tanks et, s'acharnant dessus, réussirent à en renverser deux. On vit alors les servants des canons qui n'étaient pas protégés, comme les passagers des tanks, contre les assauts des monstres, céder soudain à la panique, abandonner leurs pièces et se mettre à fuir vers les sommets du vallon. Une silhouette gesticulante vint à leur rencontre. Bob et Illevitch reconnurent le colonel Kolov. Celui-ci,

selon toute évidence, invectivait ses hommes, leur commandant de reprendre leurs postes. Finalement, comme ses remontrances semblaient n'avoir aucune prise sur les fuyards, il courut lui-même vers les canons et, se campant derrière l'un d'eux, se mit à ouvrir le feu sur les mammouths qui, cessant de s'acharner sur les tanks, avaient repris leur course vers la sortie du vallon. Le bruit de leur galopade se confondait avec celui de la canonnade.

Quand le chargeur du canon fut vide, Kolov en glissa un autre en place et se remit à tirer. Déjà, il avait mis hors de combat plusieurs monstres, mais les autres, lancés en une irrésistible ruée, n'étaient plus à présent qu'à quelques mètres de lui.

Au sommet de la colline, Morane et Illevitch s'étaient dressés, agitant les bras et hurlant, bien qu'il leur fût impossible d'être entendus :

— Fuyez, Kolov !… Mais fuyez donc !…

Trop tard, car déjà la vague des pachydermes avait atteint la ligne des canons. L'un d'eux saisit le colonel de sa trompe, le fit voler en l'air telle une balle et le projeta dans la masse mouvante de ses congénères entre lesquels il disparut, pour être aussitôt piétiné.

Devant cette charge folle et irrésistible, les tanks installés en soutien dans la plaine avaient prudemment pris le large, ouvrant ainsi la voie aux mammouths qui, dans un fracas de tremblement de terre, filèrent à nouveau en direction de la rivière.

*

* *

— Il faut en finir ! murmura Morane avec rage. Il faut en finir !…

Tout en soliloquant ainsi, il regardait en direction du troupeau de mammouths qui, leur colère calmée, s'étaient arrêtés à peu de distance de la rivière, à hauteur des rapides.

— En finir ? fit en écho le capitaine Kanin – un jeune officier au visage ouvert et intelligent qui, après la mort de Kolov, avait pris le commandement du détachement. Comment nous y prendre sans risquer la vie des hommes ?

Illevitch s'était lui aussi tourné vers Morane, pour demander à son tour :

— Oui, comment nous y prendre ?

Les trois hommes se tenaient debout au sommet de la dernière colline, comme tout à l'heure Bob et le savant s'y étaient tenus en compagnie de l'infortuné colonel Kolov. Celui-ci avait seul péri au cours du bref combat qui avait opposé les soldats aux mammouths, bêtes primitives dont la force aveugle avait prévalu. Par bonheur, les équipages des premiers tanks, protégés par les épaisses carapaces d'acier de leurs engins, s'en étaient tirés avec seulement quelques contusions. Si Kolov était mort d'ailleurs, c'était parce qu'il l'avait voulu, c'était parce que, outré par la fuite des canonniers, il avait voulu donner l'exemple du courage. Cet exemple n'avait pas été suivi et, ne voulant pas fuir à son tour, le colonel avait tenu jusqu'au bout, par entêtement. Certes Kolov s'était montré arrogant, peu courtois même par instant, mais jamais personne ne pourrait lui reprocher d'avoir manqué de courage, et le courage était une chose que Morane admirait en toutes circonstances.

— Il faut en finir ! répéta Bob en serrant les poings.

Il demeura un long moment silencieux et, braquant ses jumelles, regarda en direction du troupeau toujours arrêté au bord de la rivière. Finalement, il laissa retomber les jumelles, fixées à son cou par un lien de cuir, et il murmura :

— Peut-être y aurait-il un moyen…

— Lequel donc ? interrogea Illevitch.

Le Français ne répondit pas tout de suite. Portant l'index de la main droite à la bouche, il le mouilla de salive et le tendit vers le ciel, dans le geste classique de celui qui veut se rendre compte d'où vient le vent. Ce test dut être concluant, car un mince sourire se dessina sur les traits tendus du Français.

— Voilà mon plan, dit-il. Les mammouths se trouvent au bord de la rivière, à hauteur des rapides, ce qui veut dire que, à cause des falaises à pic du cañon, toute retraite leur est coupée de ce côté. En outre, le vent, venant de l'ouest, souffle en direction de la rivière. Je propose donc de mettre le feu à la Taïga en suivant un grand arc de cercle dont la corde serait la rivière elle-même. Le vent poussera les

flammes vers cette rivière et les mammouths, fuyant l'incendie, seront enfermés dans une zone de plus en plus restreinte. C'est alors, capitaine Kanin, que vos tanks et vos canons ouvriront le feu sur les monstres pour les exterminer jusqu'au dernier…

— Et si ces monstres, au lieu de fuir l'incendie, le traversaient et s'éparpillaient dans la plaine ? interrogea Kanin.

— Dans ce cas, fit Bob, il nous faudrait trouver autre chose…

Le plan de Morane devait être retenu et, une demi-heure plus tard, canons et tanks ayant pris position au sommet de petits mamelons dominant la plaine, un grand arc de feu fut allumé assez loin derrière les mammouths vers lesquels, poussées rapidement par le vent, les flammes se mirent à courir, précédée d'un grand tourbillonnement de fumée.

Tout d'abord, les pachydermes ne parurent pas s'apercevoir du danger, puis plusieurs d'entre eux, humant l'odeur de fumée, marquèrent de l'inquiétude, inquiétude qui, bientôt, gagna le troupeau tout entier. Les monstres se mirent alors à galoper de tous côtés, cherchant une issue mais, chaque fois, les flammes les arrêtaient, et ils étaient obligés de revenir en arrière, en poussant des barrissements où la rage et l'épouvante se mêlaient étroitement.

Petit à petit, le demi-cercle se rétrécissait et, bientôt, le troupeau fut adossé à la rivière, dont les falaises, plongeant à pic vers les rapides, leur interdisaient l'accès.

Alors, les canons se mirent à tirer, les premiers obus tombant inoffensifs parmi les pachydermes et augmentant seulement leur panique. Par la suite, plusieurs animaux furent tués et la panique grandit encore. Des mammouths s'élançaient parfois vers les flammes, pour tenter à nouveau de les franchir mais, sous la morsure cuisante du feu, ils revenaient en arrière. Les corps monstrueux se heurtaient telles les vagues d'une mer en furie, et les obus meurtriers continuaient à éclater de toutes parts, creusant sans cesse des vides dans cette masse compacte de géants affolés.

Et, brusquement, l'épouvante se rendit maîtresse du terrain. Afin d'échapper au feu et aux projectiles, plusieurs mammouths se tournèrent vers la rivière et se précipitèrent du haut des falaises. Comme les fameux moutons de Panurge, les autres suivirent, pour

aller se fracasser sur les rochers, au fond du cañon, et être emportés par les eaux furieuses.

Glacés d'effroi, Morane, Illevitch et le capitaine Kanin assistaient impuissants à ce suicide collectif. Certes, ils triomphaient, mais ce triomphe, surtout pour Morane et Illevitch, était dominé par une grande tristesse. Pour Morane parce que ce massacre, pourtant nécessaire, le remplissait de dégoût et de regret ; pour Illevitch parce que ces mammouths étaient ses créatures, qu'il avait peiné pour leur donner la vie et parce que, maintenant qu'elles périssaient une à une, il sentait un vide vertigineux se creuser autour de lui.

Bientôt, il n'y eut plus sur la Taïga que les corps des pachydermes tués par les obus. Les canons avaient cessé de tirer, et le silence ne fut plus troublé que par les crépitements de l'incendie. Alors, doucement, le professeur Nikita Illevitch se mit à pleurer sur ses monstrueuses créatures perdues…

Chapitre XVII

— Voilà donc le moment de nous séparer, monsieur Morane, dit le professeur Illevitch d'une voix où perçait un peu de regret. Voilà trois jours à peine que vous êtes arrivé ici, et j'ai pourtant l'impression de vous avoir toujours connu…

— Rien ne rapproche davantage les hommes que des circonstances tragiques semblables à celles que nous avons vécues ensemble, répondit Bob avec bonne humeur.

Les deux hommes marchaient le long de la crête en fer à cheval où les soldats s'affairaient déjà à relever provisoirement les ruines. On était au lendemain du jour où les supermammouths avaient été exterminés et, pour Morane l'heure du départ était venue. Le calme régnait à nouveau sur la Taïga. Illevitch conduisait le Français vers son avion personnel qui, posé sur la petite piste d'atterrissage située derrière les collines, devait le mener à Yakoutsk, d'où il rebondirait ensuite vers le lac Baïkal pour descendre la Léna sur tout son cours.

— Ainsi, fit encore Illevitch, vous allez reprendre votre voyage comme si rien n'était…

Morane se mit à rire doucement.

— Oui, professeur, approuva-t-il, comme si rien n'était. N'oubliez pas d'ailleurs que vous m'avez fait promettre que, vous vivant, je ne révélerais rien de ce que j'ai vu ici. Comme j'ai l'habitude de tenir mes promesses, je préfère tout oublier. Cela me rend la tâche plus facile…

— Je vous comprends. Les événements auxquels vous avez participé peuvent être, pour le moins, qualifiés d'extraordinaires. Après tout, vous êtes reporter, et il doit vous être difficile de les taire…

— Je ne suis pas reporter – seulement d'occasion – répondit Bob, mais homme avant tout, et un homme ne doit composer avec

personne. Surtout pas avec lui-même. Voilà pourquoi je ne révélerai rien de ce que j'ai vu ici.

Bob et le biologiste s'étaient engagés sur la déclivité au bas de laquelle se trouvait le terrain d'atterrissage. Ils demeurèrent longuement silencieux, puis Morane parla à nouveau.

— Et vous, professeur, qu'allez-vous faire ?

— Ce que je vais faire ? Que voulez-vous que je fasse ? Continuer mes travaux en m'efforçant de ne plus commettre d'erreurs semblables à celles que je viens de commettre.

Le Français ne répondit pas. En effet, qu'est-ce que le professeur Nikita Illevitch pouvait faire d'autre que continuer ses travaux ? En agissant ainsi, que ce fût mal ou bien, il contribuait à accomplir le destin de l'Humanité, qui était de suivre le chemin qu'elle s'était tracé, sautant, à la façon de quelqu'un qui traverse une rivière en passant de pierre en pierre, de secret en secret de la nature, sans espoir sans doute d'atteindre jamais l'autre rive. Une rive qui, sans doute, n'existait pas…

Un quart d'heure plus tard, l'avion emportait Morane en plein ciel. Le Français se détourna de la petite silhouette du professeur Illevitch qui, au bord du terrain, lui adressait un dernier signe d'adieu, et il reporta ses regards sur la plaine déserte. Cette plaine où quelques carcasses gigantesques, maintenant attaquées par les oiseaux de proie, concrétisaient tout ce qui restait des Géants de la Taïga.

FIN

PETITE HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE D'ÉLÉPHANTS FOSSILES

À toutes les époques, et dans presque tous les pays, le hasard a fait découvrir dans le sol des ossements d'éléphants. Pline nous a transmis la tradition, recueillie par l'historien Théophraste, qui écrivait en 320 avant Jésus-Christ, de l'existence d'ossement ou d'ivoire fossile dans le sol de la Grèce.

Comme certains os d'éléphant ont quelque ressemblance avec ceux de l'homme, on les a souvent pris pour des os humains. Dans les premiers temps de l'histoire, les grands ossements que l'on déterrait accidentellement, passaient pour avoir appartenu à des demi-dieux ou à des héros. On y vit plus tard les restes de géants.

LA GIGANTOLOGIE, SCIENCE DU MOYEN ÂGE

On remplirait des volumes rien qu'avec les histoires de prétendus géants trouvés dans d'anciens tombeaux. Au reste, ces livres existent, et sont même assez nombreux dans la littérature du Moyen Âge. Ils ont pour titre : *Gigantologie.* Tous les faits, plus ou moins réels, tous les récits, véridiques ou imaginaires, rassemblés dans ces recueils, peuvent s'expliquer par la découverte accidentelle d'os d'éléphants, plutôt que de tout autre animal de notre époque ou de l'ancien monde.

On trouve répétée dans toutes les *Gigantologies,* l'histoire du prétendu géant découvert, au quatorzième siècle, à Trapani, en Sicile, et qu'on ne manqua point de prendre pour Polyphème ; ainsi que l'histoire du géant trouvé au seizième siècle, selon Fasellus, dans les environs de Palerme. Le P. Kircher parle de trois autres géants trouvés en Sicile et dont il ne restait rien de bien complet que les dents.

En 1577, un ouragan ayant déraciné un chêne près du cloître de Reyden, dans le canton de Lucerne, en Suisse, de grands ossements furent mis à nu. Sept années après, le célèbre médecin Félix Plater, professeur à Bâle, examina ces os et déclara qu'ils ne pouvaient provenir que d'un géant. Le conseil de Lucerne consentit à lui envoyer ces ossements à Bâle, pour qu'il les soumît à un examen plus approfondi. Plater crut pouvoir attribuer au géant de Lucerne une taille de 19 pieds (6 mètres env.). Il fit dessiner un squelette humain sur cette proportion et renvoya le dessin à Lucerne avec les os. Ce dessin de Félix Plater se voit encore aujourd'hui à Lucerne, dans l'ancien collège des Jésuites. De tous les os du géant de Lucerne, il ne restait plus, en 1706, qu'une portion d'omoplate et un fragment du carpe. L'anatomiste Blumenbach les reconnut parfaitement pour des os d'éléphant.

La littérature espagnole conserve le récit de beaucoup d'histoires de géants, déclarés tels au seul examen de leurs os. La prétendue dent de saint Christophe, que l'on fit voir à Louis Vives, à Valence, dans l'église de Saint-Christophe, n'était certainement qu'une molaire d'éléphant fossile. D'ailleurs, il ne faut pas s'étonner de voir, aux premiers siècles du christianisme, des ossements d'éléphants pris pour des reliques de saints. En 1789 encore, les chanoines de Saint-Vincent faisaient promener en procession dans les rues et dans la campagne un prétendu bras de saint, qui n'était autre que le fémur d'un éléphant.

En 1456, sous le règne de Charles VII, on vit de ces prétendus os de géants apparaître sur le lit du Rhône. Le même phénomène se reproduisit sur les bords de ce fleuve, près du bourg de Saint-Peirat, vis-à-vis de Valence. Le dauphin, qui devait devenir Louis XI, fit recueillir ces os que l'on porta à Bourges, où ils restèrent longtemps exposés à la curiosité publique, dans l'intérieur de la Sainte Chapelle.

Vers 1564, une découverte semblable eut lieu aux environs de la même ville de Valence. Deux paysans aperçurent, sur les bords du Rhône, le long d'un talus, de grands os qui sortaient de terre. Ils les portèrent au village voisin, où ils furent examinés par Cassanion, qui demeurait à Valence. Ce fut sans doute à ce propos que Cassanion écrivit son *Traité des Géants (De gigantibus* – 1580). La description de cet auteur d'une dent de ce prétendu géant de Valence, suffit, selon Cuvier, pour prouver qu'elle appartenait à un éléphant. Elle avait un pied de longueur et pesait huit livres.

LE SQUELETTE DE TEUTOBOCCHUS

C'est aussi sur les bords du Rhône, mais en Dauphiné cette fois, que fut trouvé, sous Louis XIII, le squelette du fameux Teutobocchus, qui fit jadis couler tant d'encre.

Le 11 janvier 1613, les ouvriers d'une sablonnière située près du château de Chaumont, en Dauphiné, sur la rive gauche du Rhône, trouvèrent des ossements dont plusieurs furent brisés par eux. Ces os appartenaient à un grand mammifère fossile, mais l'existence de ce genre d'être était alors entièrement méconnue. Informé de la trouvaille, un chirurgien du pays, nommé Mazuyer, s'empara de ces os, dont il sut tirer, comme on va le voir, un excellent parti. Il s'annonça comme ayant découvert lui-même ces débris dans un tombeau bâti en briques, long de 30 pieds sur 15 de large, et sur lequel était gravée cette inscription : TEUTOBOCCHUS REX. Mazuyer ajoutait même avoir trouvé dans le même tombeau une cinquantaine de médailles à l'effigie de Marius.

Teutobocchus était un roi barbare qui envahit la Gaule et fut arrêté et battu, au IIe siècle avant J.-C., près d'Aix en Provence, par Marius, qui l'emmena à Rome pour orner son cortège triomphal. Dans la notice qu'il publia pour accréditer ce conte, Mazuyer rappelait que, d'après le témoignage des auteurs romains, la tête du roi barbare dépassait tous les trophées que l'on arborait sur les lances dans les triomphes. Le squelette qu'il exhibait avait, en effet, 25 pieds de long sur 10 de large.

Mazuyer fit voyager par toutes les villes de France et d'Allemagne le squelette du prétendu Teutobocchus, qu'il montrait à beaux deniers comptant. Il produisit même sa relique devant Louis XIII, qui montra le plus grand intérêt à la contemplation de cette merveille.

TEUTOBOCCHUS : UN MASTODONTE

Le squelette de Teutobocchus fit naître une interminable dispute entre les savants de l'époque, dispute dans laquelle se distingua le célèbre anatomiste Riolan, qui affirmait que les os étaient ceux d'un éléphant. Un médecin, Habicot, en tenait pour des os de géant, et les deux adversaires échangèrent, pour soutenir leurs affirmations, de nombreuses brochures dans lesquelles brillaient surtout les injures personnelles, comme il arrivait, à l'époque, toutes les fois où les hommes de science se trouvaient face à face, à défendre une théorie.

Il semble fort étrange, quand on considère les os dudit Teutobocchus, aujourd'hui dans les vitrines du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, que l'on ait pu jamais les faire passer pour des restes humains. La mâchoire inférieure, avec ses énormes dents et sa monstrueuse ouverture, ne pouvait, il semble, tromper personne. Pourtant, ce ne fut qu'au siècle dernier qu'on leur donna une identité définitive. Envoyés à Paris en 1832, ils furent étudiés par M. de Blainville et furent reconnus pour avoir appartenu à un éléphant fossile, le Mastodonte.

L’UNICORNU FOSSILE DE LEIBNIZ

En 1663, Otto de Guericke, l’inventeur de la machine pneumatique, fut lui-même témoin, aux environs de Quedlinbourg, à la découverte d’os d’éléphants enfouis dans du calcaire. On y trouva d’énormes défenses, qui auraient dû suffire à préciser leur origine. Cependant, on prit ces défenses pour des cornes et l’illustre Leibniz composa, avec ces débris, un animal étrange, portant une corne recourbée au milieu du front et, à chaque mâchoire une douzaine de dents longues d’un pied. Après avoir fabriqué ce fantastique animal, Leibniz le baptisa du nom *d’Unicornu fossile.* Dans la *Protégée* de Leibniz, ouvrage remarquable, d’ailleurs, comme le premier essai d’une théorie de la formation de la Terre, on trouve la description et le dessin de cet être imaginaire.

Pendant plus de trente ans on a cru, en Allemagne, à l’Unicornu fossile de Leibniz. Il ne fallut rien moins, pour faire renoncer à cette idée, que la découverte, faite en 1696, dans la vallée de l’Unstrutt, du squelette entier d’un mammouth, qui fut reconnu pour appartenir à cette espèce par Tinzel, bibliothécaire du duc de Saxe-Gotha, non toutefois sans une vive controverse contre des adversaires de tout genre.

DES CIMETIÈRES D'ÉLÉPHANTS FOSSILES

En 1700, un soldat wurtembergeois remarqua par hasard quelques os qui se montraient hors de terre, dans un sol argileux de la ville de Canstadt, non loin du fleuve Necker. Le duc régnant, Everard Louis, à qui l'on avait dressé un rapport à ce sujet, fit exécuter sur ce point des fouilles, qui durèrent plus de six mois. On découvrit là un véritable cimetière d'éléphants : il y avait plus de soixante défenses. On garda les os entiers ; quant aux débris, on les abandonna à la pharmacie de la Cour. Les soixante défenses figuraient parmi ces débris jugés sans valeur. On ne sut tirer autre chose de ces ossements qu'un vulgaire remède. Au siècle dernier on administrait, en Allemagne, comme médicament, les ossements fossiles d'ours, qui sont assez abondants dans ce pays : c'est ce que l'on appelait alors Licorne fossile. Les magnifiques défenses des mammouths trouvées à Canstadt servirent donc à combattre la fièvre ou la colique. Quel être intelligent que ce pharmacien de la cour de Wurtemberg !

On a fait, dans le dix-huitième siècle, un grand nombre de découvertes semblables à celles qui viennent de nous occuper. Ces récits nous entraîneraient trop loin. Le progrès des sciences naturelles ne permettait plus alors des méprises aussi grossières que celles que nous avons rapportées ; ces ossements furent donc bien reconnus comme propres à l'éléphant. Mais l'érudition vint se mettre de la partie, et elle réussit à obscurcir une question parfaitement claire. Il fut donc déclaré que les ossements trouvés en Italie, en Allemagne et en France provenaient des éléphants qu'Annibal avait amenés de Carthage à la suite de son armée, dans son expédition contre les Romains. La considération qui va suivre paraissait particulièrement triomphante aux yeux de ces savants terribles. La partie de la France où l'on a trouvé le plus

anciennement des os d'éléphants, est située aux environs du Rhône, et par conséquent dans les lieux où le général carthaginois, et plus tard Domitius Œnobarbus, conduisirent leurs armées, que suivaient un certain nombre d'éléphants armés en guerre.

Cuvier a pris la peine de réfuter cette objection, bien insignifiante aujourd'hui. Il faut lire dans son ouvrage sa dissertation savante sur le nombre d'éléphants qui pouvaient rester à Annibal quand il pénétra dans les Gaules.

La meilleure réponse à faire à l'objection étrange élevée par les érudits du commencement de notre siècle, c'est de montrer la prodigieuse diffusion des ossements d'éléphants fossiles, non seulement dans l'Europe, mais dans le monde entier. Il n'est pas de région du globe dans laquelle on n'ait trouvé de ces débris. Dans le centre de l'Europe, l'Allemagne, la Pologne et la Russie moyenne ; dans le nord de l'Europe, dans la Scandinavie et l'Irlande ; dans le midi, en Grèce, en Espagne, en Italie ; en Afrique, en Asie, dans le nouveau monde, presque partout, en un mot, on a trouvé et l'on trouve encore des défenses, des dents molaires et des ossements de mammouths. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces débris existent surtout en grand nombre dans les parties septentrionales de l'Europe, dans les régions glacées de la Sibérie, lieux qui seraient tout à fait inhabitables pour l'éléphant de nos jours.

« Il n'est, dit Pallas, dans toute la Russie asiatique, depuis le Don jusqu'à l'extrémité du promontoire des Tchutchis, aucun fleuve, aucune rivière, surtout de ceux qui coulent dans les plaines, sur les rives ou dans le lit desquels on n'ait trouvé quelques os d'éléphants et d'autres animaux étrangers au climat. Mais les contrées élevées, les chaînes primitives et schisteuses en manquent, ainsi que de pétrifications marines, tandis que les pentes inférieures et les grandes plaines limoneuses et sablonneuses en fournissent partout aux endroits où elles sont rongées par les rivières et les ruisseaux, ce qui prouve qu'on n'en trouverait pas moins dans le reste de leur étendue, si on avait les mêmes moyens d'y creuser. »

LES ÎLES À OSSEMENTS DE SIBÉRIE

Chaque année, à l'époque du dégel, les rivières immenses qui descendent vers la mer Glaciale, dans le nord de la Sibérie, rongent de nombreuses portions de leurs rives, et y mettent à découvert les os que contenait le sol. On en trouve aussi beaucoup en creusant les puits et les fondations.

Cuvier, dans son ouvrage sur les ossements fossiles, nous donne une longue liste des lieux de la Russie dans lesquels on a fait les plus intéressantes découvertes de débris d'éléphants.

Plus on avance vers le nord de la Russie, plus les gisements d'éléphants fossiles deviennent abondants et étendus.

Malgré les témoignages, souvent renouvelés, d'un grand nombre de voyageurs, on a peine à croire à ce qui a été écrit touchant certaines îles de la mer Glaciale avoisinant les pôles. Voici, par exemple, ce que dit le rédacteur du Voyage de Billing, concernant quelques îles de la mer Glaciale situées au nord de la Sibérie, vis-à-vis les rivages qui séparent l'embouchure de la Léna de celle de l'Indigirska.

« Toute l'île (la plus voisine du continent, elle a trente-six lieues de long), excepté trois ou quatre petites montagnes de rochers, est un mélange de sable et de glace. Aussi, lorsque le dégel fait tomber une partie du rivage, on trouve en abondance des os de mammouths. Toute l'île, ajoute-t-il, suivant l'expression de l'ingénieur, est formée des os de cet animal extraordinaire, de cornes et de crânes de buffles ou d'un animal qui lui ressemble, et de quelques cornes de rhinocéros. »

La Nouvelle-Sibérie et l'île de Lachou ne sont, pour la plus grande partie, qu'une agglomération de sable, de glace et de dents d'éléphants. À chaque tempête, la mer jette sur la plage de nouvelles quantités de défenses de mammouths.

Les habitants de la Sibérie font un fructueux commerce de cet ivoire fossile. Tous les ans, on voit, pendant l'été, d'innombrables barques de pêcheurs se diriger vers les îles à ossements et, pendant l'hiver, d'immenses caravanes prendre la même route, dans des traîneaux attelés de chiens. Tous ces convois reviennent chargés de défenses de mammouths, pesant chacune de 150 à 400 livres.

L'ivoire fossile retiré des glaces du Nord s'importe en Chine et en Europe, où on le consacre aux mêmes usages que l'ivoire ordinaire, qui est fourni, comme on le sait, par deux animaux vivants, l'éléphant et l'hippopotame d'Afrique.

Les îles à ossements du nord de la Russie sont exploitées depuis cinq cents ans pour l'importation de l'ivoire en Chine, et depuis cent ans pour l'importation en Europe. On ne voit pas néanmoins que le rendement de ces mines étranges ait jamais diminué. Quel nombre de générations accumulées ne suppose pas une telle profusion de défenses et d'ossements !

L'abondance des débris d'éléphants fossiles dans les steppes de la Russie a fait naître, chez les peuples de cette contrée, une légende d'origine fort ancienne. Les Russes du Nord croient que ces ossements proviennent d'un énorme animal qui vivait, comme la taupe, dans des trous creusés sous terre. Cet animal, disent les Russes, ne peut supporter la lumière ; il meurt dès qu'il aperçoit le jour.

LA « SOURIS QUI SE CACHE »

C'est en Russie que l'éléphant fossile a reçu le nom de mammout ou de mammouth, et ses défenses celui de cornes de mammout. Pallas avance que ce nom est tiré du mot mamma, qui signifie terre dans quelque idiome tartare. Selon d'autres auteurs, ce nom proviendrait du mot arabe behemot, qui, dans le livre de Job, désigne un grand animal inconnu ; ou de l'épithète mahemot, que les Arabes ont coutume d'ajouter au nom de l'éléphant quand il est de très grande taille.

Une circonstance assez curieuse, c'est que cette même légende d'un animal vivant exclusivement sous terre existe chez les Chinois, qui désignent sous le nom de *tien-schu* le prétendu animal souterrain. On lit le passage suivant dans la grande histoire naturelle qui fut composée en Chine au seizième siècle :

L'animal nommé tien-schu, dont il est déjà parlé dans l'ancien ouvrage sur le cérémonial intitulé Ly-ki *(ouvrage du cinquième siècle avant Jésus-Christ), s'appelle aussi* tyn-schu *ou* yn-schu*, c'est-à-dire « la souris qui se cache ». Il se tient continuellement dans des cavernes souterraines ; il ressemble à une souris, mais égale en grandeur un buffle ou un bœuf. Il n'a point de queue, sa couleur est obscure. Il est très fort et se creuse des cavernes dans les lieux pleins de rochers et de forêts.*

Un autre écrivain cité dans le même passage, s'exprime ainsi :

Le tyn-schu *ne se tient que dans des endroits obscurs et non fréquentés. Il meurt sitôt qu'il voit les rayons du soleil ou de la lune ; ses pieds sont courts à proportion de sa taille, ce qui fait qu'il marche mal. Sa queue est longue d'une aune chinoise. Ses yeux sont petits et son cou courbe. Il est fort stupide et paresseux. Lors d'une inondation aux environs du fleuve Tam-schuann-tuy (en l'année 1571) il se montra beaucoup de* tyn-schu *dans la plaine ; ils se nourrissaient des racines de la plante* fu-kia.

DES MAMMOUTHS ENTIERS CONSERVÉS DANS LA GLACE.

En 1800, un naturaliste russe, Gabriel Sarytschew, voyageait dans le nord de la Sibérie. Étant parvenu non loin de la mer Glaciale, il trouva sur les bords de l'Alasoeia, rivière qui se jette dans cette mer, le cadavre entier d'un mammouth environné de glace. Le corps était dans un état complet de conservation, car le contact permanent des glaces l'avait préservé de toute putréfaction. On sait qu'à la température de 0 degré et au-dessous, les substances animales ne se putréfient point. C'est ainsi que, dans nos ménages, on conserve presque indéfiniment les aliments, soit dans des frigos produisant leur propre froid, soit dans de la glace. C'est ce qui était arrivé pour le mammouth que Gabriel Sarytschew découvrit sur la rivière glacée de l'Alasoeia, et qui avait été mis à nu par l'action du courant de ce fleuve. Le flot, creusant la berge, avait dégagé de la glace, où était emprisonné depuis des milliers d'années le monstrueux pachyderme, qui se trouvait presque debout sur ses quatre pieds. » Le corps, dans un état complet de conservation, renfermait encore ses chairs, ainsi que toute la peau, à laquelle de longs poils adhéraient en certaines places.

Le naturaliste russe Adams fit, en 1806, une découverte tout aussi extraordinaire que la précédente. Nous emprunterons le récit de ce fait à un passage des Mémoires de l'Académie de Petersburg, qui a été traduit par Cuvier en ces termes :

En 1799, un pêcheur tongouse remarqua sur les bords de la mer Glaciale, près de l'embouchure de la Léna, au milieu des glaçons, un bloc informe qu'il ne put reconnaître. L'année d'après, il aperçut que cette masse était un peu dégagée, mais il ne devinait point encore ce que ce pouvait-être. Vers la fin de l'été suivant, le flanc tout entier de l'animal et une de ses défenses étaient distinctement sortis des glaçons. Ce ne fut que la cinquième année que, les glaces

ayant fondu plus vite que de coutume, cette masse énorme vint échouer à la côte sur un banc de sable. Au mois de mars 1804, le pêcheur enleva les défenses, dont il se défit pour une valeur de cinquante roubles. On exécuta, à cette occasion, un dessin grossier de l'animal.

Ce ne fut que deux ans après et la septième année de la découverte, que M. Adams, adjoint de l'Académie de Petersburg, et professeur à Moscou, qui voyageait avec le comte Golovkin, envoyé par la Russie en ambassade à la Chine, ayant été informé à Yakoutsk de cette découverte, se rendit sur les lieux. Il y trouva l'animal déjà fort mutilé. Les Yagoutes du voisinage en avaient dépecé les chairs pour nourrir leurs chiens. Des bêtes féroces en avaient aussi mangé ; cependant le squelette se trouvait encore entier, à l'exception du pied de devant. L'épine du dos, une omoplate, le bassin et les restes des trois extrémités étaient encore réunis par les ligaments et par une portion de la peau. L'omoplate manquante se retrouva à quelque distance. La tête était couverte d'une peau sèche. Une des oreilles, bien conservée était garnie d'une touffe de crins : on distinguait encore la prunelle de l'œil. Le cerveau se trouvait dans le crâne, mais desséché ; la lèvre inférieure avait été rongée, et la lèvre supérieure détruite laissait voir les mâchelières. Le cou était garni d'une longue crinière. La peau était couverte de crins noirs et d'un poil ou laine rougeâtre ; ce qui en restait était si lourd, que dix personnes eurent beaucoup de peine à le transporter. On retira, selon M. Adams, plus de trente livres de poils et de crins, que les ours blancs avaient enfoncés dans le sol humide, en dévorant les chairs. L'animal était mâle ; ses défenses étaient longues de plus de neuf pieds en suivant les courbures, et sa tête, sans les défenses, pesait plus de quatre cents livres.

M. Adams mit le plus grand soin à recueillir ce qui restait de cet échantillon unique d'une ancienne création ; il racheta ensuite les défenses à Yakoutsk. L'empereur de Russie, qui a acquis de lui ce précieux monument moyennant la somme de huit mille roubles, l'a fait déposer à l'Académie de Petersburg.

On a encore connaissance, ajoute Cuvier, d'individus pareils. M. Tilesius avait reçu, en 1805, et envoyé à M. Blumenbach, un

faisceau de poils arrachés par un nommé Patapof, d'un cadavre de mammouth, près des bords de la mer Glaciale.

Les chiens et autres animaux voraces avaient dévoré les chairs du mammouth trouvé aux bords de la mer Glaciale. Adams transporta ses os à Petersburg et en forma l'un des plus beaux squelettes d'*Elephas primigenius* qui existe aujourd'hui. Ce squelette figure au musée de Petersburg. À côté du squelette de ce mammouth fameux on a placé celui d'un éléphant actuel des Indes, puis le corps d'un autre éléphant actuel revêtu de sa peau, pour faire apprécier aux visiteurs les rapports de grandeur entre le mammouth et l'éléphant.

LES ÉLÉPHANTS FOSSILES ONT HABITÉ LE MONDE ENTIER.

On ne saurait douter, après de tels témoignages, de l'existence, dans les glaces du Nord, de restes encore entiers de mammouths. Ces animaux auront péri subitement ; saisi par la glace au moment de leur mort, leur cadavre aura été préservé de la putréfaction par la persistance et l'action continue du froid. Si l'on suppose qu'un de ces animaux soit tombé accidentellement dans les crevasses du glacier, on s'expliquera que son corps, enseveli tout aussitôt sous une glace éternelle, ait pu s'y maintenir intact pendant des milliers d'années.

De toutes les parties de l'Europe, celles où l'on a rencontré le plus d'ossements d'éléphants fossiles, c'est la vallée de l'Arno supérieur, dans le Piémont. On trouva là un véritable cimetière d'éléphants. Leurs ossements étaient autrefois si communs dans cette vallée, que les paysans les employaient pêle-mêle avec les pierres, pour construire les murs et les maisons. Depuis qu'ils en connaissent le prix, ils les mettent en réserve pour les vendre aux voyageurs.

Les ossements et défenses de mammouths se rencontrent en Amérique, aussi bien que dans notre hémisphère. Cuvier énumère les différentes parties de l'Amérique où les débris du mammouth ont été trouvés, seuls ou mêlés à ceux du mastodonte. Nous ne le suivrons pas dans cet exposé. Nous ajouterons seulement un fait postérieur à ceux qui ont été fournis par l'illustre naturaliste.

Le capitaine russe Kotzebue a trouvé des ossements de mammouths sur la côte nord de l'Amérique. Ces ossements y sont tellement communs, que ses matelots en brûlèrent plusieurs morceaux à leurs feux. Adalbert de Chamisso, naturaliste, qui accompagnait Kotzebue, apporta en Europe une défense longue de quatre pieds et large de cinq pouces dans son plus grand diamètre.

En résumé, et d'après la longue énumération qui précède on voit que le gigantesque mammouth habitait toutes les régions du globe terrestre. Or, les contrées qui conviennent à la race actuelle de nos éléphants sont l'Afrique et l'Inde, c'est-à-dire des régions aux climats brûlants. Il faut conclure de là que la température terrestre était, à l'époque où ces animaux ont vécu, singulièrement plus élevée que de nos jours.

---

[1] Voir « *L'Idole Verte* » – Marabout Junior n° 110.

[2] C'est donc une erreur de croire que le mammouth était plus grand que l'éléphant actuel. En effet, alors que l'éléphant d'Afrique peut mesurer trois mètres soixante-dix au garrot, le mammouth d'Amérique du Nord atteignait quatre mètres. Quant au mammouth de Sibérie, qui atteignait à peine trois mètres, il était légèrement plus petit que notre grand éléphant indien qui, lui, mesure ses trois mètres. Il faut reconnaître pourtant qu'avec son énorme bosse cervicale, son épaisse fourrure et ses gigantesques défenses courbes, le mammouth devait former un ensemble assez impressionnant.

[3] Corps minuscules, en forme de bâtonnets, contenus dans le noyau de la cellule et synthétisant l'hérédité de l'individu.